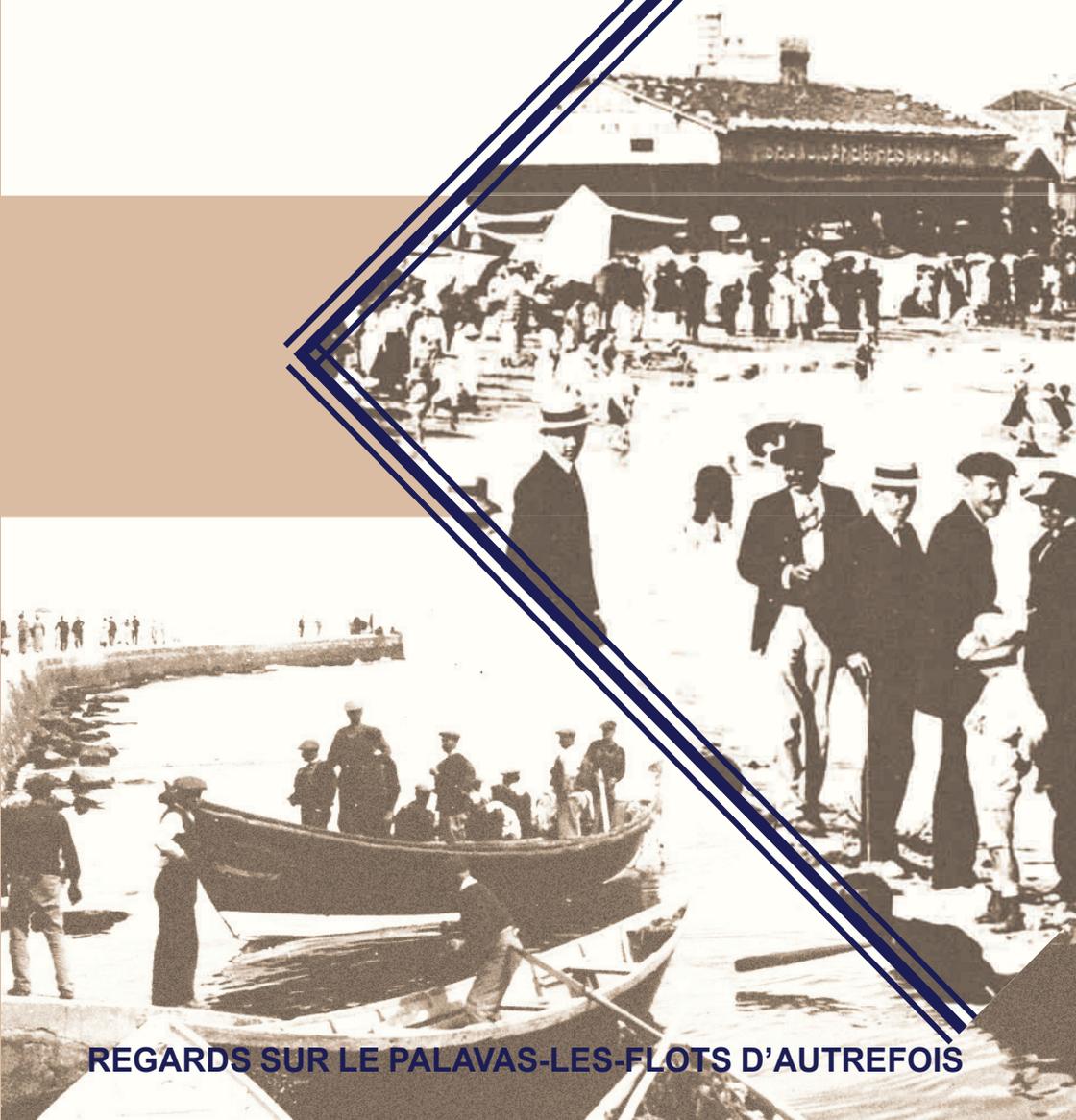


SOUVENIRS DE PALAVASIENS



REGARDS SUR LE PALAVAS-LES-FLOTS D'AUTREFOIS

*Souvenirs de
Palavas*

Regards sur le Palavas-Les-Flots d'autrefois

EDITORIAL

C'est agréable de s'arrêter un instant pour lire des contes, des anecdotes, des poèmes écrits dans notre magnifique langue : le français.



Et lorsque ces textes sont signés en plus par des Palavasiens d'hier ou d'aujourd'hui, nos ancêtres, nos contemporains, quel plaisir irremplaçable ! Tout oublier pour un instant, poser le livre sur nos genoux ou sur la table et repartir rêver au Palavas d'hier, à notre héritage, à nos racines. Ah oui ! Le Parler Palavasien, ah oui ! le Français, langue de nos ancêtres, qu'aurions nous fait sans lui !

*« Le Français, cette langue sublime
Dont le parler est éloquent
Avec son accent et ses rythmes
Rend nos propos doux et charmants.*

*Français construit par nos ancêtres,
Grâce à toi on peut s'exprimer
Avec des mots, avec des lettres
Nos pensées ont pu s'envoler.*

*J'aime mon Pays, mon Village,
L'Histoire de tous nos aînés.
Je porte en moi le message
De toutes ces belles années.*

*Sur le papier les mots s'alignent :
Sujets, verbes et compléments
La page blanche s'illumine
Comme un message au firmament. »*

*Avec « Souvenirs de Palavas » vous
allez être transportés dans le temps, car tout est
relatif, vrai, réel, irréel. Laissez-vous charmer par
ces textes sans âge car l'Histoire est un éternel
recommencement !*

*Allons, les yeux s'arrondissent, les oreilles se tendent,
le visage est figé, le cœur s'accélère au rythme de la
respiration... Il était une fois à Palavas, aux cabanes,
autant en emporte le vent... tu dors ? Non ! Je rêve... !*

Christian JEANJEAN
Maire de Palavas-Les-Flots

*Contes,
Légendes
et Souvenirs*

Souvenirs de Palavas-Les-Flots	page 13
<i>par Michel Descossy</i>	
Hymne à Palavas-Les-Flots	page 19
<i>par Paula Delsol</i>	
Le petit train de Palavas	page 25
<i>par René Gelly</i>	
Palavas, une passion qui se transmet	page 37
<i>par Marie-José Guigou</i>	
Sous l'occupation à Palavas	page 43
<i>par Annie Hugoné-Renouvin</i>	
Camille Sallan : un résistant palavasiens	page 71
<i>par Marc Bourdallé</i>	
La cuisine des anges	page 87
<i>par Pierre Pitiot</i>	
Souvenirs de Palavas	page 91
<i>par Claire Pascal-Brocardi</i>	
Un musicien célèbre : François Richard	page 95
<i>par Jacky Plot</i>	
Souvenirs d'enfance à Palavas-Les-Flots	page 99
<i>par Yves Bonnafous</i>	
Louis Molle raconte	page 109
<i>par Jacky Plot</i>	
Ma vie de pêcheur	page 117
<i>par François Vical</i>	
Georges Brassens à Palavas	page 127
<i>par Marc Bourdallé</i>	
La maréchaussée à Palavas, c'est une vieille histoire	page 131
<i>par Jacky Plot</i>	

Souvenirs de Palavas-Les-Flots

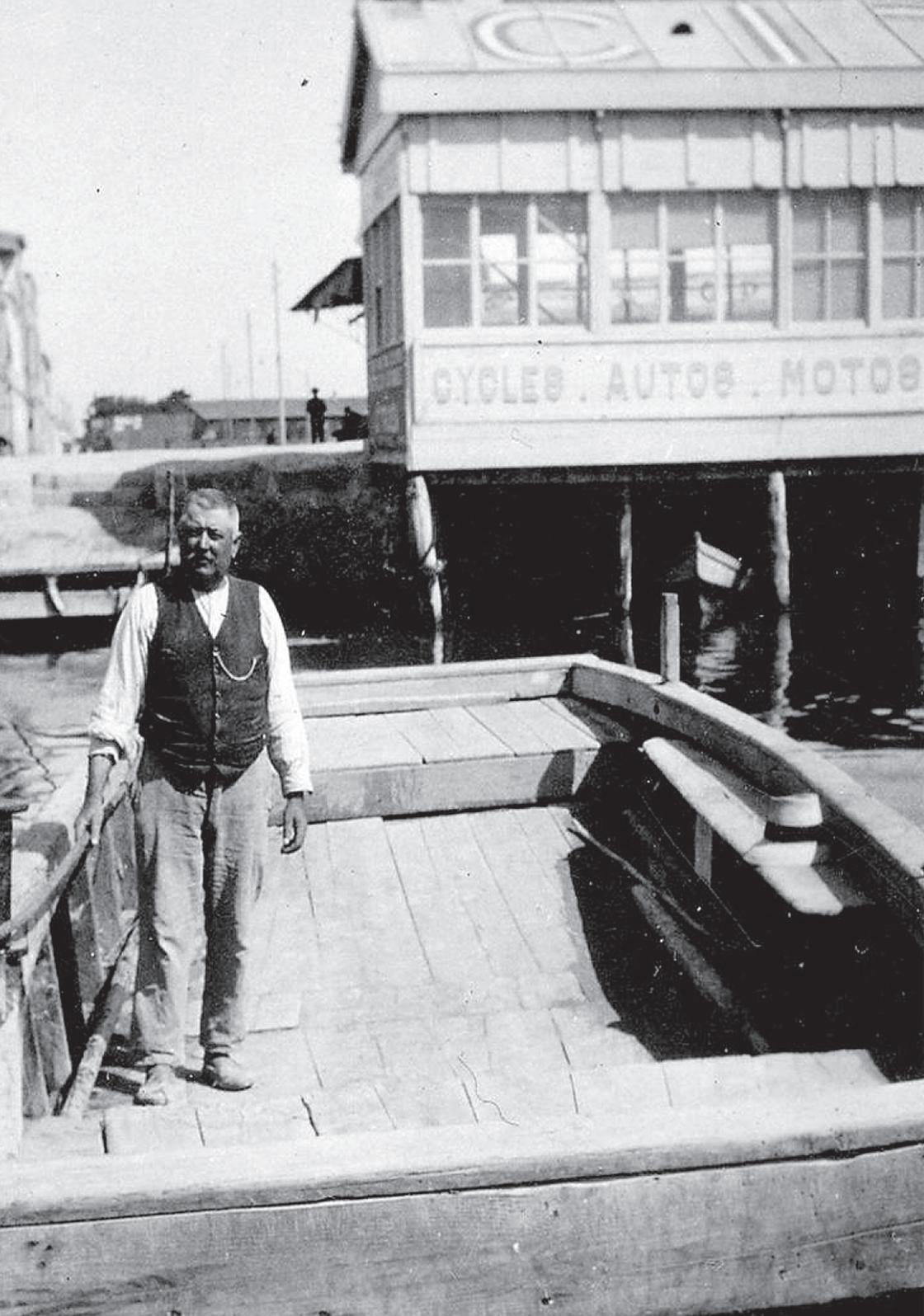
Michel Descossy

Ma vie palavasienne fut heureuse. A quatre ans, je campais avec mes parents sur le sable fin de la rive droite.

A dix ans, j'aidais les pêcheurs à la traîne à tirer leurs filets sur la plage ; j'étais payé en retour de quelques poissons.

A seize ans, c'est devant la villa Bianca que je jouais au volley avec mes amis puis, le soir venu, nous prenions le petit train pour rentrer sur Montpellier où nous résidions. Dès que nous sortions de la gare située alors place de la Comédie, nous avions souvent recours aux bons soins de Monsieur Lamouroux notre pharmacien, qui n'avait pas son pareil pour nous extraire les escarbilles de charbon nichées sous nos paupières.

A vingt-cinq ans..., j'ai fréquenté le Casino... A trois heures du matin, « Fauché comme les blés », je prenais le petit autobus des frères Apure qui rapatriait gratuitement toutes les victimes de la soirée.







Quelques années plus tard, le destin a fait un pied de nez à mes déconvenues en me donnant la possibilité d'exploiter le cinéma du père Bouladou, situé dans les locaux même du Casino.

Et puis, il y a d'autres images, d'autres souvenirs comme : le bac rempli de touristes, les promenades autour des étangs, l'équipe de football « reconstituée », au sein de laquelle j'étais gardien de but, poste que j'assumais avec autant de souffrance que d'enthousiasme. J'avais vingt ans de plus que les jeunes palavasiens constituant l'équipe, et de ce fait ceux-ci me surnommait affectueusement : « papa ».

C'était une bien belle période tissée de fortes amitiés comme celles de Marc Bourdallé, de Denis Salvador et de tous ces jeunes qui ne sont plus aujourd'hui...

Mais je n'oublie pas non plus les merveilleux moments que j'ai passés en compagnie d'Albert Dubout. Ses facéties, ses déguisements, ses emplettes dans les vieux magasins qu'il affectionnait, nos dégustations de coquillages aux terrasses des cafés, nos balades en canoë sur les étangs et nos parties de pêche sous-marine. J'ai aimé, j'aime et j'aimerai toujours Palavas.

Michel Descossy

Hymne à Palavas-Les-Flots

Paula Delsol

Palavas pour moi a un goût d'enfance, le goût de mon enfance, bien sûr, mais aussi le goût de l'enfance de mes enfants et de celle de mes petits-enfants.

Dès le début de l'été, ma mère, qui pourtant n'aimait pas la mer, nous achetait la panoplie du parfait plagiste, à savoir, la pelle, le râteau et le seau et nous voilà partis pour barboter et construire des châteaux de sable... en attendant les châteaux en Espagne.

Sur cette plage de sable fin, j'ai vu, bien plus tard, jouer mes enfants puis mes petits-enfants. J'ai assisté à leurs premières leçons de natation, à leurs premières parties de ballon, à leurs premiers flirts...

Comme eux, j'y ai bronzé quand c'était la mode de devenir noire comme la fameuse femme de l'affiche d'ambre solaire qui était placardée, je la revois, dans toute la station. J'enviais les formes du modèle, à la fois généreuses et harmonieuses.

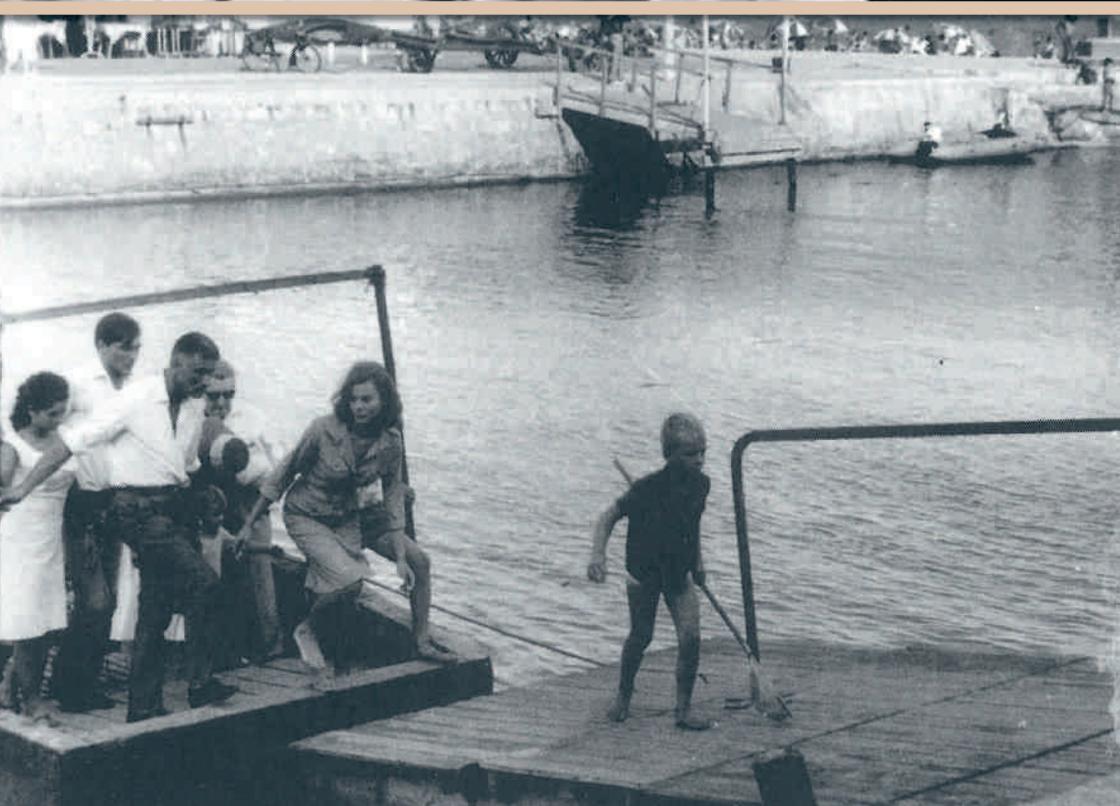
Et le petit train... Toute petite, je le prenais déjà et je l'ai pris jusqu'à sa disparition. Puisse-t-il revenir ! On aurait pu en descendre, tant il était lent, pour cueillir un bouquet de narcisses, à Lattes, en avril, ou un bouquet de coquelicots en juin, et le rattraper pour remonter dans son wagon bondé.



Je me souviens de ma jeunesse, quand nous allions danser au « Coucoulou », aujourd'hui disparu, perdre quelques billets au Casino ou prendre l'apéro au « Cancan », chez Huguette et René. Plus tard, quand je suis devenue cinéaste, j'ai filmé Palavas sous tous ses angles. La plage avec amour et humeur dans « Je t'envverrai des cartes postales » et les étangs poétiques dans « Le pauvre pêcheur d'étangs ».

Le rôle du pêcheur était tenu par l'inoubliable Dudule, mort de la tuberculose à l'hôpital. Comment oublier ce personnage ? Et comment oublier la générosité des Palavasiens ?

Comment oublier aussi ces acteurs improvisés qui nous offraient leur temps dans mon film « La Dérive » qui est aussi un hymne à Palavas, à son bac regretté, à ses dunes, à son canal, à ses étangs. Je veux citer les pêcheurs, Monsieur Molle et Cie, la maison Bénézech et son étal de poissons frais pêchés, Mireille Bloch et sa fille Arlette ainsi que Paulette, les patrons du « Chalut » où déjeunait toute l'équipe du film et où nous étions si bien reçus. Sans oublier ceux d'aujourd'hui, le restaurant fondé par Raymond Delestaing, « La Maison de l'Huître », où l'on mange si bien, ainsi que Claude et Anna de l'Hippocampe qui s'occupèrent longtemps de ma petite maison à Palavas, maison que hantent mes enfants et petits-enfants ainsi que mes amis qui, tous, adorent Palavas. J'ai une voisine, Madame Bénazet, qui prend mes géraniums en pension en hiver pour les protéger des frimas. Je ne lui avais rien demandé... Elle l'a fait sans me consulter et m'a rendu mes géraniums au printemps. Qui dit mieux ? Sans parler de la coiffeuse d'à côté, souriante et artiste, de la libraire de la rue commerçante, au courant des dernières nouveautés, et de bien d'autres...



À Palavas la plage est belle, la mer est propre, on y mange bien, on peut aller jouer quelques sous au casino, aller au « cinoche », s’amuser du folklore avec le « taureau-piscine », les courses « à la cocarde », les tournois de joutes, aller flâner, le samedi, à la foire à la brocante, visiter le musée Dubout, amener ses enfants au parc d’attraction et même faire du sport. Ce qui n’empêche pas Palavas d’être une plage familiale bien protégée et particulièrement propre.

Mais ce qui caractérise le plus Palavas, c’est que ce n’est pas une plage snob. Vous pouvez y laver vos vitres si ça vous chante, perché sur une échelle, sans provoquer la désapprobation...

Quand je ne travaillerai plus, et ce n’est pas demain la veille, je crois que je finirai mes jours à Palavas.

Paula Delsol



Le Petit Train de Palavas

René Gély

*"M*ontpellier ne dispose pas du nœud ferroviaire qu'elle mériterait. L'histoire du chemin de fer dans cette ville est celle d'une infortune, d'une bataille perdue "

Charles Agniel
Chef de Gare-écrivain

La bonne ville de Montpellier n'avait jamais eu de chance avec ses chemins de fer. Elle les perdait tous de la même façon : un beau matin, ils changeaient de voie et s'en allaient dans la campagne, vers Nîmes ou vers Béziers.

Ni les promesses de ses maires, ni la peur de l'inconnu, rien ne les retenait. C'étaient, paraît-il, des chemins de fer «économiques» voulant, à tout prix, aboutir aux villes voisines. Le pauvre « Clapas », qui ne comprenait rien aux incartades de ses chemins de fer, était consterné.

Il disait :

- C'est fini ; les chemins de fer ne veulent pas de moi, je n'en garderai pas un !

Cependant, il ne se décourageait pas et, après avoir perdu six chemins de fer de la même manière ⁽¹⁾, il en fabriqua un septième ; seulement, cette fois, il eut soin de le prendre tout petit, pour qu'il s'habitât mieux à demeurer chez lui.

Ah ! peuchère, qu'il était joli le petit train de Palavas, qu'il était joli avec ses wagons verts, sa machine de sous-préfecture, ses sabots de frein à main, sa bosse sur le dos, sa haute cheminée noire et sa fumée blanche qui lui faisait une houppelande à saupoudrer les étoiles! C'était presque aussi charmant que les petits trains de « Candide », de « Gringoire » ou de « Pantagruel » - tu te rappelles, Albert Dubout ? - et puis, rapide aux descentes, se laissant guider sans effort, sans coincer ses roues dans les aiguillages...

Un amour de petit chemin de fer...

Montpellier avait dans ses murs une promenade publique plantée de platanes, c'est là qu'elle mit son nouveau pensionnaire.

Elle lui construisit une gare de briques roses encadrées de pierres blanches, au plus bel endroit de la ville, en ayant soin de le raccorder, au moyen d'une courbe gracieuse, à la prétendue « grande ligne », et, de temps en temps, elle faisait repeindre ses wagons.

Le petit train s'en trouvait très heureux et mâchait son charbon de si bon cœur que le Clapas en était ravi. Enfin, pensait la pauvre ville, en voilà un qui ne me quittera pas.

Ce pauvre Clapas se trompait. Le petit train le quitta.

Un jour, il se dit en regardant la montagne :

- Comme on doit-être bien là-haut ! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, loin de ces maudites mers de vignes et de sel qui vous saoulent et vous rouillent les poumons !...

C'est bon pour le car ou l'auto de rouler sur le plat. Les trains, il leur faut de l'élan.

À partir de ce moment, le charbon de Graissessac lui parut fade, l'ennui lui vint. Il pâlit. Sa fumée se fit rare. C'était pitié de le voir pousser toujours sur son butoir à la gare de l'Esplanade, la machine tournée du côté de la montagne, les pistons frémissants, en sifflant tristement.

Tout Montpellier s'apercevait bien que son train avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était... Un matin, comme le mécanicien de service achevait de lui graisser les bielles, le petit train lui dit, dans son patois :

- Écoutez, Monsieur Seguin ⁽²⁾, je me languis chez vous, laissez-moi aller à la montagne.

- Ah ! Nom d'une pipe ! Lui aussi ! cria Monsieur Seguin stupéfait, et, du coup, il laissa tomber sa burette, puis, s'asseyant sur le ballast, à côté de sa machine :

- Comment, Noirette, tu veux me quitter ?

Et Noirette répondit :

- Oui, Monsieur Seguin.

- Est-ce le charbon qui te manque ici ?

- Oh non ! Monsieur Seguin.

- Ton trajet est peut-être trop court ; veux-tu que j'allonge ta ligne, que je la prolonge jusqu'au Grau-du-Roi ?

- Ce n'est pas la peine, Monsieur Seguin.

- Alors, qu'est-ce qu'il te faut ? Qu'est-ce que tu veux ?

- Je veux aller à la montagne, Monsieur Seguin.

- Mais, malheureuse, tu sais bien qu'il y a le car dans la montagne... Que feras-tu quand il viendra ?

- Je donnerai des coups de cornes et de sifflet, Monsieur Seguin.
- Le car se moque bien des coups de corne de ton chef de train. Il a vaincu des machines autrement plus chevronnées que toi... Tu sais bien, l'autorail Renault qui « faisait » la montagne l'an dernier encore, un maître autorail, souple et rapide comme un lièvre. Il s'est battu avec le car toute l'année... puis, le matin du 1er janvier, le car l'a supplanté.
- Pécaïre ! pauvre Renault ! Ça ne fait rien, Monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.
- Bonté divine ! dit Monsieur Seguin, mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes trains. Encore un que le car va me manger... Eh bien non... Je te sauverai malgré toi, coquin ! et, de peur que tu ne quittes la ligne, je vais t'enfermer dans le hangar de Racanié et tu n'iras plus à Chaptal ! ⁽³⁾.

Là-dessus, Monsieur Seguin enferma la machine dans un hangar tout délabré. Malheureusement, il avait oublié de cadenasser l'aiguillage et, à peine eut-il le dos tourné, que la machine enfonça la porte et que le petit train s'en alla.

Tu ris, Fernand ? Parbleu ! Je crois bien. Tu es du parti des trains, toi, contre ce bon Monsieur Seguin. Nous allons voir si tu riras tout à l'heure.

Quand le petit train vert arriva dans la garrigue de Saint-Paul, ce fut un ravissement général. Il y avait bien longtemps que les vieux cyprès n'avaient rien vu d'aussi joli. On le reçut comme un petit roi revenu d'exil. Les chênes verts se baissèrent jusqu'à terre pour le caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la garrigue lui fit la fête.

Tu penses, Fernand, si notre train était heureux ! Plus d'horaire, plus de butoir... rien qui ne l'empêchât de gambader, de folâtrer à sa guise...

Et là, il y en avait des tournants ! Jusqu'à se flanquer par terre, mon cher ! Et quels tournants, brusques, raides, à peine relevés, faits de la juxtaposition de bouts de rails... C'était bien autre chose que la presque ligne droite de la mer.

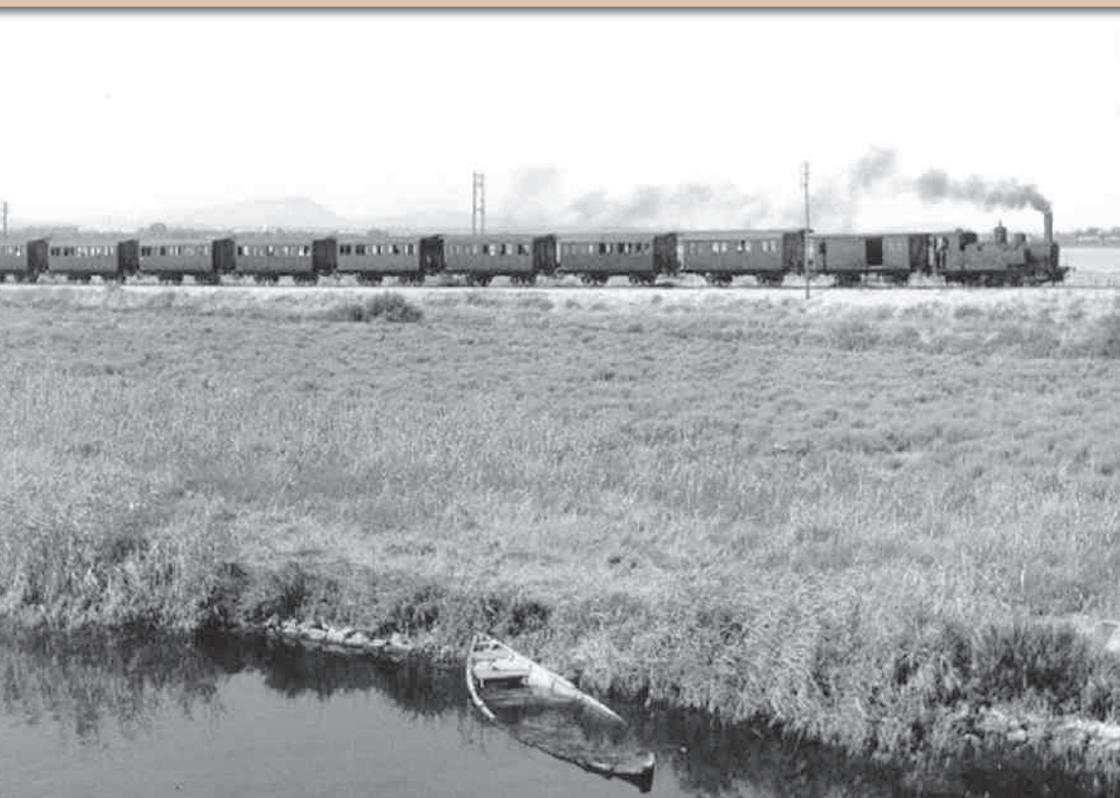
Et les gares, donc... De grands hangars abandonnés, aux toits de tuiles rouges de Marseille, toute une gamme de gares fantômes aux rails noyés sous le chiendent ! Et le train vert, à moitié saoul, piétinait là-dedans, les roues en feu, et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les escarbilles et les cailloux pointus... Puis, tout à coup, il se redressait d'un bond prodigieux. Hop ! le voilà parti, machine en avant, à travers le maquis de la Boissière, tantôt sur un pic, ayant livré au pic assaut, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout... On aurait dit qu'il y avait dix trains de Palavas dans la garrigue.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Noirette, Elle franchissait, d'un pont, de grands torrents à sec dans un fracas de ferraille. Alors, toute pantelante, elle gravissait une côte raide qui la desséchait sous le soleil...

Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une écume blanche à la bouche, elle aperçut au loin, tout en bas, dans la plaine, la ville de Monsieur Seguin avec ses petites maisons. Cela la fit rire aux larmes. - Que c'est petit ! dit-elle, comment ai-je pu tenir là-dedans ?

Pauvrette ! De se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grosse et aussi forte qu'une Pacific de la « Essenecéheffe »...

En somme, ce fut une bonne journée pour le petit train de Palavas. Vers le milieu du jour, à force de courir de droite et de gauche, il tomba sur une troupe de wagons en train de se cuire au soleil ⁽⁴⁾. Notre petit coureur en robe verte fit sensation. On lui donna la meilleure place à la pompe à eau, et tous ces Messieurs de la « Essenecéheffe » furent très gentils.





Tout à coup, le vent fraîchit. La montagne devint violette : c'était le soir...

- Déjà, dit le petit train. Et il s'arrêta fort étonné.

En bas, les vignes étaient noyées dans la brume, les villes de la plaine disparaissaient dans le brouillard et, de leurs maisonnettes, on ne voyait plus que les toits avec un peu de fumée. Il écouta le cri d'une loco électrique qui descendait et se sentit l'âme toute triste... Un autorail qui rentrait de Mazamet le frôla de son souffle empesté de gas-oil⁽⁵⁾. Il tressaillit... puis ce fut un hurlement dans la montagne :

- Rroûou... Rroûou...

Il pensa à l'autobus, car de tout le jour, le fou n'y avait pas réfléchi.

Au même moment, une trompe sonna bien loin dans la vallée.

C'était le chef de gare de Bédarieux qui tentait un dernier effort.

- Coin ! Coin ! Faisait le car.

- Reviens ! Reviens ! criait la trompe.

Noirette eut envie de revenir, mais se rappelant le butoir de la gare de l'Esplanade, la longue ligne droite des prairies de Lattes, le mur à claire-voie de la gare de Palavas qui l'empêchait de prendre des bains de mer (une fois, elle avait essayé de l'enfoncer... et s'était engluée dans le goudron fondant de la route de Carnon !), elle pensa que maintenant elle ne pourrait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester. La trompe ne sonnait plus...

La machine entendit, derrière elle, un bruit de moteur. Elle regarda dans le rétroviseur et vit, dans l'ombre, une masse sombre, oblongue, avec deux yeux qui reluisaient...

C'était le car. Énorme, tranquille, tirant sur son train de derrière, il était là, regardant le petit train vert et le dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il le mangerait, le car ne se pressait pas.

Seulement, quand il se rapprocha, il se mit à corner méchamment :

- Coin ! Coin ! Le petit train de Palavas ! et il fit cligner ses yeux rouges sur sa carrosserie d'acier.

Noirette se sentit perdue... Un moment, en se rappelant l'histoire du vieil autorail Renault qui s'était battu toute l'année pour être supprimé un beau matin de janvier, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser dévorer tout de suite. Puis, s'étant ravisée, elle fonça en avant, la fumée basse et la cheminée haute, comme une brave locomotive départementale qu'elle était... Non pas qu'elle eût l'espoir de triompher du car, les petits chemins de fer « économiques » ne tuent

pas la route en dépit des efforts de certains conseillers généraux – n'est-ce pas Maître Bernard – mais seulement pour voir si elle pouvait tenir aussi longtemps que le car Renault.

Alors le monstre s'avança et les petites bielles entrèrent en danse. Ah la brave petite machine, comme elle y allait de bon cœur ! Plus de dix fois, je ne mens pas Fernand, elle força le car à s'arrêter pour reprendre haleine.

Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande avalait en hâte encore un brin de son cher charbon de Graissessac chargé au Bousquet d'Orb, charbon si efficace comme chacun sait, contre l'aérophagie. Puis elle retournait de plus belle au combat, la panse pleine...

Cela dura toute la nuit de la Saint-Sylvestre. De temps en temps, le petit train de Palavas regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et il se disait :

- Oh, pourvu que je tienne jusqu'à l'aube de l'année nouvelle...

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Noirette redoubla de coups de pistons, le car de coups de klaxon. Une lueur pâle parut à l'horizon...

Le tintement d'une cloche enrouée monta d'une gare proche, la halte des Cabrils.

- Enfin ! dit la pauvre bête qui n’attendait plus que le jour pour mourir. Puis elle s’arrêta doucement, crachant ses poumons crevés sur sa belle fourrure blanche toute tachée de sang noir...

Alors, le car se rapprocha du petit train et le dépassa. Adieu, Fernand ! L’histoire que tu viens de lire n’est pas un conte de mon invention, tu l’as bien reconnu, mais une simple paraphrase du Nîmois Alphonse Daudet (ou du provençal Paul Arène ?).

Quand tu reviendras en Languedoc, ce que j’espère pour bientôt, nos papettes te parleront souvent du « pinchot trin dé Palavas, qué sé batté-guet tou l’an émé le car, é pioi, un bèu mati, lou car l’a dépassat ». ⁽⁶⁾

Tu m’entends bien, Fernand :

« E pioi, un bèu mati, lou car l’a dépassat ». ⁽⁷⁾

René Gély

⁽¹⁾ *Le chemin de fer vers Sommières et Alès, d’où les express filent sur Nîmes – Le Chemin de fer vers Arles et Marseille, qu’ « on » fit partir de Lunel – Le chemin de fer vers Millau et Rodez qui un beau jour, descendit sur Béziers. – Le chemin de fer vers Lodève, parti encore sur Béziers – Le chemin de fer vers Ganges, resté à l’état de projet (voir la grande carte murale de la gare de l’Esplanade !) et le chemin de fer vers Mèze qui se détourna sur Sète.*

⁽²⁾ *Marc Seguin inventa la chaudière tubulaire (Larousse)*

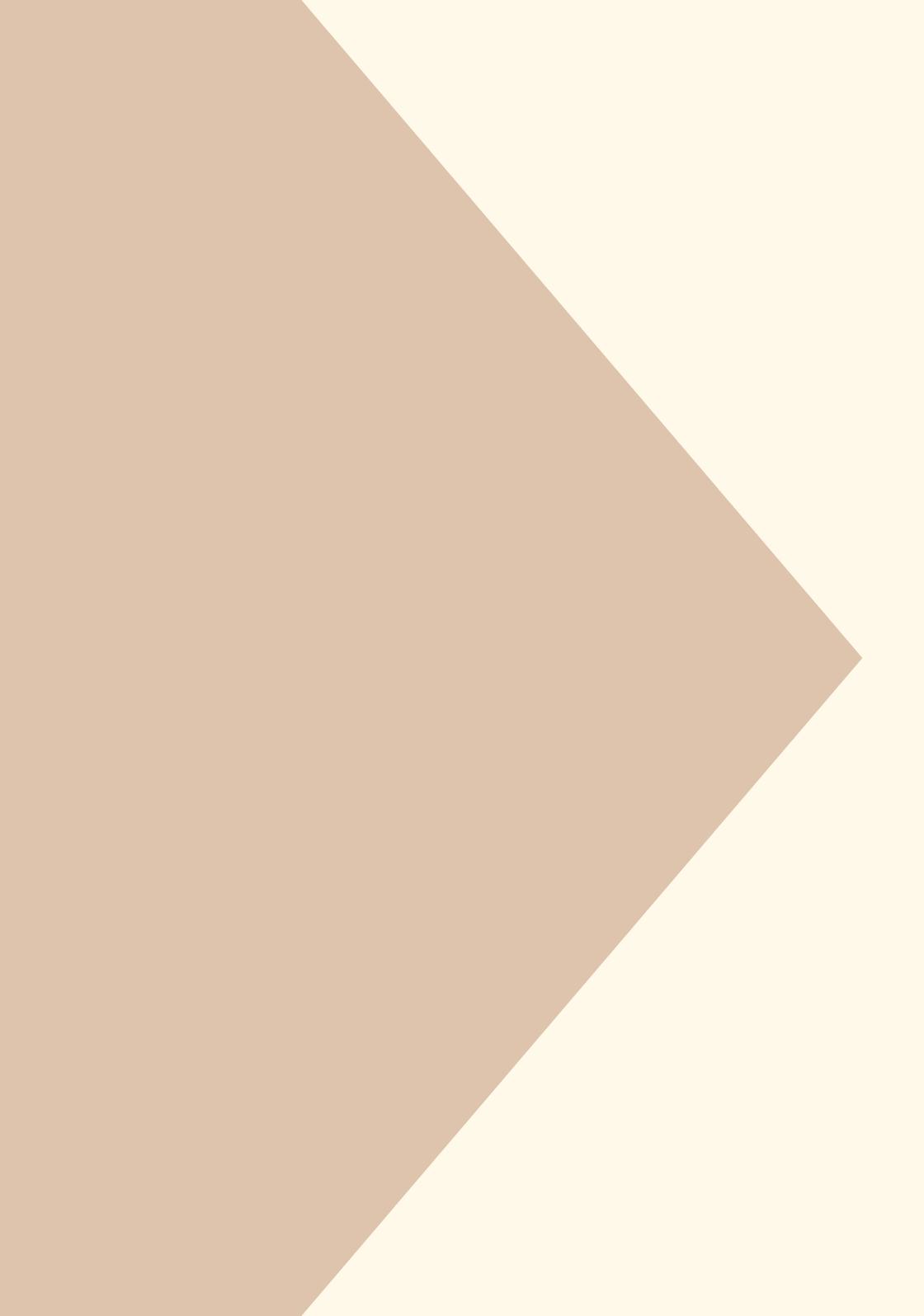
⁽³⁾ *Seuls, les Montpelliérains comprendront.*

⁽⁴⁾ *Il peut s’agir des gares de Rabieux, Paulhan ou Bédarieux.*

⁽⁵⁾ *Celui qui part de Montpellier à 18 h 09 (pour plus de précisions, consultez l’indicateur ou renseignez-vous dans les gares).*

⁽⁶⁾ *Petit train de Palavas qui s’est battu toute l’année contre le car, et puis ; un beau matin, le car l’a dépassé*

⁽⁷⁾ *et puis un beau matin il l’a dépassé*



Palavas, une passion qui se transmet

Marie-José Guigou

Je repense souvent à ma grand-mère maternelle, hélas disparue. Ce petit bout de femme était nostalgique de ses années de jeunesse où elle venait flâner l'été sous le soleil de Palavas. « Son » village l'a marquée à vie à tel point qu'elle ne pouvait s'empêcher de nous raconter ses péripéties palavasiennes lors des réunions de famille.

Ma grand-mère aimait passionnément Palavas. Elle l'avait dans son cœur et jusqu'à un âge avancé elle venait passer tous ses dimanches sur la plage au Grau du Prévost. Face à la Méditerranée, confortablement assise sur son fauteuil pliant et protégée du soleil par un parasol multicolore, elle regardait en souriant barboter et s'initier à la pêche, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants. Elle avait le sentiment de transmettre un héritage, mais aussi l'histoire et l'amour qu'elle portait à son village. Elle était tout simplement heureuse à Palavas, elle s'y sentait bien. Ces dimanches au bord de l'eau, constituaient son petit plaisir dominical, son rituel en quelque sorte, qu'elle n'aurait raté pour rien au monde.

Souvent, elle prenait le temps de s'asseoir à côté de moi pour me raconter ses expéditions dans le Palavas d'antan. Elle me racontait que, du temps de sa jeunesse, elle venait déjà à Palavas le dimanche, en famille ou entre amis. Point de petit train ou de voiture, que nenni ! Ma grand-mère voulait prendre son temps, Palavas, ça se mérite ! Et puis les longues escapades vers la mer autant d'occasions de profiter de la beauté des étangs qui l'accompagnaient jusqu'à la cité de Dubout.

On s'arrêtait au Pont-Vert. Là sur les bords de la Mosson et de l'Arnel, il y avait des grands prés... on profitait de ces paysages superbes pour déjeuner sur l'herbe... Sur la route c'était toujours très gai et joyeux... On ressentait de la joie dans le regard des gens... il y avait beaucoup de jeunes qui se languissaient de retrouver les flots bleus de Palavas... Certains chantaient, d'autres riaient... Ce petit monde respirait la joie de vivre et la route pour Palavas était l'occasion de lier connaissance. Ceux qui avaient une place dans la charrette s'arrêtaient pour prendre ceux qui marchaient...

Avant de repartir pour la ville, nous ramassions des cagarolettes ⁽¹⁾, du fenouil et même des racines de chiendent que les pharmaciens nous achetaient !

Cet amour pour Palavas, c'est peut-être le plus beau cadeau que ma grand-mère a pu nous transmettre. Notre famille est intrinsèquement liée à ce petit village de pêcheurs au charme inégalable. Comme beaucoup de jeunes de l'époque, ma grand-mère est tombée sous le charme de Palavas et s'est attachée à entretenir la flamme au sein de notre famille. Je garderai à jamais en tête l'image de ma grand-mère dans son corsage blanc aux manches amples, la jupe longue serrée à la taille, en bottines, coiffée de son chapeau du dimanche, regardant au loin Maguelone à partir des bords de l'étang de l'Arnel. Elle était belle et heureuse sous le soleil de Palavas.

C'est un matin pluvieux d'hiver que, les yeux mi-clos devant votre ordinateur, vous pensez à vos dernières vacances dans l'Hérault, à Palavas-les-Flots, allongé sur le sable fin. Avec un peu d'imagination, vous entendez le bercement des vagues et le cri des gabians ⁽²⁾... Après ce coup de spleen, vous vous posez la question : «D'où vient ce nom de Palavas ?»

On a entendu plusieurs versions, des plus farfelues aux plus savantes.

« Les pas lavas » :

Si vous demandez à un Montpelliérain d'où vient l'origine du nom de Palavas, il vous répondra : « du manque d'hygiène des habitants qu'on sur-nommait :

« les pas lavas » », entendez par là : les « pas lavés ». Mais sans doute s'agissait-il d'une petite vengeance, car les touristes, essentiellement montpelliérains à l'époque, étaient appelés les «trempe ciouls» (trempe-culs) ou les « culs blancs ».

« Pue la vase » :

D'anciens autochtones pensent que l'origine vient de « pue la vase » à cause de cette maladie des étangs : la malaïgue qui veut dire mauvaise eau. Car par fortes chaleurs, les algues des lagunes entourant Palavas libèrent des toxines, qui dégénèrent et meurent. Ceci se traduit par un pourrissement qui développe des bactéries. S'il n'y a pas de vent pour favoriser les courants d'eau, les étangs manquent d'oxygène. Les sédiments relâchent de l'hydrogène sulfuré à la désagréable odeur d'œuf pourri et d'autres gaz toxiques.



Abordons maintenant une version plus sérieuse :

«Palus Avis » :

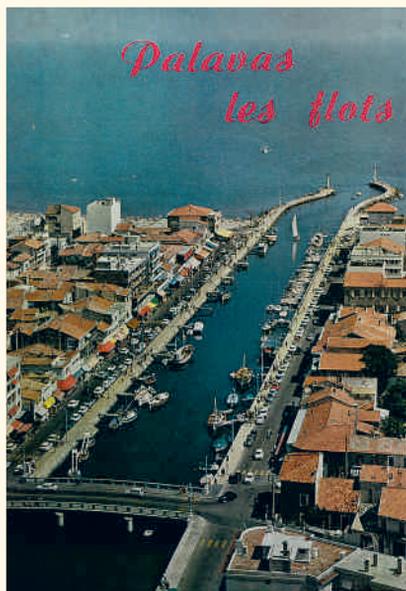
D'après le dictionnaire topographique d'Eugène Thomas, cet endroit qui ne portait alors pas de nom, était appelé « les Cabanes » par les pêcheurs qui le fréquentaient, en raison de celles qu'ils montaient à la hâte et qui leurs servaient de refuge. Cette portion de territoire dépendait de la commune de Mauguio. Mais le 28 janvier 1850, ce lieu pris de l'ampleur car il lui fut attribué une partie des terres et des eaux de Mauguio, de Lattes et de Villeneuve. Dès lors les pêcheurs se sont sédentarisés et ont réellement occupé « leurs cabanes ». Un village entouré de marais peuplés d'oiseaux était né, il fallut le nommer...

L'image donne à penser que l'image de Palavas, pourrait provenir d'une origine latine : «Palus Avis » qui veut dire : « le marais aux oiseaux ».

Marie-José Guigou

⁽¹⁾ *Petits escargots*

⁽²⁾ *Goélands*



Sous l'occupation à Palavas

Annie Hugoné-Renouvin

Palavas occupé

Nous fûmes occupés le 11 novembre 1942 en fin de journée. Deux semaines avant cette date, quelques palavasiennes au patriotisme exacerbé par la situation lamentable dans laquelle se trouvait le pays, décidèrent d'honorer à leur manière le sacrifice de nos poilus de la guerre 14/18. Elles investirent une chambre obscure donnant dans notre cour et située à l'écart de notre appartement. Nous l'appelions aussi « chambre de la citerne » car un réservoir était situé à l'endroit. Alimenté par de l'eau de pluie, il était bien entendu connu de tout le quartier. Aussi, les produits de beauté et autres shampoings dignes de ce nom faisant cruellement défaut, les filles prisèrent particulièrement cette eau douce qu'elles utilisaient pour leurs cheveux. Les mères qui n'avaient pas de ces coquetteries, venaient y puiser un ou deux seaux d'eau afin d'y mettre les légumes secs à tremper quand elles avaient le bonheur d'en posséder. Cette semaine-là, il n'y eut que chuchotements, parlottes, allées et venues, une grande activité, pour une certaine œuvre. En effet, au matin de ce jour de l'armistice de la grande guerre, quelques palavasiens matinaux purent admirer sur la place du docteur Clément, au pied du monument aux morts, une immense croix de Lorraine dont les branches de bois étaient tapissées d'œillets blancs et rouges. C'était un beau et large ruban de satin bleu qui représentait la troisième couleur de notre drapeau. Informé que les allemands allaient occuper sa commune dans les heures à venir, le maire, Monsieur Molle, promis à une rude journée, tout affolé, la fit transporter précipitamment au cimetière où elle eut le mérite d'honorer les tombes de quelques défunts palavasiens.

Le soir venu, les allemands avaient pris possession du village. Ils arrivaient de toutes parts tels des fourmis sorties d'une fourmilière écroulée. C'était un mercredi, jour de cinéma. Ils assistèrent avec nous à la séance cinématographique qui mettait en scène Danielle Darrieux dans « Premier Rendez-vous ».

Le lendemain commençait dans l'apprentissage de notre nouveau statut de territoire occupé. La nuit tombée, la règle de résistance passive entra en vigueur. Ma grand-mère Émilie qui était très conservatrice équipait nos fenêtres de doubles rideaux centenaires dont le tissu de reps, tissé d'une manière ouvragée, laissait paraître des dominantes de fils argentés et dorés. Ils étaient bordés de pompons d'un joli rose soutenu et avaient pour effet de donner à notre salle à manger une note bourgeoise et très évocatrice des années 1900. Une fois mis en place, ma mère s'exclama admirative « Ah ! « maï », on se croirait chez la belle Otero !!! ».

Dans les premiers temps alors que la salle à manger était éclairée, il nous arrivait d'oublier de tirer le rideau ; aussi, venus du dehors, un vigoureux coup de poing dans la porte d'entrée et un « licht !! » (lumière) nous rappelaient à l'ordre.

Les rues du village donnant sur les avenues longeant la mer furent condamnées par un mur d'à peu près deux mètres de haut. De ce fait, l'accès aux plages bordées d'écheveaux de fils de fer barbelé nous fut interdit. Les allemands pratiquèrent une enclave qui devait se situer à mi-parcours entre Palavas et Carnon. L'été venu, nous nous y rendions.

Là se retrouvaient occupants et occupés.

Nous nous ignorions mais collaborions quand même par l'intermédiaire de nos urines qui se mélangeaient allègrement, car nul n'ignore que les bords de mer ou d'océan deviennent de gigantesques urinoirs dont on use et abuse les beaux jours venus.

La plage fut minée et la construction de quelques blockhaus acheva de la défigurer. Je pensais avec nostalgie à l'époque où lycéenne et insouciante, j'allais en hiver et par temps de mistral, dans les années 1933/1934, réviser mes cours à la plage. Je longeais la mer et au bout d'une demi-heure j'obliquais à gauche et je me retrouvais dans les dunes. Avant de me reposer, je faisais un tour d'horizon. Les étangs couleur acier se déroulaient jusqu'au pic Saint-Loup et les collines qui l'entourent. La luminosité était si pure qu'on aurait pu compter les bouquets d'arbres qui hérissaient leurs crêtes. La route, la plage, la mer, et dans cette débauche de bleus, on ne savait plus si c'était la mer qui s'envolait vers le ciel ou si c'était le ciel qui tombait dans la mer. Les vagues clapotaient, cliquetaient en laissant sur la grève un amas de coquillages brisés. Assise et bien calée contre la dune, une douce chaleur me réchauffait les reins. Dans le ciel les nuages filaient, se frôlaient, s'attroupaient. Une coulée de sable me chatouillait le dos. Je somnolais. bercée par la mer et le paillement des mouettes je murmurais : « qu'on est bien !!..... » Naturellement, je n'avais pas ouvert mon cahier de cours...

Je sortais à peine de mon engourdissement lorsque les cloches de l'église marquant l'angélus du midi m'apprirent que j'allais manquer l'heure du repas. Je pris aussitôt mes jambes à mon cou, j'arrivais près de la maison de mes grands-parents, je montais les marches de l'escalier deux par deux, et j'entraîs toute échevelée, le rouge aux joues. Le couvert était mis, on n'attendait que moi... Ma grand-mère, souffrant de palpitations engendrées par mon absence prolongée, inquiète, se tenait assise sur une chaise. Mon grand-père quant à lui se faisait menaçant : «Annie, quand on sort, on prévient et on dit où on va !». Ceci étant dit et bien dit en français, en arrondissant la bouche et en parlant pointu, il s'asseyait devant son couvert et pour son confort personnel ronchonnait en patois « ma pôvre femme, aquelle pichota te teu garra »⁽¹⁾. Affamée, je ne mangeais pas, j'engloutissais. J'avais treize ans, qu'il est loin ce temps...

Insensiblement, à force de croiser les soldats allemands dans les rues, dans les magasins, les cafés, au cinéma, nous nous habituions à leur présence, mais je crois que c'est notre chien Bill qui eut le plus de mal à les accepter. C'était un chien de chasse de la race des braques, il était énorme et impressionnant, impétueux, futé, voleur et anarchiste.

Il avait en détestation tout ce qui portait l'uniforme : curés, religieuses, facteurs, et le berger allemand nommé Arras qui était la mascotte des soldats de l'agence Todt (organisation paramilitaire) qui avec l'apport forcé de travailleurs étrangers, réalisa sur le boulevard Sarrail, Notre « mur de l'Atlantique ». Ces odeurs de drap de troupe le perturbaient à un point tel qu'il tenait ses babines retroussées tout le temps qu'il restait à l'extérieur, et il ne reprenait sa gueule « normale » qu'à la maison.

Par trois fois, à l'heure de la sieste, l'air goguenard et victorieux, il déposait sur la robe de ma mère qu'il réveillait en sursaut, une fois un gigot, quelques jours après un autre gigot et pour terminer, un poulet, tous trois baveux et sablonneux que nous engloutîmes, bave et sable compris. Nous sûmes plus tard qu'il s'était défoulé en allant chaparder toutes ces victuailles dans les cuisines de la Kommandantur.

Après le couvre-feu de minuit et l'obligation d'équiper nos fenêtres de doubles rideaux, une contrainte particulière fut imposée à Marie Fabresse, la couturière du village. Une fois par semaine, elle dut mettre à la disposition d'un militaire de la Wehrmacht sa sacro-sainte machine à coudre. Le premier jour, elle l'attendait au matin, agitée, énervée et chagrinée car à cause de cette réquisition elle ne pouvait livrer à la date convenue un ensemble à une dame du village. Je lui dis : « mais Marie, qui est cette dame ? » - « Tu sais bien » me répondit-elle - « celle que quand tu la rencontres, elle ne te dit même pas bonjour, elle est collet monté et s'en croit parce que son neveu qui est dans le bâtiment est « prometteur ». Il fallait entendre par là : « promoteur »...

Le soldat attendu prit possession des lieux et déballa tout un stock de pantalons, chemises à ravauder, à rallonger, à raccourcir. Après avoir jeté un coup d'œil à l'atelier, son regard se posa sur le mannequin au corps joliment vallonné tenu debout sur ses quilles de bois vernis. Assis, le visage ruisselant de larmes tant il riait à s'en étouffer, il ajoutait à son fou rire en se tapant sur les cuisses. C'en fut trop pour Marie qui, les mains sur les hanches, dit dans un râle : « Mais regardez-le cette andouille, il se fout de mon mannequin » et d'ajouter : « il aimerait bien l'avoir dans son lit !!! » Vu le degré d'hilarité du garçon, le doute était grandement permis.

Nous vivions clopin-clopant. Novembre, décembre.....nous étions insatisfaites, tristes et découragées. La mer était devenue bretonne et ne dansait plus le long des golfes clairs. Néanmoins, je me souviens que nous n'envisagions pas un seul instant la victoire des allemands, ni l'échec du débarquement.

S'il avait vécu à cette époque, Victor Hugo aurait pu traduire notre état d'esprit par : «débarquement, espoir suprême et suprême pensée».

- Je voudrais acheter ceci...

- Oui.....après le débarquement !

- J'ai envie d'acheter cela...

- Oui.....après le débarquement...

Mon grand-père qui était très épargnant disait : «Dans cette maison, on parle toujours d'acheter, mais on ne parle jamais de vendre».

Du débarquement, nous en rêvions. Très modestes, nos rêves étaient à la hauteur de ce qui nous manquait, c'est-à-dire l'essentiel comme de la nourriture. Nous ne rêvions pas des bijoux de la Bégum ou de croisières sur le Nil. Les miens se concrétisèrent peu de temps après la libération sous la forme de bottes fourrées et d'un gâteau de riz nappé de crème caramélisée.

Ma mère et mes tantes s'activaient clandestinement. La chambre de la cour abritait quelquefois de drôles d'individus qui entraient la nuit tombée et ressortaient à la naissance du jour. Je posais des questions à ma mère qui me répondait : « Moins on en sait, mieux on se porte ». Sa sœur, ma tante Rose-Marie, blonde aux yeux bleus qui savait jouer de son physique d'ingénue, fut chargée par le mouvement « Combat » de faire libérer du camp des Milles situé près d'Aix-en-Provence, le docteur Borochine de confession juive. Elle s'y rendit. Il faut croire qu'elle eut à faire à un officier qui fut sensible à son charme..., car le médecin fut libéré.... Mais traumatisée par la détresse et les horreurs qu'elle avait vues, elle resta trois jours sans desserrer les dents.

Michel, que je devais épouser plus tard, ne décolerait pas.

Il me dit : «Les gens n'ont aucun sens patriotique, aucun idéal, si ce n'est de ne penser qu'à bouffer en trafiquant. Il faudrait quand même essayer de les faire bouger. La plupart ont l'air de parfaitement s'habituer à la présence allemande, ça ne peut pas durer. Il faut qu'ils réagissent. Les français me font honte. Mais j'ai mon idée... Demain, tu vas à Montpellier tâter le terrain. Dans le train, débrouille-toi. Tu t'adresseras à une personne que tu auras repérée, et tu lui diras : Monsieur, êtes-vous français ? Un bon français refuse de se laisser exploiter, spolier, affamer par l'ennemi qui souille par sa présence, son pays, sa patrie, etc., etc...»

J'acceptais... Amour, amour quand tu nous tiens ! Je passais la moitié de la nuit à me tourner et à me retourner dans mon lit. Le lendemain, ma leçon de patriotisme bien au point, je monte dans le train et j'avise un monsieur à la mine très correcte et à la physionomie avenante. Je prends place en face de lui et l'air sévère, un rien sentencieux je lui dis :

- Monsieur, êtes-vous français ?

- Non, mademoiselle, moi, zé souis espagnol.

Interdite, j'allais m'asseoir dans un autre wagon, furieuse et vexée de m'être ridiculisée. Par la suite, prenant le train assez souvent, je croisais ce monsieur qui me souriait gentiment et devait toujours se demander pourquoi sa nationalité m'avait intéressée.

Afin d'améliorer notre quotidien, j'entreprenais parfois des petits voyages qui m'étaient doublement agréables car il s'agissait de rapporter à la maison quelques victuailles en me rendant à Bouldoux, un petit village situé dans le Saint-Chinianais où en 1939, mon père avait hérité d'une maison. C'est dans ce village que j'avais suivi les cours de l'école primaire, et je conserve de beaux souvenirs du quotidien de l'époque dans cette habitation : les chapelets de saucisses et les jambons accrochés aux solives d'une pièce obscure, la catouille attenante à la cuisine, la basse-cour, et l'oranger qui nous régalaient de ses fruits. La tête pleine de ces mémoires je me mis en chemin ; d'abord en train jusque Béziers puis en autobus, le reste se faisant à pied. J'usais donc mes semelles dans cette petite vallée entourée de collines, de jardins et de vignes à perte de vue. Bientôt, j'empruntais le petit chemin communal qui me menait à la rivière, et je franchissais l'Iloure en prenant le petit pont qui l'enjambait. J'arrivais alors devant cette belle maison bourgeoise dont les hautes fenêtres s'ouvraient sur un jardin avec pergola. Quel contraste avec celle de Pépé de Bouldoux mon grand-père, dont la maison située sur une petite place présente une façade on ne peut plus classique ! Deux fenêtres au rez-de-chaussée, deux autres à l'étage et deux autres beaucoup plus petites destinées à éclairer chichement le triste grenier. Et puis à l'intérieur, cette cuisine avec ses odeurs, celle du feu de bois mêlée à celle du vinaigre, du fenouil, de la lavande et du laurier, la grande cheminée avec son trépid où repose un toupin plus noir que brun et sous la fenêtre, l'évier en pierre. Cette pièce est de toute la maison celle que je préfère. En ce jour de 1943, je fus tirée de ma rêverie par :

- Mon Dieu on ne vous aurrait jamais rreconnue !, mais rrentrez diableu, vous mangerrez bien avec nous, pauvrreu, on n'a pas grrrand-chose mais c'est de bon coeurr !

C'était le voisin, il connaissait les privations que nous endurions et n'hésita pas à me convier à sa table. Je ne me le fis pas dire deux fois et m'attablai aussitôt devant une omelette de pommes de terre, de la salade et du millas.

Des « pas grand-chose » comme ça, je m'y serais abonnée tous les jours....

Je pris congé de ce voisin attentif à ma condition, en emportant un sac lesté de deux grands confits de porc, d'un saucisson confortable et d'un petit sac de jute rempli de châtaignes séchées.

Je refis le chemin en sens inverse m'accordant un détour vers l'école. Je laissais vagabonder cette fois mon esprit vers les « pleins et les déliés », des lettres rondes, joufflues, qui s'entortillaient et s'enlaçaient sur mes cahiers d'écoliers, côtoyant les problèmes pour moi insolubles de « robinets qui gouttent », d'intervalles et de fractions...

De retour à Montpellier j'allais passer la nuit chez ma tante Rose-Marie qui possédait un petit studio rue de Verdun. Le lendemain, j'arrivais à Palavas dans la matinée et j'assistais pour la énième fois à une discussion entre ma mère et ma grand-mère. Si elles s'aimaient beaucoup, elles se disputaient aussi de même. Ma mère envisageait après le débarquement, de faire équiper nos chambres de moustiquaires mais ma grand-mère émettait des doutes sur l'efficacité de ce système de protection. « Cela ne sert à rien parce que les moustiques replient leurs ailes et passent par les trous. » disait-elle.

- C'est ça, et qui t'a raconté cette ânerie ? répondait ma mère
- Monsieur D. répliquait ma grand-mère.
- Tout juste, Monsieur D. l'idiot du village, le ravi de la crèche. Celui-là, la dernière qu'il a dite ne l'a pas étouffé. Et tu l'as cru ? disait ma mère,
- Parfaitement, rétorquait ma grand-mère en dodelinant du chef.
- Ma pauvre femme, on te ferait avaler n'importe quoi.

Le sac ouvert et son contenu étalé sur la table coupèrent net la discussion qui reprit de plus belle quelque temps après à cause du confit de porc.

Comme porc « égal gras » et comme gras « égal lard », j'eus à nouveau droit à l'épisode « du lard ».

Durant la débâcle, notre cour se trouva envahie de réfugiés et de militaires dépenaillés, fourbus, et vaincus. Un de ces soldats sortit de sa cantine, un énorme morceau de lard qu'il proposa à ma grand-mère laquelle répondit par un : « je vous remercie Monsieur, nous ne mangeons que de la cuisine à l'huile ». Elle était en quelque sorte pionnière de ce que l'on appelle la cuisine crétoise qui vient en opposition avec cette cuisine trop riche qui elle, nous fait courir le risque d'une ressemblance avec Quasimodo, qui bouche nos artères et nous assure une mort prématurée.

Ma mère gardait donc de ses années tarnaises un goût prononcé pour la nourriture riche et roborative. Elle n'appréciait rien tant que le cassoulet, les gras doubles et le confit d'oie. Bien entendu elle avait grossi de vingt kilos en un an, mais continua quatre années durant de reprocher à ma grand-mère le bout de lard qu'elle lui avait refusé.

Palavas s'organise

Ce petit intermède bastidien m'avait rendue mélancolique car je pleurais toujours ma maison et les souvenirs des temps heureux qui s'y attachaient. J'avais vingt ans, et je me trouvais déjà vieille. Heureusement il me restait mes amies, le village et ses habitants insouciantes dotés d'une franchise désarmante qui s'investissaient toutes fenêtres ouvertes dans la plus parfaite impudeur. Nous ne dérogeons pas à la règle.

C'est ainsi qu'un jour, alors que j'attendais mon amie Delphine, j'entendis une discussion devant la maison de N. que je qualifiais dès les premiers mots, de... très intime. Indiscrète, je le fus, mais je n'allais tout de même pas me boucher les oreilles !

Il lui disait :

- quand même ! Tu pourrais un peu penser à moi !

- Non, une bonne fois pour toute, il n'en est plus question !! et elle ajouta :

- N'importe comment, à nos âges, ce sont des enfantillages....

- Des enfantillages ? A nos âges ?

Il affichait une quarantaine vigoureuse, et à l'expression chagrinée que je lus sur son visage quand il sortit après avoir claqué la porte, je compris que la manière dont sa femme envisageait « la chose », était loin de le satisfaire.

Rares étaient les jours où nous ne trouvions pas l'occasion de rire, d'autant que la population s'était enrichie de quelques éléments hauts en couleur, venus du Nord, de Belgique, ou encore de Paris et de sa banlieue. Il aurait fallu vraiment manquer d'humour pour ne pas goûter certains traits d'esprit ou certaines situations.

Je me souviens par exemple de Jacques Vallet, parisien banlieusard, bavard, exubérant, véritable titi parisien sur le retour, que dans les premiers temps nous appelions « l'homme au cabas » parce qu'il en trimbalait toujours un à bout de bras. Il avait la gouaille de Carette et le physique d'Aimos, fameux second rôle dont on avait pu apprécier le talent dans quelques vieux films d'avant-guerre. Cavaleur, il avait une vraie passion pour les femmes rondes et faisait une véritable fixation sur les fessiers, les bustes et les mollets avantageux.

Des fenêtres de notre appartement, nous avons une vue imprenable sur la voie ferrée et surtout sur la halte de la petite gare d'où partaient ou descendaient les voyageurs habitant la rive droite. Il était souvent là. Je le guettais et je souriais en le voyant aider une voyageuse à monter les deux marches du compartiment, les deux mains posées sur son postérieur bien rebondi, moment de plaisir fugitif et bien innocent. C'était si gentiment fait, que la personne qui était l'objet de cette marque de galanterie ne pouvait qu'en être honorée.

Nous avons hérité aussi de deux mauvais garçons à la mine patibulaire fleurant bon la pègre marseillaise, qui se promenaient l'œil aux aguets sur les quais, vêtus comme des princes et chaussés de magnifiques charentaises. Ils avaient pris pension rive gauche, dans un hôtel tenu par ses propriétaires Monsieur et Madame Borie. Cette dernière, petite, ronde, peu souriante, portait un lorgnon et son physique qui rappelait celui d'une directrice d'école de l'enseignement primaire, rendait sa présence incongrue derrière un comptoir de bistrot. Ces mauvais garçons séduisirent une ou deux «petites», influencées certainement par cette espèce de romantisme des garçons du milieu auxquels certains chefs d'œuvre cinématographiques avaient donné leurs titres de noblesse. Souvenez-vous d'Henri Garat, mauvais garçon qui avait « des façons pas très catholiques », de Pierre Richard, Wilm au

physique de prince russe à la voix sourde, égaré dans la légion étrangère (le grand jeu), et de notre roi, le tombeur des tombeurs, Jean Gabin (Gueule d'amour – Pépé le Moko – la Bandera – Quai des brumes), haranguant la foule massée sous ses fenêtres dans « Le Jour se lève ». Ils trimbalaien tous avec eux un passé glauque, inquiétant, et ils portaient leur désespérance en bandoulière.

Affamée nuit et jour, je compensais le manque de nourriture par le rire et je puis dire que je m'en suis nourrie. Comment ne pas rire, lorsqu'en été en pleine sieste, somnolente, bercée par les conversations à bâtons rompus de vos voisines, assises en bordure de trottoir sous votre fenêtre ouverte, vous entendez Germaine constater :

- c'est l'chat d'Suuuzy, hé bé ! Il a une de ces paires d'castaaagnètes ! Elle était native de la région d'Épinal et n'avait jamais perdu son accent. Les hivers 1943 et 1944 furent froids. Période morose..., le rire était en chute libre. Rien à quoi se raccrocher.

Ma grand-mère Émilie très conservatrice, en écumant le grenier, avait déniché deux chaufferettes que nous nous disputions. J'eus la preuve que nous n'étions pas les seules à utiliser ce système de chauffage, en allant acheter un paquet de charbon de bois chez C. en fin d'un après-midi du mois de décembre. Il faisait un froid à ne pas mettre un chien dehors. J'entrais et je trouvais C. assise en bordure de chaise, une chaufferette entre ses pieds.

- Sers-toi me dit-elle, tu me payeras demain.

Ma grand-mère Emilie pratiquait la politique du « sait-on jamais, on peut en avoir besoin ». le grenier de la maison était devenu une véritable mine d'antiquités plus ou moins intéressantes : gants de coton crochetés faits mains, boîtes à boutons en quantité, revues, casseroles, poêles, vieux vêtements, un bidet, des esclops (sabots), des fauteuils, des chaises bancales, une espèce de caisse en métal de quarante

centimètres sur quarante que l'on appelle un moine, et que l'on utilisait pour réchauffer notre lit en le remplissant de braises puis en le glissant entre les draps. C'est bien grâce à cette politique du : « on ne sait jamais », que ce soir-là nous nous sommes allongées glacées jusqu'à la moelle des os, dans notre lit chauffé par le moine conservé par ma grand-mère, et qu'au comble de l'extase, nous avons sombré corps et âme dans un puits de sommeil si profond, que nous ne nous sommes réveillées que le lendemain. Nous avons dormi vingt-quatre heures.

L'arrestation

Les jours se suivaient et se ressemblaient, tristes, oh combien tristes ! Mon grand-père ne quittait plus son lit. Il était atteint d'un cancer du pylore. J'attendais quand même l'arrivée du printemps.

Nous étions en 1943, c'était un jour de mai où l'air embaumait l'olivier de Bohème, et où ma grand-mère avait mis des pois chiches à tremper. Soudain, un « séisme » dans la cage d'escalier. Ce n'était pas la rampe ! Elle était descellée certes, mais notre ouïe s'était habituée à sa résonance et je sus immédiatement que cette porte ouverte d'un coup de pied, cette brutalité à l'état pur, ces hurlements et ces grognements, sortaient tout droit de gosiers d'outre Rhin. Je mesurais en un éclair le tragique de la situation. Ils étaient deux. D'abord un officier superbe, botté et coiffé d'une casquette portant le totenkopf : l'insigne des S.S. représenté par une tête de mort vue de trois quarts, la face traversée par deux tibias. Nous le sûmes par la suite, celui-ci se nommait Bernhard. Le second représentait la Gestapo. Il était vêtu d'un imperméable ceinturé et coiffé d'un chapeau mou. Nous apprîmes plus tard que ces deux-là étaient amants.

Je revois la scène comme si elle venait d'avoir lieu. Ma jeune tante Paulette en chemise de nuit, ses cheveux nattés lui battant les fesses, ma mère assise, le regard absent, ma grand-mère qui voltigeait d'une pièce

à l'autre, et comme elles pratiquaient le « ça n'arrive qu'aux autres », ces messieurs n'eurent qu'à se servir. Les tiroirs du buffet et ceux des commodes furent jetés à terre, l'armoire, renversée sur le lit de mon grand-père qui l'occupait.

Les hurlements redoublèrent en découvrant dans la chambre de ma tante Paulette, des ouvrages de Karl Marx et d'autres écrivains communistes, et surtout,... un petit livre vert intitulé « Ce que tout chef gaulliste doit savoir ». Bernhard dirigeait les opérations. Il me sembla qu'il fut frappé par le désordre indescriptible qui régnait dans l'un des tiroirs de la commode où maman, ma sœur Suzy et moi rangions nos effets. Son sens de l'ordre et de la discipline fut mis à mal. Je le revois brandissant une large bande de caoutchouc rose qui s'agrafait sur le côté, et que mettait ma mère dans les grandes occasions pour discipliner ses rebelles rondeurs. Arrivé à mon tiroir, surpris et charmé à la vue de l'ordre qui y régnait, il me félicita. Rejaillit alors sur ma personne une certaine considération, et je crois bien que c'est grâce à l'ordre qui régnait dans mon tiroir que je dus de ne pas être arrêtée.

Ma grand-mère était une ménagère accomplie qui avait le sens de la propreté et de l'ordre. Ses filles étaient soignées, mais ne s'y entendaient guère avec le rangement. Aussi, lasse de nettoyer le tiroir d'un petit bureau qui se trouvait dans la salle à manger, elle le leur avait abandonné : vieilles ordonnances, vieilles photos, brins de tabac, boutons, papiers de bonbons «la pie qui chante», un morceau de papier arraché à un cahier où on pouvait lire « le gratin est dans le four », le tout collé par le sucre fondu d'un ou de deux bonbons enrobés de poussière. Bernhard envoya tout ce fatras à travers la pièce. Il hurlait, furieux, échevelé, et soudain se touchant le crâne, il s'aperçut qu'il avait égaré sa casquette. Ma mère, soulevant mollement une de ses fesses la lui présenta passablement écrasée, tête de mort comprise, en lui disant, pas du tout contrite :

- Ah...c'est ça que voulez ?

Elle était étrangement calme, elle était ailleurs, dans un ailleurs peu réjouissant, dans ceux des camps de concentration appelés aussi camps de travail. Nous connaissions leur existence, mais cela restait confus dans notre esprit. Oh, nous nous doutions bien qu'il ne s'agissait pas d'un séjour dans un palace trois étoiles sous les cocotiers, mais de là à imaginer ce qu'il s'y passait.... En 1945, nous fûmes horrifiées d'apprendre jusqu'où la cruauté de l'homme pouvait aller.

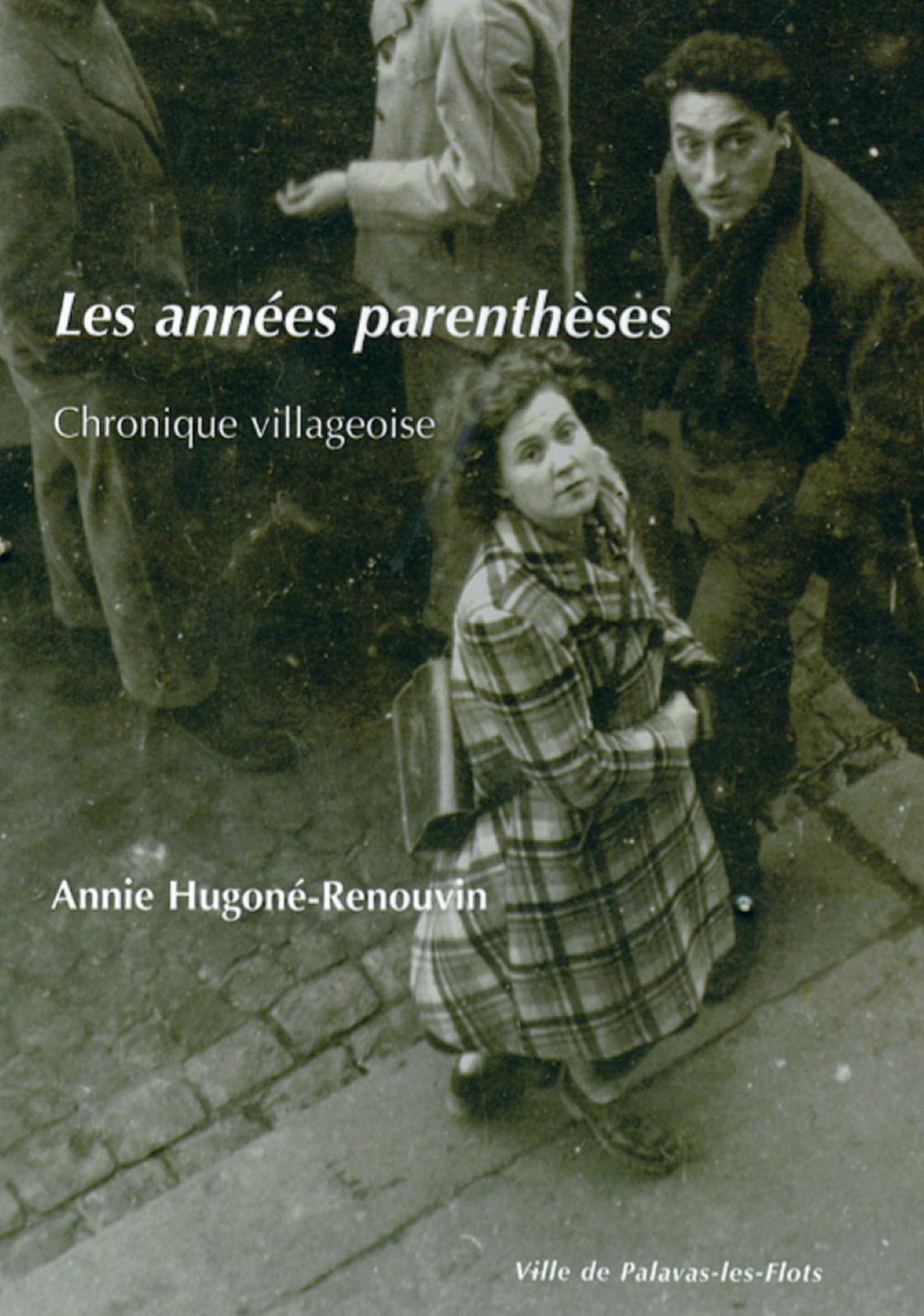
La casquette malmenée n'arrangea pas la situation qui était déjà fort compromise. Ma tante Paulette fut arrêtée la première, suivie le lendemain par celles de ma mère et de ma tante Rose-Marie. Restèrent à la maison mon grand-père mourant, ma grand-mère, ma sœur Suzy, moi et le chien. Michel, arrêté en juin 1942, était détenu à Clermont-Ferrand dans la prison du gouvernement de Vichy. Ma mère et ses sœurs se trouvaient à la 32ème, boulevard Gambetta à Montpellier. Il s'agissait d'une sorte de grande caserne sous commandement allemand qui était réservée aux détenus politiques. Deux fois par semaine ma sœur et moi nous y rendions pour déposer du linge propre et emporter le sale. Nous n'eûmes jamais la permission de voir ma mère ni mes tantes, mais je dois dire que nous avions à faire à des militaires affables, attendris peut-être par notre jeune âge, et peut-être aussi parce que nous n'étions pas vilaines à regarder. C'est en reprenant le train à la gare de Montpellier via Palavas, qu'un jour j'eus la surprise d'entendre notre locataire monsieur Benoît, d'origine bretonne, répondre au salut militaire d'un soldat allemand par un : «Heil, mon con». Evidemment cela n'avait plus rien à voir avec le claquage de talons accompagné dans le même mouvement, de la main et du bras droit tendu, au cri de : « Heil Hitler »

Pendant ce temps-là, mon grand-père se mourait..., et lasses de l'entendre réclamer Paulette, nous décidâmes ma sœur et moi de nous rendre à la villa des Rosiers de Castelnau-le-Lez qui était affublée d'une sinistre réputation, depuis qu'elle était devenue siège de la Gestapo.

Je demandais que nous soyons reçues par le commandant Bernhardt. Après nous avoir en vain « cuisinées » toutes les deux au sujet du fameux petit carnet vert, il accepta que mon grand-père vit sa fille pour la dernière fois. Le jour dit, encadrée par deux officiers Paulette arriva à la maison. Je demandais s'il n'était pas possible qu'elle entre seule dans la chambre. On me répondit par la négative, et l'un d'eux ajouta : - «les ortres sont les ortres.»

L'expression de désarroi profond qui se peignit sur le visage de mon grand-père en voyant sa fille en pareille compagnie, reste à jamais gravée dans ma mémoire. Je pensais lui faire plaisir et je regrette encore aujourd'hui d'avoir été à l'initiative de cette entrevue, car je suis certaine que cela eut été moins douloureux pour lui qu'il mourut sans la voir. Il décéda peu de temps après.

Je ne reconnaissais plus ma grand-mère, si vaillante et si courageuse. Elle restait des heures assise, ses deux mains croisées sur son ventre, une mèche de cheveux échappée de son chignon s'agitant sur son visage, le regard lointain et habité d'une telle tristesse, que ma sœur et moi en étions bouleversées et inquiètes. Provençale, de souche paysanne, elle rêvait depuis la guerre d'un jardin où pousseraient, la saison venue, radis, tomates, haricots verts, pommes de terre et autres légumes. Aussi, pour la tirer de sa dépression, notre cousin Paul Ozil mit à sa disposition le long de la voie ferrée face à notre maison, un morceau de terrain qu'il possédait. Dès lors, chaque matin vers les sept heures, coiffée d'une vieille capeline noire extra plate, vêtue d'une robe tablier en tissu dégradé noir et blanc et chaussée d'espadrilles, elle partait s'y amuser. Du haut de mon balcon, je la regardais s'activer sur ce petit carré de jardin. Elle semblait ne pas pouvoir vivre loin de son potager. Il la ressourçait, lui avait rendu ses forces et son goût de vivre. Elle me faisait penser à ce roman de Marguerite Duras : «Barrage contre le Pacifique» ; aussi en plissant les yeux, je me laissais porter par ma rêverie et je voyais en ma grand-mère, un annamite penché sur sa besogne.



Les années parenthèses

Chronique villageoise

Annie Hugoné-Renouvin

Ville de Palavas-les-Flots

Cet été là, nous avons mangé avec un enthousiasme feint, des radis livides et véreux, des tomates vertes et des salades convenables. Une mouette ou peut-être un goéland, déposa dans ce potager une graine de courge, laquelle sortit de terre et prit en quelques semaines une grosseur impressionnante.

De jour en jour, le légume d'un beau jaune lustré se développait au point que cela frisait l'« obscénité ». Ma grand-mère le surveillait depuis le balcon, en disant : « un jour, on me le volera ».

Ma sœur et moi n'avions pas ces inquiétudes, et pour ma part je ne trouvais aucun attrait pour ce légume au point de pousser au paroxysme mon opinion sur cette cucurbitacée. Ne dit-on pas en parlant d'une personne pas très futée « c'est une courge » ? Pourquoi se donner tant de mal à cultiver un légume qui, dans la casserole, ne suffit pas à lui-même pour obtenir un plat qui réjouisse nos papilles ? Il nous manquait les ingrédients essentiels : point d'œuf, de beurre et de gruyère alors à quoi bon ? Un matin, elle ne le trouva plus. Dépitée, elle rangea pioche et bêche dans la chambre de la cour, et ainsi se termina cet épisode campagnard. Mais elle était guérie. Merci Paul.



Libérées et exilées

Août 1943. Nous nous rendions à la 32ème pour déposer à l'intention de Maman et de ses sœurs, un gâteau à la carotte dont la vertu essentielle était de calmer pour un temps des estomacs criant famine, et c'était le cas. J'allais tout droit à la guérite où nous fûmes accueillies comme d'habitude par un soldat de la Wehrmacht que nous appelions «lunettes», lesquelles, vu la lourdeur de la monture et l'épaisseur des verres, tenaient plus du hublot. Souriant, il nous dit : « Nicht Maman, nicht Tata » et il conclut en faisant un geste de la main : « Palavas ».

Nous étions abasourdies. Je dis à ma sœur : « Ce n'est pas à Palavas qu'elles sont parties, c'est en camp de concentration ».

Nous reprîmes le train, moi en traînant les pieds, angoissée et désespérée. Suzie était plus optimiste et elle avait raison. Blafardes, amaigries, elles étaient bien là, chez nous, dans la salle à manger envahie par nos voisines suspendues aux lèvres de ma mère qui disait :

- J'avais le revolver sur la tempe, et il menaçait : « Si vous ne nommez pas la personne qui vous a donné ce petit carnet vert au bout de trois... je tire ! »

Madame Olivier, soulevant son épaule droite d'un coup sec et redressant la tête, avec sur son visage une expression héroïque et farouche dit :

- Alors, vous avez dit : tirez !

- Non, madame Olivier, je me suis tue, je n'ai pas dit : tirez.

- Ah bon, fit elle, et reprenant pied face à la réalité des

choses, ma mère qui avait été pour elle pendant quelques instants, Milady, Mata Hari, Jeanne Hachette, Charlotte Corday et pourquoi pas Jeanne d'Arc, redevint Madame Hugoné, qui prosaïquement entre deux phrases faisait un sort à un tas de figes grises, dont quelques-unes, éclatées et collées entre elles par le suc qui se dégageait de leur peau, tapissaient le fond d'une assiette.

Libérée, ma mère retrouva son village et ses habitants. Entourée, sollicitée, questionnée, à une de nos voisines qui lui demandait comment s'était passée son incarcération, elle dit prudemment « Oh ! nous étions très bien traitées, très bien nourries, de la viande à chaque repas, et on nous apportait le café au lait au lit. »

« Ah ! 'maï' ! Vous entendez ce qu'elle dit Marguerite ? Quand même, on en parle mal de ces allemands, mais ils sont braves. » s'exclama cette brave femme. Sottise, candeur, les deux, allez savoir.....

Par contre dans l'intimité, combien de fois n'ai-je pas entendu ma mère dire : «à la trente deuxième, nous crevions tellement de faim que ma fourchette ne me servait qu'à me gratter le dos». Et je compris pourquoi depuis sa sortie de prison cet objet insolite posé sur sa table de nuit, côtoyait le réveil, le verre d'eau, et le livre du soir.

En janvier 1944, habitant en bord de mer et donc considérées comme dangereuses par les occupants, - quel honneur - nous nous sommes retrouvées, ma mère, mes tantes, ma grand-mère et ma sœur, en résidence surveillée à Saint-Bauzille-de-Putois, charmante cité du bord de l'Hérault, située à la porte des Cévennes, avec interdiction formelle de quitter la commune sans autorisation. L'appartement au premier étage était sombre et lugubre. La fenêtre de la cuisine-salle-à-manger donnait sur la rue principale. La chambre à deux lits où nous dormions Suzie et moi, avait vue sur une basse-cour. Réveillées à l'aube, nous somnolions, bercées si l'on peut dire par les cocoricos et les caquètements de ces bestioles que nous aurions volontiers étranglées.

Je conserve un souvenir assez confus de cette période. Ma grand-mère qui avait le don de s'adapter à toutes les situations et d'en tirer le meilleur parti, allait cueillir du thym, de la lavande, ramassait les cerises éparpillées sous les cerisiers. Mais son plus grand plaisir était d'aller étendre ses draps de lit encore mouillés sur le lit de galets qui bordait le fleuve Hérault.

De temps en temps, un détachement de maquisards, caché dans les montagnes cévenoles, descendait jusqu'au village afin de s'y approvisionner. Les visages s'ouvraient, souriaient. Mais quelquefois aussi, c'était les miliciens qui nous visitaient. Les visages se fermaient ainsi que les volets. Ceux de notre maison ne l'étaient pas, le jour où j'entendis ma grand-mère Émilie crier en se penchant sur le bord de la fenêtre grande ouverte : «Vive le maquis ! » alors que la rue était noire de miliciens. Je mis un terme à son exaltation en l'attrapant par le fond de sa culotte et en refermant doucement la fenêtre. Elle avait confondu maquisards et miliciens, ce qui aurait pu dans notre position nous coûter très cher.

Ma mère s'était fait quelques relations, notamment, et cela m'avait frappée, celle d'une dame qui mettait à cuire à dix heures du matin ses macaronis pour les manger à midi. Un beau jour de mars 1944, Guenia, notre amie juive qui avait retrouvé notre trace, vint nous surprendre. Cachée dans un village de Lozère, elle avait accouché dans une grange et elle nous arrivait, serrant dans ses bras un petit garçon nouveau-né prénommé André. Lors de ces retrouvailles émouvantes, entrecoupées de rires et de pleurs, nous lui donnions des nouvelles de Simon, le père du bébé, toujours caché dans sa baraque à charbon de bois dans un coin perdu de la montagne noire, et placé sous la protection d'Émile, le cousin de mon père. Elle promenait son fils dans les rues du village. On l'entendait venir de loin, car le landau prêté par la voisine avait fait son temps et couinait à chaque tour de roue.

Ma mère disait en parlant d'elle : « c'est une cousine bretonne qui est en vacances chez nous ». Elle aurait tout aussi bien pu dire normande, alsacienne, vendéenne, languedocienne, car avec le physique sémitique très affirmé qu'elle affichait et son accent polonais, aucune de ces provinces françaises ne pouvaient la revendiquer. Alors bretonne, pourquoi pas ? Les gens du village ne paraissaient en tous les cas pas étonnés du «type breton» de la cousine. Les habitants de cette région de France leur étaient peut-être à ce point étrangers pour qu'ils passent outre cette grossière « anomalie ». Ou alors faisaient-ils semblant de ne rien remarquer ? Je les entendais quelquefois dire sans broncher «j'ai rencontré la cousine bretonne de madame Hugoné, son bébé est magnifique».

Épilogue

En juin 1944, je me mariais à Saint-Bauzille. Après un voyage mouvementé en train où je dus passer par la vitre du compartiment pour accéder au wagon tant les portes étaient obstruées par nombre de colis, de valises et de paquets informes, nous débarquions Michel et moi à la Capitale.

Pendant deux mois, je vécus à « Paris outragé » : les drapeaux à croix gammées flottant sur les palais Bourbon et du Luxembourg, sur les mairies et les commissariats, les signalisations écrites en allemand sur toutes les artères et les carrefours, et partout, les occupants qu'on ne pouvait ignorer puisqu'on les rencontrait en tous lieux, dans les rues, les commerces, les cafés, les cinémas.

« Paris martyrisé » : représailles, exécutions des résistants, tortures, déportations dans les camps jusqu'aux derniers jours de l'occupation.

« Paris libéré » : libération à laquelle j'assistais fin août en compagnie de mon mari et de mes beaux-parents, accroupie et apeurée, essayant de me protéger des tireurs de toits derrière quelques statues du jardin des Tuileries. Des collabos, des vaincus qui, la rage au bout de leur fusil tiraient sur les promeneurs comme sur des lapins.

Et à Palavas, sautèrent les ponts. Le dernier dimanche du mois d'août 1944, Marie-Jeanne Molle, corpulente à la démarche chaloupée, pénétra dans l'église pendant la messe. Telle une frégate toutes voiles dehors, poussée par une brise aimable, elle prononça d'une voix basse à la limite du caverneux, ces mots que la voûte et les piliers de l'église se renvoyèrent :

- Monsieur le Curé nous sommes foutus, les allemands s'en vont et font sauter le village !

Les fidèles étaient profondément recueillis en ce moment si solennel de la messe où le prêtre disait : «il prit le pain et le rompit». Alors qu'il levait ses mains dans un geste d'apaisement, il dit « mon enfant, mon enfant».

Il n'eut pas à le répéter une troisième fois, l'église s'était aussitôt vidée de tous ses paroissiens en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Marie-Jeanne rentra chez elle et y retrouva ses voisines. Les bombardements les ayant plongées dans un état frisant l'hystérie, elles se tenaient arc-boutées contre le chambranle de la porte d'entrée et faisaient bloc afin d'empêcher Pierre, l'époux de Marie-Jeanne qui s'était laissé surprendre dans les rues, de rentrer chez lui. Il avait beau s'égosiller : «Aquelas femnas, m'empеча d'intrar din moun oustaou» ⁽²⁾, plus il poussait dans un sens, plus elles poussaient dans l'autre. Il finit tout de même par entrer.

Quelques Palavasiens allèrent se réfugier sous les barques en cale sèche renversées sur le bord de la Canalette. Ce fut le cas de Marie Fabresse, qui, sous cet abri précaire dont le seul avantage était d'atténuer le bruit des bombes, avait pour compagnon d'infortune un monsieur dont le volume et la grandeur occupait beaucoup d'espace. Il s'en excusait. Courtois, mais pessimiste, après chaque coup de bombe, il disait : «Marie, la prochaine sera pour nous.»

Au loin, une dame se lamentait sous une barque parce qu'elle avait dans l'affolement, laissé sa mère invalide assise sur son seau hygiénique ; mais son amour filial n'allait pas jusqu'à envisager de courir sous les bombes pour aller la secourir et la délivrer de cette position inconfortable. Elle la retrouva convulsée, aphone, mais vivante.



LES PALMIERS

Le silence revenu, les rescapés refirent surface, hagards, défaits, titubants, et se claquemurèrent chez eux pour n'en sortir que le lendemain.

Palavas devenu une île pour un temps, et la France libérée, les gens du village avaient tout lieu d'être doublement satisfaits, leur devise étant depuis toujours «La France aux Français, et Palavas aux Palavasiens ». C'est ainsi que se terminèrent pour moi les journées parenthèses.

Annie Hugoné-Renouvin
Les années parenthèse

(1) ma pauvre femme cette petite te tuera c'est sûr

(2) ces femmes m'empêchent d'entrer dans ma maison



Camille Sallan : Un résistant palavasien

Marc Bourdallé

Le Héros oublié

C'est à Cournonterral le 2 juin 1919 que Camille voit le jour. Il est le troisième enfant de la famille Sallan... Ses parents exploitent dans cette localité un commerce d'alimentation. Sébastien son père, est d'origine espagnole, sa mère Laurentine Demar est de Montpeyroux. A la fin des années 1920 la famille s'installe à Palavas-Les-Flots. Les parents reprennent un même commerce à l'angle de la place de l'église et de la rue Saint-Roch. Plus tard, la maison devant être démolie, le commerce est transféré de l'autre côté de la place : « Chez Gustinette ».

Camille fréquente l'école de la rue Saint-Pierre jusqu'au certificat d'études, dans la classe du directeur, Monsieur Doutre. A la sortie de la communale il se dirige d'abord vers le métier du bois. Il débute son apprentissage chez Escaffre, entreprise Montpelliéraine de menuiserie. Plus tard il se tourne vers la pêche. Il est inscrit maritime sur le rôle de son beau-frère Victor (Victorin) à bord de l'embarcation à moteur « Galilée ». Malgré un handicap physique (une importante déformation de la colonne vertébrale), il effectue en 1939 son service militaire dans la marine à Toulon. Démobilisé en juillet 1940, il revient à Palavas et reprend le métier de pêcheur.

...**1942**. A l'arrivée des troupes d'occupation en zone libre, Monsieur et Madame Sallan ferment l'épicerie et en compagnie de Camille, retrouvent la maison familiale de Montpeyroux. Cette année-là, Camille travaille dans les garrigues comme « bouscatié » à la fabrication de charbon de bois.

En 1943, il est menacé par les réquisitions de main d'œuvre pour l'Allemagne (Service du Travail Obligatoire) et décide d'entrer en clandestinité. Il rencontre à Clermont l'Hérault le Capitaine Paul Demarne en active dans l'armée de de Lattre, qui constitue une section de l'Armée Secrète. Afin de tester les jeunes recrues, le Capitaine Demarne leur promet des souffrances physiques, morales, et peut-être même la déportation, la torture ou la mort. Malgré ces mises en garde, Camille Sallan fait partie des onze premiers volontaires qui formeront le groupe Demarne.

...**Décembre 1943**, Camille Sallan rejoint le groupe de l'Armée Secrète de Clermont l'Hérault. A la suite d'une entrevue entre le Commandant Barot qui appartient au groupe « Combat » depuis 1942 et le Capitaine Demarne ; l'Armée Secrète de Clermont l'Hérault entre dans l'organisation du Maquis Bir-Hakeim. Avec eux, Camille va participer activement aux opérations de guérillas menées contre l'armée d'occupation, dans une région montagneuse et difficile d'accès, au cœur même des Cévennes....

L'objectif de la section Bir-Hakeim consiste à préparer la Libération en stockant le maximum de matériel : armes, munitions, vivres, effets, véhicules, carburant, et pour cela, mène de nombreuses actions dans les casernes, les fabriques de vêtements, les chantiers de jeunesse et les gendarmeries. Ces actions ne passent pas inaperçues aux yeux de la population. Armés de mitraillettes et de fusils, les « Biraquins » comme on les appelle, opèrent souvent au grand jour en circulant dans les

agglomérations Cévenoles à bord de véhicules arborant le fanion portant l'inscription Bir-Hakeim, une croix de Lorraine peinte sur la carrosserie.

...mi-mars,... après avoir livré plusieurs combats notamment contre le détachement de la 9^{ème} Panzer division SS Hohenstaufen installée à Mîmes et chargée de détruire les maquis des Cévennes..., Bir-Hakeim s'installe à la Picharlarié où se trouve déjà un maquis école composé de réfractaires du S.T.O. dirigé par Toussaint. Les deux maquis vont cohabiter tout en conservant leur autonomie. Un troisième groupe : la Brigade Montaigne, environ une soixantaine d'hommes installé au Galabertés, accepte sous certaines conditions de se mettre sous la direction du Commandant Barot. Ce groupe est constitué de Français, d'Autrichiens, de Belges, d'Espagnols, de Yougoslaves, de Polonais, de Tchèques et surtout d'Allemands farouchement antifascistes. Le Commandant Barot s'engage à leur fournir la logistique qui leur fait cruellement défaut, en contrepartie le groupe Montaigne prêtera main-forte à chaque engagement contre l'ennemi.

Bien que la conception du groupe Bir-Hakeim soit partagée par le Capitaine Montaigne, elle ne l'est pas par les antifascistes allemands qui eux, préfèrent le harcèlement des troupes Hitlériennes à outrance et le repli immédiat au plus profond des forêts. Mais fidèles à la parole donnée, les « Montaigne » suivront le Commandant Barot chaque fois qu'il fera appel à eux, certains même jusqu'à la mort.

... Avril 1944

Le 7 avril,... une patrouille de la Felgendarmerie effectue une tournée d'inspection dans la Vallée Française. Les maquisards en embuscade laissent passer la voiture et ouvrent le feu avec deux fusils mitrailleurs : trois allemands sont tués, le quatrième est fait prisonnier. Le lendemain, en représailles, une colonne de deux-cent-cinquante

hommes marche sur Saint-Etienne Vallée Française. Prévoyant, le Commandant Barot a installé un système de défense autour du village. Précédés d'une auto-mitrailleuse les allemands arrivent à hauteur des sentinelles. Le combat s'engage. Les maisons sont pillées et saccagées, le château subit le même sort puis est incendié. Deux maquisards sont faits prisonniers, ils seront fusillés le 31 mai à Montpellier. Côté allemand on fait état de quinze tués ou blessés.

Le 12 avril à onze heures, deux-mille hommes en grande partie des S.S. de la 9ème Panzer Division envahissent la Vallée Française encerclant Le Galavertès et La Picharlarié. Bir-Hakeim se trouve dans une situation critique. A 14 heures l'offensive est lancée, à 19 heures le signal du repli est donné. Grâce au terrain accidenté et à la végétation dense, les résistants passent à travers les lignes ennemies malgré le pilonnage d'un canon de 77. L'ensemble des patriotes se retrouve à la limite du Gard et de la Lozère, dans la commune : Le Castanier,

Le 20 avril Le Castanier est attaqué par les Groupes Mobiles de Réserve et les miliciens, mais prévenus à temps, les résistants se sont transportés au « château » des Fons au pied de l'Aigoual, sur le versant Nord.

Le 6 mai, Bir-Hakeim, avec véhicules, armes, munitions et vivres s'installe à Rabieux. Seuls quelques antifascistes allemands demeurent à Fons pour défendre la position. Lors de son passage à Alès le convoi rafle dix-mille litres de benzine et cent soixante-dix paires de chaussures.

Le 12 mai, destiné à l'Armée Secrète de Pézénas, un parachutage sur le terrain Rabelais de Caux est intercepté par les allemands. Un patriote est tué, six autres sont faits prisonniers. Demarne est informé que quatre allemands seulement gardent le matériel parachuté. Sous la direction de Toussaint et du lieutenant Lucas les jeunes résistants encerclent le terrain, ils s'aperçoivent alors que les soldats ennemis sont au nombre de quatre cents. Après une heure et demie de combat, l'ennemi bat en retraite. Côté maquis, un seul tué : le lieutenant Lucas. Côté allemand, dix-sept tués et vingt-deux blessés. Deux jours après, Bir-Hakeim retourne au « château » des Fons qui entre-temps a été attaqué et incendié par les G.M.R. Le petit groupe qui était resté s'est retiré sur les hauteurs environnantes.

Le 17 mai le Commandant Barot qui dirige la Brigade Montaigne déplace ses hommes au-dessus du col de la Sereyrède, à proximité du sommet de l'Aigoual. Un groupe de guerilleros espagnols se joint à eux ce qui porte le nombre de combattants à quatre-vingt-dix.

Le 21 mai les maquisards de l'Aigoual font irruption dans le village de Meyrueis afin de récupérer des véhicules, des vivres et des équipements. A l'extérieur de l'agglomération, ils se dirigent vers le « Chantier de Jeunesse ». Le Commandant Barot invite les jeunes à rejoindre le maquis. Six parmi eux acceptent. Mais l'opération de Meyrueis permet à la police de localiser le refuge des camisards. Une attaque de la milice se profile, le Commandant Barot est informé. Il emmène ses troupes : Bir-Hakeim, Montaigne, les Brigades antifascistes, les guerilleros

espagnols et les jeunes patriotes français sur le Causse du Méjean, à La Parade.

L'effectif se scinde en deux groupes. Un dont Camille Sallan fait partie, se rend à pied à La Parade par Cabrillac, le col de Perjuret et le mas de Saubert, l'autre, chargé du matériel doit emprunter la route de Camprieu où se trouve un poste avancé, et Meyrueis pour rejoindre le Causse du Méjean. Les espagnols assurent la protection des antifascistes allemands qui eux sont chargés de convoier trois voitures, une cuisine roulante et des side-cars.

Le Commandant Barot installe ses jeunes et son PC. au hameau de la Borie dans la vaste ferme qu'ils appellent le « château » et qui appartient au Professeur Lapeyre, de la Faculté de Médecine de Montpellier. Les guerilleros espagnols décident de coucher à la belle étoile pour prévenir de tout danger, quant aux étrangers du groupe Montaigne leur choix se porte sur une maison du village.

Afin d'assurer leur subsistance, le Commandant Barot donne l'ordre à ses troupes de réquisitionner du grain, de la farine, du bétail et des fours à pain. Soixante-dix hommes environ descendent alors en silence vers Cabrillac. Au passage, ils délestent un camion des PTT de quatre-vingt kilos de cuivre et d'outils. Peu avant l'entrée du village de Cabrillac, ils aperçoivent une fusée éclairante du côté du col de la Seyrèrède. La milice entreprend le siège de l'Hôtel du Fangas puis donne l'assaut à un établissement vide ! N'en déplaise, il est pillé, saccagé et incendié.

Les Groupes Mobiles de Réserves (gendarmes mobiles du Gouvernement de Vichy) encerclent le massif de l'Aigoual ainsi que les miliciens qui occupent Cabrillac.

Une sommation : « Halte ! » suivie de coups de feu et le groupe s'éclate aussitôt dans la forêt, échappant ainsi aux miliciens qui renoncent à les poursuivre.

Une quarantaine d'hommes se regroupe et reste cachée durant toute la journée sur les hauteurs de Cabrillac. Dans la nuit ils passent le col de Perjuret et au petit matin, après un jeûne de trente-six heures, ils se restaurent dans une ferme. Avec plus de trente heures de retard sur l'horaire prévu et amputés d'une trentaine de combattants égarés dans le massif de l'Aigoual, ils arrivent enfin à La Parade.

A la suite des combats de la Vallée Française, du Castanier, de Fons, de Cabrillac et de l'Hôtel du Fangas, Camille Sallan est promu au grade de Sous-Lieutenant du maquis pour son expérience et son courage au combat.

Le 28 mai, dimanche de Pentecôte il est décidé de défendre les accès au plateau par Florac, Sainte-Enimie, La Malène, Les Vignes et Meyrueis. Le Commandant Barot constatant l'état de fatigue des troupes, décide de repousser à neuf heures cette action initialement prévue à sept heures.

(Ces changements d'horaires vont avoir des conséquences tragiques car les maquisards seront dénoncés par le Brigadier Irénée Bretou ⁽¹⁾ qui s'empresse d'expédier un message chiffré à son supérieur, le Lieutenant Sorrant commandant la section de gendarmerie de Florac... A treize heures, ce message était sur le bureau du Commandant Bruguières à la gendarmerie de Mende. Aussitôt, Roger Dutruch Préfet de la Lozère, fut averti. En plein accord, les deux hommes décidèrent de transmettre le message aux autorités allemandes.)

Les « Biraquiens » qui ont récupéré de leur fatigue des jours précédents, vaquent à leurs occupations. Levés de très bonne heure, Stierwald, un antifasciste allemand, Gurumeta un guerillero espagnol et Gély, un paysan, se rendent à la laiterie de La parade afin de ramener au camp de quoi agrémenter le petit déjeuner que tous vont prendre dans la cour du « château » de La Borie. Huit heures sonnent au clocher de l'église. Les hommes désignés pour défendre les accès du plateau vont partir dans vingt minutes. Voici ce que rapporte Danker, un anti fasciste allemand qui en faisait partie : « Alors que nous faisons cercle, nous vîmes soudain un soldat allemand traverser rapidement la route qui passait devant notre cour. Epouvantés, nous avons bondi, saisi nos armes et puis tiré. Les camarades français crièrent : « Les boches arrivent ! » En l'espace d'une seconde tout se trouvait en état de défense. Les maquisards se rassemblaient autour de leurs chefs de groupe et tiraient sur les assaillants. A présent les coups de feu retentissaient de tous côtés. Les mitrailleuses allemandes crépitaient, et les balles sifflaient autour de nous. »

La surprise est totale, le Commandant Barot ne s'attendait vraisemblablement pas à une attaque le dimanche de Pentecôte. Les sentinelles placées tout près des habitations pour prévenir les risques d'attaque par un convoi motorisé venant par la route, ont certainement été neutralisées par les soldats à pied opérant en tenaille par l'Est et par l'ouest. Les témoignages sont incomplets ou contradictoires, pour les uns ils ont été abattus, pour les autres, surpris, ils auraient rejoint leurs compagnons.

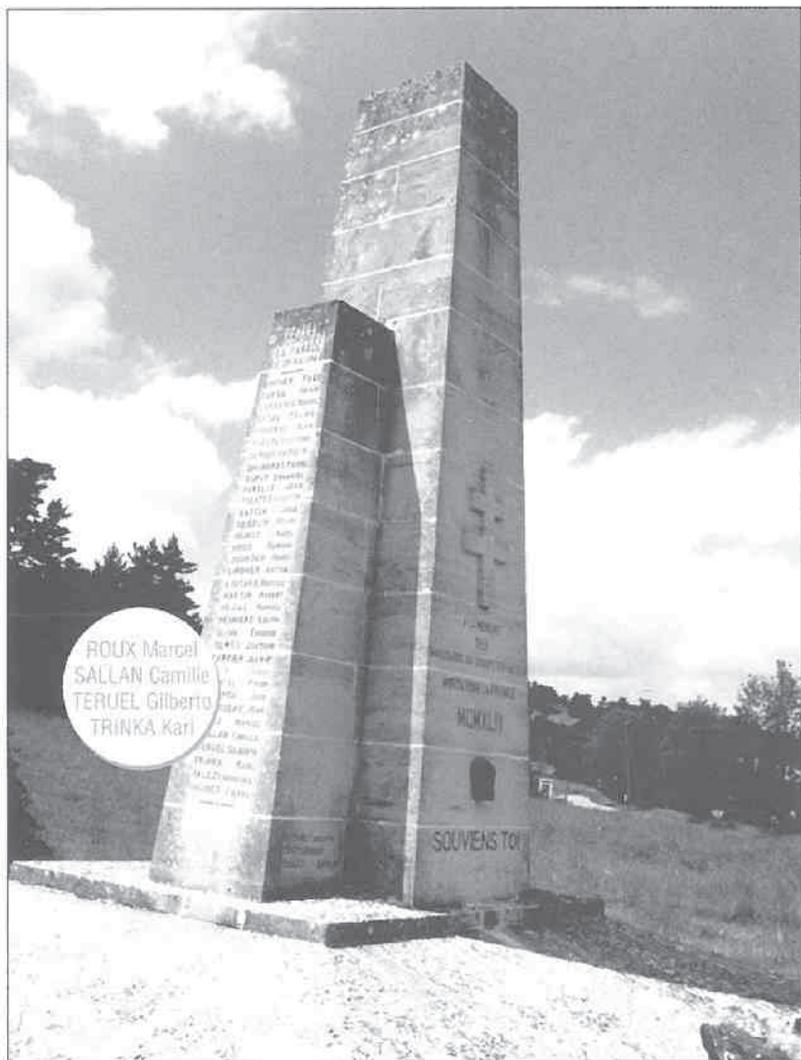
Le Commandant allemand Boehme mentionne dans son rapport : « Les terroristes se ressaisirent rapidement, occupèrent immédiatement leurs positions d'alarme et de défense manifestement préparées d'avance, et ouvrirent un feu bien dirigé et nourri avec des fusils, des mitraillettes et des mitrailleuses. Vu la surprise et le fait que le Capitaine Lange avait engagé ses forces en débordant par les deux ailes, les Bandits n'avaient aucune possibilité d'échapper, et étaient obligés de se défendre dans La Borie même. Ceci était fait très adroitement et avec une énergie mordante de la part des terroristes qui se sont montrés parfaitement entraînés. On s'est aperçu plus tard qu'ils avaient été dirigés par des officiers français de carrière expérimentés, un commandant et un capitaine français. »

A cette heure précise, seul le convoi allemand venant du Nord par Sainte-Enimie est engagé dans le combat, côté maquis ceux qui le peuvent se retranchent dans le « château » de La Borie qui abrite l'état-major. Une quinzaine de résistants dont Camille Sallan, se trouvent dans la grange et ripostent par les fenêtres aux tirs des assaillants. Tout le monde sait à ce moment- là que le village est cerné de toute part. Le Commandant Barot persuade ses compagnons de tenter une percée, seule chance selon lui de s'en tirer. Mitraillette en mains, il enfonce la porte de la grange et sort le premier. Il est aussitôt atteint par une rafale. Il tombe sur les genoux. Une deuxième salve le transperce et l'abat. Les quatre hommes qui le suivent sont eux aussi tués. A l'intérieur de la grange, véritable forteresse aux murs épais constitués de grosses pierres, on se précipite pour barricader la porte à l'aide de poutres.

De petits groupes disséminés dans le village poursuivent le combat en espérant tenir jusqu'à la nuit afin de tenter une percée dans les bois. Du haut de la colline, les assaillants tirent avec de l'artillerie légère sur le « château » dans lequel la situation devient intenable. Heureusement les projectiles n'ont que peu d'impact sur les murs de pierre. Un soldat ennemi qui essaye en rampant de gagner le portail pour y mettre le feu est stoppé net, touché au ventre par un projectile, ce qui a pour effet de décourager d'autres tentatives. Ce n'est qu'en milieu de matinée que le convoi venant par le Sud arrive au point 966. Entouré d'une cinquantaine de soldats déployés en tirailleurs, il se dirige lentement vers La Parade. A onze heures, les canons anti-chars et les lances grenades entrent en action, heureusement sans grande efficacité sur les bâtisses. C'est sous un déluge de mitraille que le Capitaine Brun décide de lancer une sortie vers les bois. Il charge Fages de Meyrueis qui connaît le territoire comme sa poche d'organiser une percée. Une quinzaine de maquisards vont tenter l'impossible : franchir la ligne ennemie en prenant le chemin qui passe derrière le cimetière en direction du bois de Bedos sans attirer l'attention des assaillants. A cent mètres du chemin qui mène à La Parade ils sont mis en joue par deux légionnaires cachés derrière les buissons. Pris de vitesse ceux-ci sont abattus par une rafale de fusil mitrailleur qui malheureusement dévoile la manœuvre et indique avec précision la position des résistants. Aussitôt, le tir des armes automatiques et des mortiers se concentre sur eux. Devant, le terrain paraît dégagé ; l'un après l'autre, trois hommes s'élancent : ils sont fauchés. Roquemaurel et un Compagnon sont mortellement blessés, le Capitaine Brun

a la jambe fracassée. Plusieurs autres sont tués ou blessés. Le Capitaine Brun immobilisé par sa blessure encourage les survivants à poursuivre leurs efforts. Il connaît le sort réservé à ceux qui seront fait prisonniers. Fages prend la tête des rescapés ; Il fait une avancée en solitaire et couvre avec son fusil mitrailleur ses camarades qui ne suivent pas. Il s'élançait à nouveau, une balle lui traverse la cuisse, il continue à vider son chargeur pour couvrir les siens, il appelle, mais n'obtient pas de réponse. Il se retourne et voit, appuyés chacun à un arbre, une douzaine de soldats arméniens qui le regardent ; blessé, se pensant perdu, il fonce en avant, l'incroyable se produit : les Arméniens le laissent passer sans tirer. Ceux qui choisissent une autre direction se trouvent face aux soldats de la Wehrmacht et ne connaissent pas le même sort.

Extrait du rapport du Commandant Boehme du 29 mai 1944 :
« Nous avons réussi à approcher tout autour de La Borie. Un assaut sur les édifices à la minuscule localité (un château délabré et quatre à cinq petites maisons) aurait coûté des sacrifices disproportionnés. C'est pour cela que les terroristes avaient été encerclés et des canons anti tanks et des lances grenades utilisés. Il a été démontré que contre des maisons solidement construites l'effet des lances grenades ainsi que des canons anti chars de 45 mm était infime. C'est pour cela que le Capitaine Lange envoya dans l'après-midi un camion et une voiture avec quelques blessés et les troupes de couverture nécessaires, à l'arrière, et demanda des renforts, surtout en ravitaillement et en munition pour les armes lourdes. »



Monument élevé à la Gloire des Maquisards
de Bir-Hakeim morts au combat le

28 Mai 1944

Dimanche de Pentecôte

Vers 16 heures, le hameau est totalement encerclé. Un résistant portant un drapeau blanc suivi d'une vingtaine d'autres sortent les mains en l'air. Camille reste caché dans un bâtiment avec l'espoir de pouvoir s'évader à la faveur de la nuit. Les soldats de la Wehrmacht sont plus loin sur le chemin, le petit groupe se dirige vers eux. L'antifasciste allemand Dankner repère sur le bas-côté un tas de bois et de branchages ; il se glisse dessous et va rester caché là sans bouger, plus de trente heures. Il aura la vie sauve et pourra témoigner. Le combat baisse en intensité, les tirs des armes automatiques sont plus espacés.

Robert Grousset, berger, raconte : « Les allemands sont descendus vers La Borie, me laissant seul derrière mon caillou. Je suis allé me cacher dans un petit bâtiment où l'on abritait notre faucheuse. Je me suis caché dessous. J'ai alors trouvé un maquisard, il m'a dit s'appeler Camille Sallan, il a ajouté « il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble, parce que moi, ils vont me fusiller mais toi aussi. ». Il m'a alors laissé sa chevalière : « Si je meurs préviens mes parents, ils habitent dans l'Hérault », puis il est parti ».

Courant avril, Camille avait profité d'un déplacement dans le secteur de Montpeyroux pour venir embrasser ses parents et leur annoncer la nouvelle affectation de son groupe dans le massif de l'Aigoual. Pour éviter une mauvaise rencontre, il avait revêtu la tenue de « bouscatié » : chemise d'un blanc douteux, pantalon de velours noir, une taillote de la même couleur enroulée autour de la taille, sur la tête un béret. Chaque fois que l'occasion se présentait, il ne manquait pas de rendre visite à ses parents, mais celle-ci fut la dernière.

PUBLICATION DE LA
VILLE DE PALAVAS-LES-FLOTS



Camille Sallan
UN RÉSISTANT PALAVASIEN

TEXTE DE MARC BOURDALLÉ

Dès la libération du département de la Lozère, la famille Grousset entrait en contact avec celle de Camille pour lui restituer sa chevalière. Lors de l'exhumation des corps de la fosse commune, en octobre 1944, le corps de Camille Sallaⁿ (2) est reconnu par le berger et rendu à sa famille. La mention « Mort pour la France » est portée sur son acte de décès dans le registre d'état Civil de la commune de La Parade en juin 1957.

Marc Bourdallé

(1) Le jour de la fête du Rocher les maquisards s'étaient fait remettre les armes de la brigade de gendarmerie sans qu'aucune résistance ne leur soit opposée par le brigadier Irénée Bretou. Bien qu'il ait été arrêté par les Résistants, relâché quelque temps après, il dut faire face au courroux de son supérieur hiérarchique, le Lieutenant Sorrant commandant la section de gendarmerie de Florac, qui lui reprochait de ne pas avoir tiré. Pour ce manquement, il fut mis aux arrêts de rigueur. Cherchant à regagner l'estime de son supérieur, le brigadier Bretou s'empressait alors d'expédier un message chiffré, l'informant qu'un groupe de résistants tenait sous la menace de ses armes les routes de la région et réquisitionnait le bétail tandis que les boulangers du pays cuisaient le pain.

(2) Le 29 mai Robert Grousset est chargé par les allemands de rassembler les corps. Il reconnaît parmi les fusillés Camille Salla qui s'était caché avec lui la veille. Plusieurs personnes sont réquisitionnées à Mende pour ensevelir les corps, quelques habitants de La Parade et le curé Maury se joignent à eux. Les dépouilles des trente-quatre combattants sont d'abord alignées contre le mur du cimetière avant d'être inhumées sans cercueil dans une fosse commune à l'intérieur du petit cimetière.



La cuisine des anges

Pierre Pitiot

On me croit souvent né à Palavas-Les-Flots parce que je ne démens jamais, trop content de me parer ainsi d'une légère aura odysseenne. Mais si les détours de la vie m'ont fait voir le jour à Montpellier, Palavas fut le lieu d'origine de ma lignée maternelle et j'ai décidé, dès mon enfance, motivé sans doute par les bienheureux jours de vacances que j'y passais, que c'était là, rives gauche et droite confondues, que se trouvaient mes seules racines.

Au cours de séjours familiaux que je souhaitais les plus fréquents possibles, j'y ai naturellement pris le goût de la Méditerranée. Ma grand-mère, cuisinière hors pair, y ajouta celui d'une gastronomie du quotidien qui devint plus tard, fatale à ma ligne. Cette gastronomie alliait le raffinement à la simplicité. Mon aïeule m'a aussi légué l'amour de ses plats que je croyais alors être installés sur la nappe familiale pour l'éternité, et qui ne se retrouvent maintenant que sur certaines tables privilégiées ou dans le tréfonds de ma mémoire d'enfant.

La langouste à l'américaine reste ma madeleine de Proust, mais je rencontre trop rarement l'occasion de me remémorer ses saveurs. Suivent en bon ordre quelques fragrances exceptionnelles, alliant le safran à d'autres arômes exotiques, intimement mêlées à des visions de soupe de «crans» ⁽¹⁾, d'anguilles au four, des hallucinations de daurades sur lit d'oignons ou de bourrides, à des fantasmes de friture de jols, de filets de loup simplement accompagnés d'une vinaigrette, d'assoiffantes anchoïades, et même de modestes poissons d'étangs en «aigo saou» ⁽²⁾, sauvés de la fadeur par les emportements d'un aïoli.



Mais qu'on ne compte pas sur moi pour en divulguer les recettes. D'abord parce que, contrairement à la loi salique les mâles étaient exclus du legs même s'ils bénéficiaient, ce qui fut mon cas, du privilège de la primogéniture ; ensuite, et c'est là le revers de la médaille, si la tradition exigeait qu'elles soient transmises de mère en fille, voire en bru, le machiavélisme domestique de ces talentueuses matrones les incitait à en oublier, l'oubli n'est-il pas toujours involontaire... , un détail infime mais capital qui empêchait le récipiendaire d'accéder à ce point sublime de la perfection culinaire atteint par la génération précédente. Il lui fallait donc improviser en la matière, ce qui empêchait que les recettes ne se figent en un bréviaire des goûts reçus. C'est ainsi qu'à Palavas, nous avons de tous temps pratiqué la cuisine évolutive.

Bien qu'ayant trop rarement l'occasion de la vérifier, je crois savoir que se perpétue de part et d'autre du Lez, cette tradition du changement dans la continuité qu'entretiennent ardemment les descendantes des deux clans fondateurs (les Molle et les Bénézech) ainsi que leurs collatérales, toutes dignes au moins d'un prix Nobel de la bonne bouffe. Cependant que je rédige ces quelques lignes tendres comme le souvenir, j'entends dans la cuisine proche, ma femme détailler à notre fille une de ces recettes inoubliables qu'elle a reçue incomplète bien sûr, de ma mère et du diable, si elle n'en a pas omis, involontairement, l'une des composantes.

Pierre Pitiot

⁽¹⁾ *Petits crabes verts en langage palavasien*

⁽²⁾ *Eau et sel, les poissons sont ajoutés aux pommes de terre cuites en premier dans cette eau salée*

Souvenirs de Palavas

Claire Pascal-Brocardi

Palavas ! Ville qui m'est chère, Ville magnifique !

Dans l'enchantement ou le naufrage des rêves enfuis, je vois des jours de lumière scintiller à travers l'écume blanche des vagues, sur le ciel bleu ou sur les brisants argentés, avec l'appel du large, celui de l'infini.

Au bord des larmes tant de souvenirs affluent teintés de reflets +merveilleux, d'un passé évanoui, où apparaît d'abord mon «grand frère», l'abbé Mario Brocardi qui fut curé à Palavas de 1949 à 1957.

Le dynamisme et le rayonnement spirituel de ce prêtre, de cet homme extraordinaire, ont marqué tous ceux qui le connurent. Nommé bâtisseur de la Paroisse Saint Pie X à Béziers, il mourut prématurément en 1972. J'eus le sentiment qu'un chêne s'abattait et je ressentis une immense douleur.

Quelques photos me rappellent son visage. L'une d'elles représente des retrouvailles à la cure de Palavas. On y aperçoit l'Abbé Comte qui venait durant l'été alléger les lourdes charges de l'Église. On y voit aussi Victor Brocardi accueilli en 1950 après la mort de notre mère, il faisait office de sacristain.



MIDI LIBRE

Dans ces souvenirs tout chatoyants entre terre et ciel surgit aussi l'image d'une grande poétesse disparue : Anne-Marie de Backer. Elle avait préfacé mon premier roman intitulé «Les faux liens». Très attachée à notre région, aux amis qu'elle s'y était fait, elle venait y passer l'été. Moi-même en vacances à Carnon-Plage avec mes enfants, je la rejoignais certains soirs à Palavas. Dans les flamboyances de la ville, sous la clarté des étoiles, parmi les bruits, la musique, nous parlions, nous nous taisions, puis le dernier bus la ramenait à Montpellier.

Enfin plus récemment, en ces dernières années, je fis avec Hermine Garnier et ses belles toiles, diverses expositions de mes ouvrages.

Les êtres chers, même s'ils disparaissent à mesure de notre vue, survivent en notre pensée et en notre cœur. C'est ainsi que les pages de la vie se tournent inéluctablement et s'ouvrent pour nous dans l'espérance de l'Autre monde.

Claire Pascal-Brocardi

Un musicien célèbre :

François Richard

Jacky Plot

Il faut un évènement exceptionnel pour que, défiant la canicule, Etienne Richard sorte de chez lui en cet après-midi du dimanche 18 juillet. Cet été 1858 est torride. On n'avait pas vu une chaleur pareille depuis 1852. C'est vrai que toute la France a chaud. L'empereur lui-même prend les eaux à Plombières où il soigne sa maladie de la pierre. On se lève tôt chez les pêcheurs. Aussi à cette heure-là, Etienne a pour habitude de faire la sieste ; mais aujourd'hui il va déclarer à Guillaume Molle le maire de Palavas, la naissance à 3 heures du matin, d'un fils qu'il appellera Auguste ou François. Il hésite tellement que le maire devra raturer le registre de l'État-Civil pour ne garder que « François ».

Le 29 juin 1991, quelque 133 ans plus tard, presque jour pour jour, Christian Jeanjean, maire de Palavas-les-Flots, entouré de son conseil municipal, inaugurerà l'école de musique François Richard située sur la rive droite, à l'endroit de la Maison du Temps Libre.

De l'enfance et de l'adolescence du petit François il n'est rien à dire, sinon que dans sa famille tout le monde est un peu musicien et que tout le monde chante. C'est ainsi que tout naturellement François s'essaie au vieux cornet à pistons pendu dans la pièce commune. L'expérience l'enchanté, et tout seul il se met au solfège ...



Un ancien professeur de Montpellier qui s'est installé pour sa retraite à Palavas, l'entend jouer en passant par hasard devant la maison. A plusieurs reprises il vient l'écouter et conquis, il propose de lui donner des leçons. L'éducation musicale que reçoit alors François lui permet à dix-huit ans de prétendre à rejoindre la Musique des Équipages de la Flotte de Toulon. Sa demande est acceptée et c'est là, sous la direction de chefs éminents ⁽¹⁾, qu'il étudie l'harmonie et la composition. Sa passion le rend infatigable. La journée il assure son service à la Musique des Équipages et le soir, il donne des cours de chant. Nombre de ses élèves auront leur heure de gloire comme Mayol, le Grand : Félix Mayol, ou un certain Jules Muraire qui deviendra,... l'inoubliable Raimu.

Pendant la saison lyrique, il est piston solo à l'Opéra municipal. L'été, il dirige un orchestre de danse célèbre dans tout le Var et il assure une tournée artistique au sein de laquelle il tient l'harmonium.

A Toulon, ses soli seront applaudis pendant des décennies dans les populaires concerts de la place d'Armes. À partir de 1908 et jusqu'à plus de 70 ans, il sera professeur au Conservatoire National de Musique. Jusqu'à sa disparition le 3 septembre 1948, il dirigera l'Avenir Seynois. A cette époque il était le doyen des chefs de musique français. Tout au long de sa vie il aura composé plusieurs centaines d'œuvres variées, dont deux pièces lyriques. L'ouverture et les parties chantées de l'une d'elle : « La gitane », seront interprétées en 1947 au Casino de Palavas-les-Flots en sa présence, avec l'émotion que l'on devine. Une rue à la Seyne-sur-mer, l'une de ses œuvres diffusée de temps en temps sur France Musique, une école de musique à Palavas-Les-Flots qui porte son nom... sic transit gloria mundi...

Jacky Plot

⁽¹⁾ *L'un de ses professeurs, Gabriel Parès, dirigera, plus tard, la musique de la Garde Républicaine de Paris.*

Souvenirs d'enfance à Palavas-Les-Flots

Yves Bonnafous

Propos recueillis en 2000 par Jacky Plot

J'ai soixante-dix ans et quand, au travers de la lucarne de ma vie je regarde mon village que j'aime tant, je constate que si toutes ces années de joies, de peines, de franches rigolades mais aussi de déceptions et de petites trahisons n'ont pas manqué, les témoignages d'amitié et de dévouement m'ont permis de surmonter les instants difficiles.

Je l'avoue, je suis saisi du syndrome de la page blanche et d'une peur bleue de ne pas en dire assez. A contrario, j'en ai tant à dire qu'en oublier me mettrait dans une colère noire. Il paraît que je suis râleur...

Je vais commencer par mes souvenirs d'écolier et je choisis de parler de «l'école du Château d'eau» car en dehors d'une escapade de huit mois en Auvergne pour passer le certificat d'études, je n'ai jamais fréquenté d'autres lieux qui distillent le savoir comme le concevaient les instituteurs de notre époque. Tous des gens de gauche certes, mais aussi des humanistes qui croyaient en leur métier ; presque un sacerdoce. Nous appelions le nôtre : le « père Caujolle », avec le même respect que pour notre curé, le père Hugol.

Le premier souvenir qui me vient à l'esprit n'est pas studieux mais récréatif, avec les jeux simplistes que nous pratiquions à cette époque. Pendant la seconde guerre mondiale, à la récréation nous jouions avec des noyaux de cerise. Nous faisons des trous de tailles différentes dans une boîte en carton et le jeu consistait à y lancer les noyaux. Le gagnant remportait quelques pièces de monnaie. Les « gains » étaient les mêmes quand, au jeu de billes, l'un d'entre nous «quillait»⁽¹⁾. Nous «quillions» aussi pour des agates mais il fallait être plus argenté. Ce que nous aimions aussi beaucoup, c'était jouer à la «Ringa-Ranga» qui consistait à frapper à la porte d'un domicile en manœuvrant le marteau à distance avec une corde. Ce soir-là, nous nous intéressions à la maison du père Mallet, le propriétaire de l'actuel hôtel «Mar y sol». C'était un de nos meilleurs clients. Nous étions cachés sur la plage derrière un gros cylindre que nous n'avions pas identifié car nous n'avions qu'une hâte, celle de voir le père Mallet sortir en vociférant et en nous promettant des coups de fusil. Tout à coup, l'un d'entre nous tout tremblant s'écria : «Les gars, nous sommes cachés derrière une mine». Effectivement, un chapelet de mines attendait d'être immergé... Inutile de dire que nous sommes partis comme une volée de moineaux et que notre victime qui a dû se demander pourquoi, a été tranquille pendant bien longtemps.

A cette époque, les élèves de l'école étaient répartis en deux classes. Chacune d'elles comprenait une division d'environ quinze à vingt élèves pour les grands. Les deux autres classes destinées aux nouveaux élèves étaient

dirigées par des institutrices. Monsieur Bournier avait en charge celles des dix, douze ans. Il y régnait en maître absolu et cherchait à paraître plus sévère. En fait, il ne réussissait qu'à se faire manquer de respect par les plus délurés. Il me vient en mémoire un scandale à la mesure de notre communauté de gosses.

En effet, alors que l'un d'entre nous s'était placé à l'abri des regards pour fumer en toute quiétude dans les toilettes de la cour, il fut trahi par la fumée qui sortait au-dessus de la demi-porte du local. D'une voix de stentor monsieur Bournier lança : « Qui est-ce qui fume là-dedans ? » Et sur le même ton que celui qu'il avait employé il entendit répondre : « C'est ma m... ». Imaginez le scandale ! Une autre fois, ayant pris la fâcheuse habitude de punir les récalcitrants en leur faisant joindre les doigts de la main droite pour les frapper avec une règle, un élève lui demanda : « Comment je fais, Monsieur ? ». Et l'instituteur qui lui montrait la position des doigts, se trouva gratifié d'un magistral coup, de la règle que le fautif tenait cachée derrière son dos.

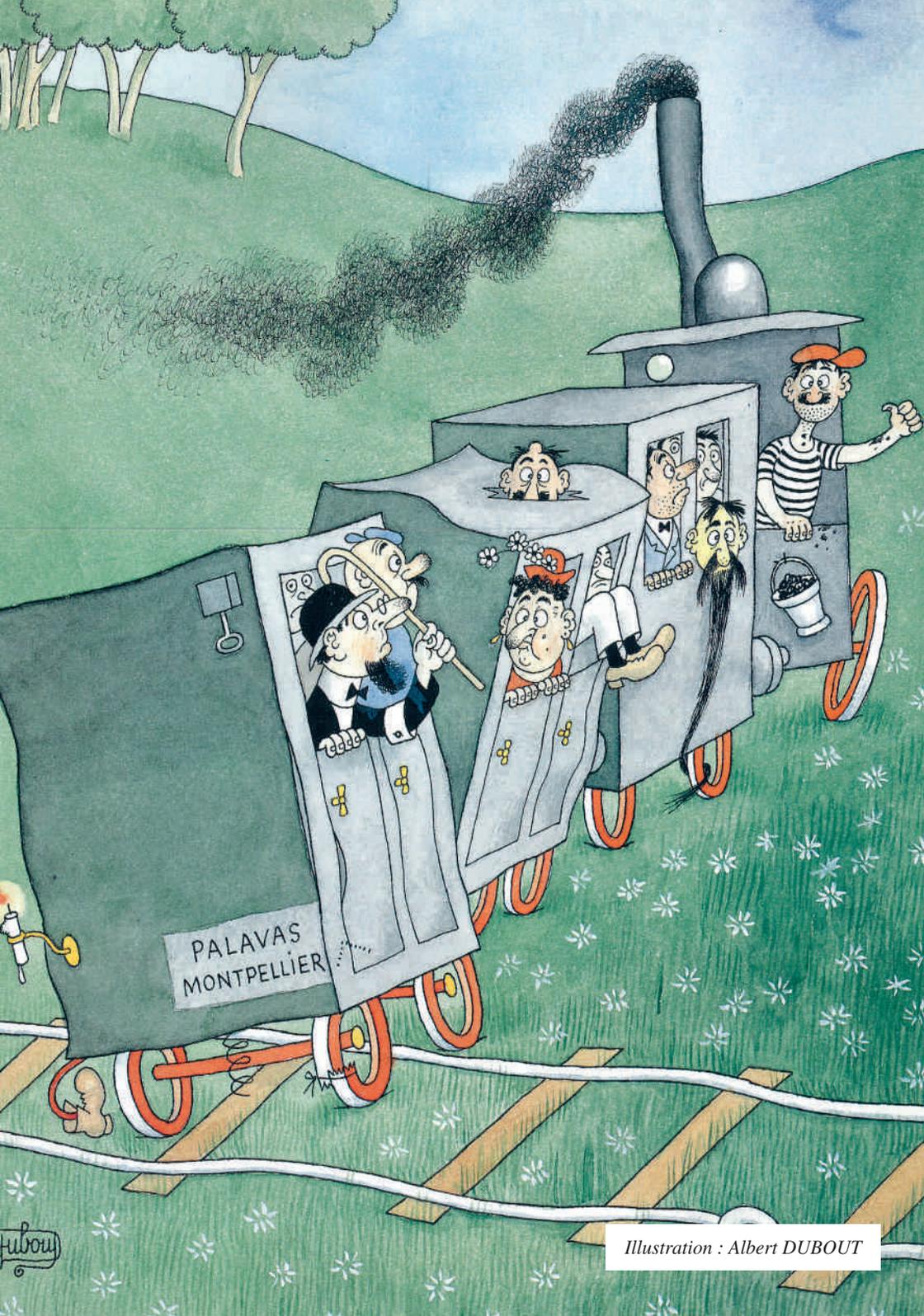
Mes souvenirs d'école ne seraient pas complets si, outre un tas de petites anecdotes qu'il serait trop long de rapporter ici, je ne vous parlais pas de la remplaçante de monsieur Bournier qui fut mobilisé en 1939. Les instituteurs en âge de partir à la guerre, furent remplacés par des institutrices plus ou moins jeunes, plus ou moins compétentes mais pleines de bonne volonté et imprégnées de l'importance de leur tâche. La nôtre s'appelait Mademoiselle Fayet. Était-elle mariée ? Était-elle célibataire ? Cela nous importait peu. Elle était douce, jeune et jolie, donc c'était : « Mademoiselle ».



Illustration : Albert DUBOUT

Toujours strictement habillée, elle avait cependant une particularité qui, je ne sais si c'était dû à la mode du moment ou aux restrictions, lui faisait porter des jupes qui s'arrêtaient au-dessus des genoux. En écrivant ces lignes, il me vient à l'idée qu'il s'agissait peut-être d'un moyen pédagogique car à partir de ce moment-là, même les cancre les plus endurcis se mirent à travailler... En effet, la concurrence était dure pour obtenir les places de devant auxquelles avaient droit ceux qui obtenaient les meilleures notes. Ne serait-ce que pour embêter les garçons, les filles n'étaient pas en reste. Je vais maintenant essayer de vous raconter la sortie de la guerre, c'est-à-dire, après 1945. J'avais quinze ans, j'étais le seul garçon de la famille. Mes parents m'avaient énergiquement conseillé d'entrer dans la vie active. J'optais alors pour le métier de boulanger. Je me rappelle les premiers gâteaux que nous fabriquions. Nous manquions des matières premières nécessaires à la confection des pâtisseries, alors nous les fabriquions avec de la farine additionnée d'eau saccharinée. Nous les roulions en forme de bras de Vénus, les badigeonnions de jaune d'oeuf et les garnissions de sucre, de raisins de Corinthe, que nous achetions à prix d'or. De nos jours, nous les trouverions immangeables. Nous les enfournions dès l'instant où nous cessions de brûler le bois dans le four, juste avant la cuisson du pain, c'est-à-dire à une température proche de celle des fours de verriers et, en tous cas, bien supérieure à celle d'un actuel four à pizza... Croyez-moi, les clients commandaient ces gâteaux que nous appelions «crouks» et se les disputaient comme s'il s'agissait de friandises. À l'époque, il n'y avait pas de doctes savants pour les déclarer cancérigènes...

C'est ainsi que nous sommes arrivés à l'été 1947. Les tickets de rationnement furent supprimés. En quelques semaines, comme par enchantement, le beurre, les œufs, le sucre et tout ce qui, un mois plus tôt n'existait pas, réapparut en abondance. La farine, tout d'abord, qui de complète et de mauvaise qualité, devint très blanche, trop d'ailleurs.



PALAVAS
MONTPELLIER

Dubout

Illustration : Albert DUBOUT

Elle était fournie par les Américains au titre du plan Marshall. Elle n'était pas adaptée aux normes de fabrication des boulangers français. Il était extrêmement surprenant pour un jeune commis de voir le pain rétrécir à la cuisson au lieu de gonfler. Qu'importe, il était blanc et rien que pour cela les clients se régalaient.

Il me vient à l'esprit une autre anecdote qui illustre bien mon propos. Nous étions au mois d'août 1947, j'apprenais à cuire le pain. Les « trempas cûls » eux arrivaient dès le matin par trains entiers de Montpellier, et Albert Dubout tenait à la mine de son crayon son « analyse sociétale » qui le mena à la célébrité. Les « trempas cûls » donc, venaient en files compactes acheter du pain, qui pour déjeuner sur la plage, qui pour s'installer dans les bistrotts qui pratiquaient la mise de table contre une modeste redevance. Comme l'affluence menaçait d'enfoncer la porte du magasin qui avait pourtant résisté à l'explosion de la destruction du pont trois ans auparavant, mes parents décidèrent de faire entrer les clients dix par dix, en mettant en faction un cerbère qui bien que de petite taille ne s'en laissait pas conter. Elle avait pour nom Gaby Salvador.

Un matin, je finissais d'enfourner et pour évaluer la qualité de mon travail je sortis un pain du four. Penché sur ma tâche, je tournais le dos aux gens qui sortaient par le couloir de la rue Molle lorsque je vis une main passer par-dessus mon épaule, se saisir du pain et dans le même temps j'entendis une voix me dire qu'il n'y avait plus de pain au magasin. Je m'écriais alors, qu'il était à peine cuit ! Il me fut répondu : « M'en fous, je finirai de le cuire à la maison ». Cela illustre assez bien l'envie de revivre de mes compatriotes et leur désir de profiter de la mer dont-ils avaient été privés. Les séquelles de la guerre demeurèrent encore longtemps si l'on compte le temps qu'il a fallu pour détruire les murs de deux mètres d'épaisseur, les blockhaus, de déminer les plages, de reconstruire des ponts provisoires, bref, d'effacer les « cadeaux » laissés par l'occupant. Puis est venu le temps de me marier. A vingt-deux ans, je crois qu'il serait difficile de réussir un mariage plus heureux d'autant que dix mois plus tard nous eûmes la joie d'avoir un fils, et quelques années derrière, deux filles suivirent. Quelque cinquante ans après, je pense avoir atteint ce que l'on peut appeler « le bonheur » et je suis heureux d'avoir pu vous en faire un peu profiter.

Yves Bonnafous

⁽¹⁾ *Quiller : viser une ou plusieurs billes pour les atteindre*

Louis Molle raconte

Jacky Plot



Mon nom est Molle, prénoms : Louis, Antonin, Marius. Je suis né le 24 mai 1916 à minuit tapante à Palavas-les-Flots, rive droite, au Chalet Coigny situé à côté de l'Hôtel de France.

Je me souviens... En ce temps-là, une fois la «der des ders» de 14/18 terminée, nombreux étaient les propriétaires de chalets qui venaient de Montpellier ou de ses environs profiter du soleil et de l'air marin de Palavas-les-Flots. Pour se rendre à la mer, les plus modestes utilisaient des charrettes appelées «jardinières» tandis que les plus aisés profitaient de chevaux plus rapides et plus élégants. C'est vrai qu'ils avaient de l'allure avec leurs «coupés» aux belles roues caoutchoutées. Ma grand-mère, quelque peu impressionnée, me disait d'être toujours poli avec ces Dames et ces Messieurs.

Mes douces années passaient à grande vitesse. Je faisais ma première communion à onze ans. En 1928 je passais le certificat d'études, j'avais douze ans. Chaque année pour le 11 novembre, nous nous rassemblions devant le monument aux Morts⁽¹⁾. C'était un moment fraternel et émouvant. Marius Jaumel qui était alors le premier adjoint au maire ne manquait jamais de nous rappeler dans de vibrants discours, la dureté de la vie des tranchées et le respect qu'il fallait témoigner aux Morts. Nous leur rendions hommage tandis que notre porte-drapeau et blessé de guerre Eugène Wartelle chantait de sa belle voix, «Ceux qui sont morts pour la Patrie».



En 1934 lorsque le Ministre de l'Instruction Publique de l'époque inaugura le pont de pierre, le train de Palavas avait un air de fête. Quelle ambiance magique ! Le petit train ne cessait de siffler et les banquettes du wagon destiné au Ministre étaient pour l'occasion recouvertes de dentelle.

Pour nous c'était du jamais vu, un réel moment d'exception, imaginez : le Ministre Mario Roustan, un Sétois, était accompagné du maire de Palavas, François Molle !

Quand nous étions petits, à l'école des sœurs, après seize heures, un grand cuvier en bois empli d'eau destiné à nous débarbouiller nous attendait. A chaque fois, Je me débrouillais pour être dans les premiers et j'usais de tous les subterfuges pour parvenir à mes fins. La cour étant couverte de gravier, les sœurs Rouvier aidées en cela par Félicité l'aide maternelle, nous lavaient les jambes et les mains avec une éponge. Elles s'occupaient bien de nous. Il est arrivé qu'elles organisent pour nous une pièce de théâtre. Elles nous donnaient ainsi l'occasion de faire valoir nos talents de comédiens.

Je me souviens..., Pierre Bénézech dit le Quinich endossait le rôle de savetier et moi celui du financier. Nous avions besoin d'un tiroir-caisse ? Qu'à cela ne tienne : un sac blanc rempli de coquillages faisait l'affaire et suffisait à notre bonheur. A cette époque les francs anciens ou nouveaux n'existaient pas, encore moins l'euro... et nous étions loin de parler des millionnaires. Après le théâtre et les représentations, c'était bien sûr la pêche qui occupait nos après-midi. Nous rejoignons tous les jeudis les barquets des pêcheurs de crabes. C'était tout un rituel que nous répétions à l'envi. Les crustacés attrapés, nous apportions une attention toute particulière à leur nettoyage puis nous allions les vendre par seau entier à Augustine Pan ou bien encore chez Bénézech. Ils nous donnaient en retour deux ou trois francs que nous dépensions en sucreries.



PHOT. COMBIER MACON

Tous les ans nous attendions le Carnaval, «Notre» Carnaval. Nous le préparions avec beaucoup d'attention. Aussi, afin de payer la musique qu'il nous fallait pour ce jour de liesse populaire, tous les dimanches nous organisions de petites loteries et nous complétions nos gains en vendant notre pêche d'hiver. Si nos « récoltes » s'avéraient fructueuses, nous prenions un bel orchestre, quand elles l'étaient moins, nous nous contentions d'un hautbois accompagné d'un tambour, comme pour les joutes. Puis un commerçant nous prêtait sa vitrine ; nous y exposions les lots que nous collections dans les autres boutiques. Nous passions de longues heures à confectionner nos déguisements avec de la paille. Ainsi masqués, nous nous rendions au Relais des Quatre Canaux en barque et nous nous jetions dans la fête de carnaval : un bal, parfois deux, avec toujours cette belle et grande loterie. Le dernier dimanche après carnaval, avant le souper, chacun avec sa cavalière nous allions boire l'« apéro » chez tous les cafetiers. Nous appelions ça « faire le tour ». Accompagné de la musique, le meneur brandissait un drapeau bleu blanc rouge et nous suivions le défilé. Nous étions galants et chaque cavalier offrait le verre à sa cavalière qui bien sûr avait dû obtenir de ses parents la permission de sortie.

Le lundi matin toujours accompagnés de la musique, nous effectuions ce que l'on nommait « le tour des œufs » en faisant la quête auprès de l'habitant et des commerçants. Nous étions organisés. En effet, si à la place des quelques pièces espérées nous recevions de quoi boire ou de quoi manger, deux d'entre nous remplissaient au fur et à mesure un sac qu'ils traînaient derrière eux. Le traditionnel mardi-gras était synonyme de la danse des soufflets. Eux qui servaient d'ordinaire à attiser le feu étaient voués à une autre tâche. Nous les remplissions avec de la farine et tout de blanc vêtus, les filles en chemise de nuit brodée et les garçons en pantalon, chemises, et sandales, scandaient la musique en sautant au son de la fanfare, lâchant par-ci par-là de quoi enfariner copieusement la cible choisie parmi la foule. Le mercredi des cendres marquait la fin du carnaval et... les soirées avec les filles. Le Carême commençait ! C'était moins drôle...

Que de belles soirées j'ai pu passer ! Je me souviens qu'une année, au restaurant le Sphinx, nous avions l'orchestre de Palavas, une musique payée par le poissonnier François Pagès et un accordéoniste pour lequel on faisait une quête. Jeunes et vieux se retrouvaient autour de mémorables rouilles de seiches et de bons apéritifs. J'ai le souvenir de l'une de ces soirées restée célèbre, que le grand Guiral avait organisée au « Petit Mousse » avec force boissons et au cours de laquelle le représentant des gendarmes, dont je ne citerai pas le nom, chantait des chansons paillardes.

L'été, les gens de Montpellier et des alentours venaient pour danser à Palavas. Avant 1940, nous avions le choix de quinze heures à dix-neuf heures, et de vingt-et-une heures à minuit entre : le « Kursaal » sur la plage de la rive-gauche, « le Sphinx », « le Petit Mousse », « Chez Borie », « Cabarrel » et « Le Jardin de ma sœur ». C'était la belle époque !

J'ai connu aussi Palavas sous l'occupation... Les Allemands ne nous ont pas épargnés... Craignant sans doute un débarquement des alliés par les côtes méditerranéennes, ils avaient isolé le village. Un jour, alors que Paul Delmas et moi rentrions à vélo de Grabels où nous avons passé le samedi et le dimanche, en arrivant à hauteur du « Camarguais », nous avons été surpris par la géographie des lieux qui avait changé ! Les allemands avaient élevé une petite passerelle et coupé le pont du chemin de fer ainsi que celui de la route des Quatre Canaux. A Palavas il en allait de même, les trois ponts aussi étaient coupés. Cela nous a fait un choc de voir notre village dans cet état.

Le temps a passé, mais mon amour pour mon petit village de pêcheurs n'a jamais cessé. Celui-ci s'est embelli, les infrastructures sont venues améliorer la vie des Palavasiens, le Transcanal a remplacé le bac avec la corde. Il est pourtant important de ne pas oublier cet héritage et c'est aujourd'hui un devoir que de transmettre notre passion et nos Traditions. J'aimerais que les jeunes de Palavas s'intéressent aux belles catalanes de la Latina Cup, ces fidèles reproductions de nos anciens bateaux à voile qui partaient à la pêche aux thons jour et nuit, ainsi qu'à la pêche aux maquereaux, utilisant les filets véradiers, et les sardinals dans le cas de la pêche à la sardine.

Oui, j'aimerais tant que les jeunes d'aujourd'hui osent naviguer sur ces grandes dames et y trouvent autant, sinon plus de plaisir que celui que nous prenions. Mon dernier souhait pour mon village ? Que cet amour pour Palavas se transmette de génération en génération.

Propos recueillis par Jacky Plot

octobre 1999

(1) A cette époque le monument de la résistance n'existait pas, les Allemands firent sauter ce pont onze ans plus tard, le 27 août 1945

Ma vie de pêcheur

François Vical

Pêcheur : Fier de l'être, heureux de l'avoir été

J'ai tant aimé mon métier de pêcheur qu'en août 1940, après que je fus démobilisé, je décidais de reprendre cette activité que les évènements de guerre m'avaient contraint à abandonner. Revenu de cette période difficile avec un caractère plus affirmé, je souhaitais m'affranchir de mon père qui pourtant m'avait tout appris de ce métier, pour m'associer avec Jean Guiral. L'étang du Vaccarès situé dans le domaine de Piélouise en Camargue, devint notre lieu de travail. Pour transporter tous les filets, perches et barques ainsi que notre linge, nos vêtements et les ustensiles de cuisine, nous avons loué un camion gazogène. Le bois trop vert que nous brûlions ralentissait notre progression et les émanations de gaz qui s'en échappaient me provoquèrent une intoxication accompagnée de violents maux de tête.

Cinq adultes, cinq enfants nous accompagnaient. Le véhicule bondé provoquait un frottement du plateau sur la roue aussi, nous abordions les virages le plus lentement possible.

Pour parcourir soixante-dix kilomètres il nous fallut huit heures. Enfin, l'étang du Vacarès s'offrait à nos yeux, s'étendant à perte de vue. Je fus émerveillé par cette Camargue à l'aspect grandiose et serein que je découvrais et qui eut le privilège de ne jamais me décevoir.

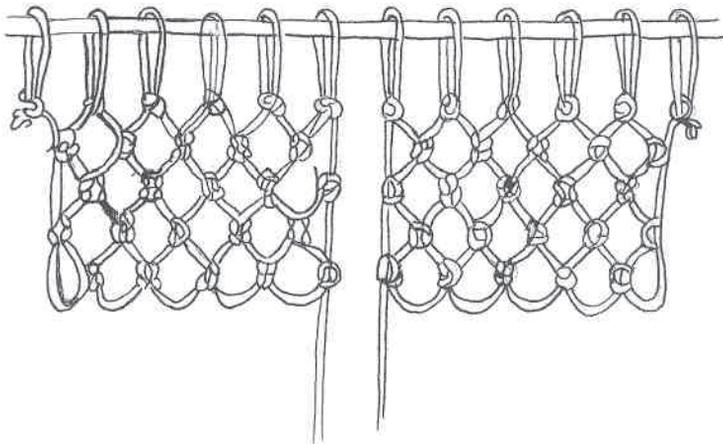
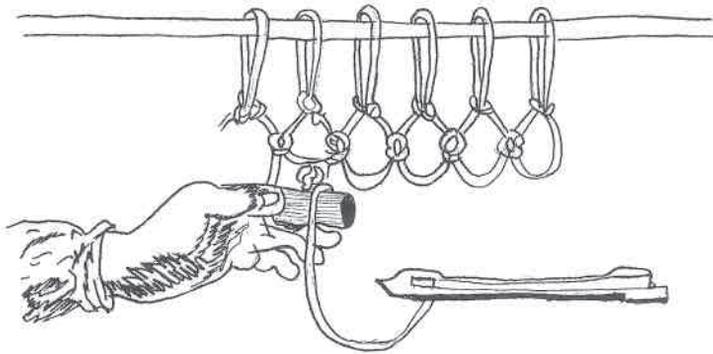
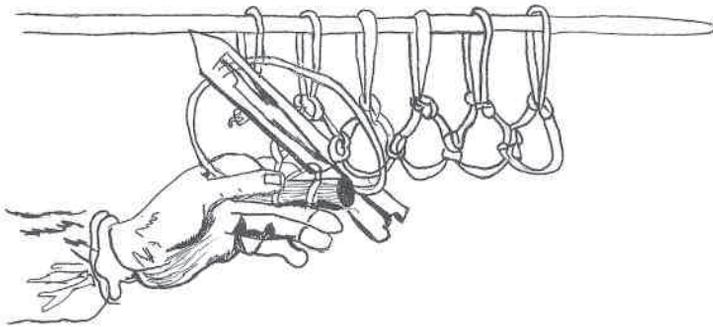


Chaque matin nous allions relever nos filets, mettant en réserve les trois à quatre-cent kilos d'anguilles que nous vendions à notre poissonnier Monsieur Kuyten. Après triage et emballage, les jols et les crevettes grises, nous les réservions à Madame Auphan, poissonnière à Arles. Le repas de midi achevé, nous partions chasser le lapin sur les terres qui nous étaient autorisées moyennant quelques poissons. Il n'était pas rare que nous remettions à nos épouses huit ou dix lapins. A l'aurore, sachant que les canards sortaient de l'étang pour regagner les « palus » nous repartions les chasser.

Nous étions limités en cartouches, aussi, nous ne tirions qu'à coup sûr. Ce gibier qui nous servait de « monnaie » d'échange pour nous procurer presque tout ce qui nous manquait était une aubaine également pour notre consommation personnelle.

Bien que manquant des commodités telles que l'eau et l'électricité, nous conservions sans peine une constante bonne humeur. Les enfants de nos deux familles s'entendaient à merveille et s'épanouissaient dans une atmosphère simple qui convenait à tous.

Marius Guiral et ma fille Ginette utilisaient leur bicyclette pour se rendre ensemble à l'école distante de cinq kilomètres ; dès que l'une d'elles, malmenée « criait grâce », Ginette s'installait sur le cadre du vélo « valide » et Marius, en preux chevalier servant qui affronte avec toute l'élégance de son âge les intempéries, fonçait sur les chemins menant en classe. Espiègles, ne craignant pas un seul instant d'arriver en retard, ils s'arrêtaient à chaque fois qu'un lapin traversait la route et ils essayaient de l'attraper dans son terrier. Ne faisant aucun effort de discipline, ils arrivaient à l'école sans gêne, juste avant la fin de la sortie. Seule la pluie rebutait Marius qui, enveloppé dans sa pèlerine, s'indignait de devoir malgré tout aller en classe et nous « cataloguait » de bourreaux d'enfants.



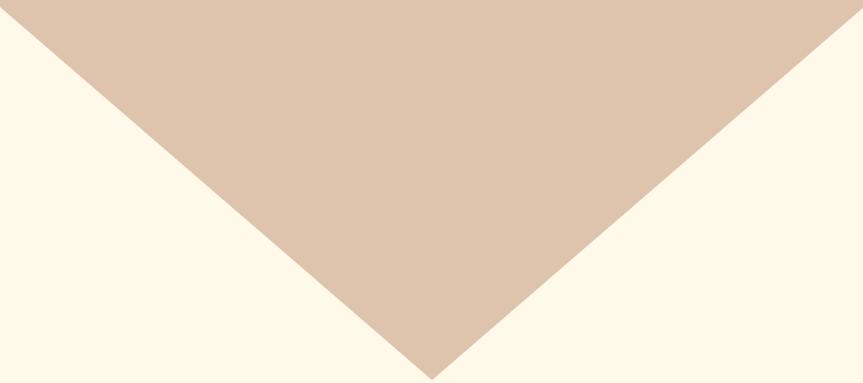
Façon de mailler sur le pouce.

Le samedi, nos épouses Marie-Reine Guiral et Jeannette Vical enfourchaient leur vélo pour aller en Arles faire leur grand marché hebdomadaire. Elles se rendaient à la gare de Villeneuve puis empruntaient la micheline pour Arles-Trinquetaille. Elles avaient pour habitude de faire leurs achats chez Monsieur Montelon, épicier Palavasien installé dans cette ville. C'était pour nous une véritable aubaine car nous étions en pleine période de restrictions et leurs liens « baptisés d'une affection de clocher » créaient une belle complicité qui permettait que les tickets de ravitaillement soient largement crédités. Heureusement, car je ne sais si notre appétit était dû au grand air Camarguais ou au fait que nous prenions nos repas tous ensemble, mais nous avions tous « un bon coup de fourchette ». Excellent cuisinier, Jean se réservait le droit de préparer les anguilles. En véritable maître-queue, avec un savoir-faire qui n'appartenait qu'à lui, en deux temps trois mouvements, sur un feu de sarments il nous régala. Ces huit mois de cohabitation nous ayant laissé des souvenirs impérissables et merveilleux, nous avions prévu de revenir sur les bords poissonneux du Vaccarès en septembre, mais après un été très sec, le niveau de l'étang était si bas que nous fûmes obligés de reprendre tout notre matériel de pêche et de rentrer à Palavas-Les-Flots.

Nous étions jeunes, cela se passait en 1942, sous l'occupation allemande.

Immédiatement après la Libération vint l'armistice. En association avec François Romieu et son fils Maurice, mon père et moi formions un « Travers ». Si nos pêches étaient belles, les ventes restaient difficiles.





Il fallait faire évoluer notre activité et nous avons pris alors la décision d'expédier notre production. Nous nous sommes équipés. Nous avons fait l'acquisition d'une camionnette, avons demandé le branchement du téléphone et nous avons passé des heures à consolider les caisses contenant les grosses anguilles.

Chaque jour nous luttions contre la montre car il fallait revenir assez tôt de la pêche pour préparer nos commandes et les expédier depuis la gare de Montpellier avant le départ du train. Dix ans après, le père Romieu vieillissant abandonnait la pêche en étang pour se consacrer uniquement à celle de la langouste et du homard. Il détenait la connaissance et les points de repère de rochers isolés de la bande littorale riches en crustacés...

...Mon père et moi reformions alors le « Travers » avec Jean Canabié et son fils Pierre.

La mère, Marie Canabié, vendait chaque jour au marché de Montpellier cinquante à soixante kilos de petites anguilles destinées aux chats. Pendant la saison estivale, mon père Léon Vical et son compère Jean Canabié plaçaient quelques filets dans les étangs pour pêcher la charge de Marie tandis que Pierre et moi allions poser les entremails à la mer pour le « poisson bouillabaisse ». C'est cette année-là qu'apparurent les premiers entremails en nylon qui offraient une plus grande résistance et amélioreraient notre rendement. Jusqu'à lors, ils étaient en coton et cela nous imposait un travail fastidieux car nous étions contraints de les plier, de les laver, de les sécher et de les teindre tous les 15 jours...

...En 1958 mon père, affaibli, se retirait du « Travers » et il était remplacé par le cousin germain de Jean et de Pierre Canabié : François Bénézech, dit Fafa : un très brave garçon, grand, costaud, doué d'une force herculéenne. Il avait pratiqué la traîne, le globe et la battue avec son frère Antonin et son père surnommé « La Ramade », mais il était nouveau venu dans les capéjades et le « Travers ».

Notre poste était situé à la Pointe du Grand Travers. On y plaçait les filets comme « andanne »⁽¹⁾ de fin août à début septembre cependant les touffes d'herbassier étaient si denses et si hautes, venant même jusqu'à la surface, qu'il n'était pas possible d'y pêcher dans ces conditions. Jean Canabié et moi surveillions la putréfaction de ces herbes quand enfin, début septembre, après trois mois d'attente, le changement tant attendu nous permis de reprendre normalement notre activité et de faire une très bonne Saint-Miqualade.

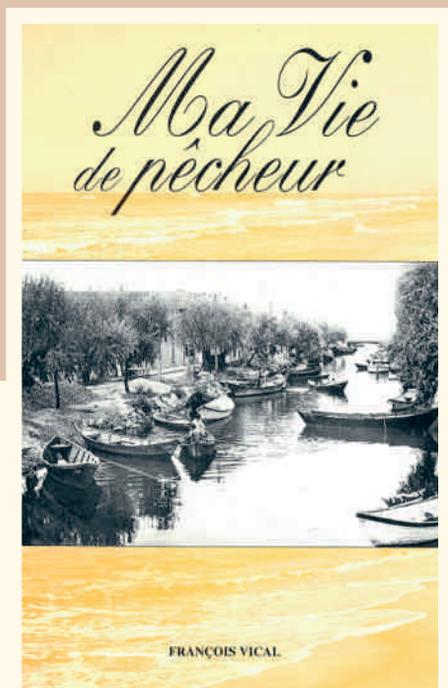
Durant la Saint-Miqualade chacun est obligé de placer ses filets au poste que le tirage au sort lui a désigné. Tant mieux s'il est bon, tant pis s'il est médiocre ou mauvais.

Mais à partir du 1er février où tout devient libre, alors s'engagent les vrais compétitions à la recherche de celui qui obtiendra les meilleurs résultats en plaçant les filets aux bons endroits...

...A soixante quinze ans, je fus obligé de m'arrêter de travailler... Quand depuis tant d'années, soit en se couchant, soit le matin en se levant on mémorise l'emploi du temps de la journée : les filets que l'on va placer, ceux que l'on va mettre à sécher, de quelle façon on va s'y prendre, s'il fait beau ou si le vent souffle plus ou moins fort, si le moteur a son plein d'essence, enfin, tous les soucis d'un homme en pleine activité ; et puis d'un seul coup, le vide, qui prend des airs de gouffre béant et face auquel on se débat à la recherche d'une solution qui malheureusement ne viendra pas ! Il faut l'admettre..., une page se ferme, une autre s'ouvre sur un nouvel horizon et de nouvelles perspectives...

(1) Barrière de filets constituée par la longueur de filets autorisés pour chaque homme

François Vical



Georges Brassens à Palavas

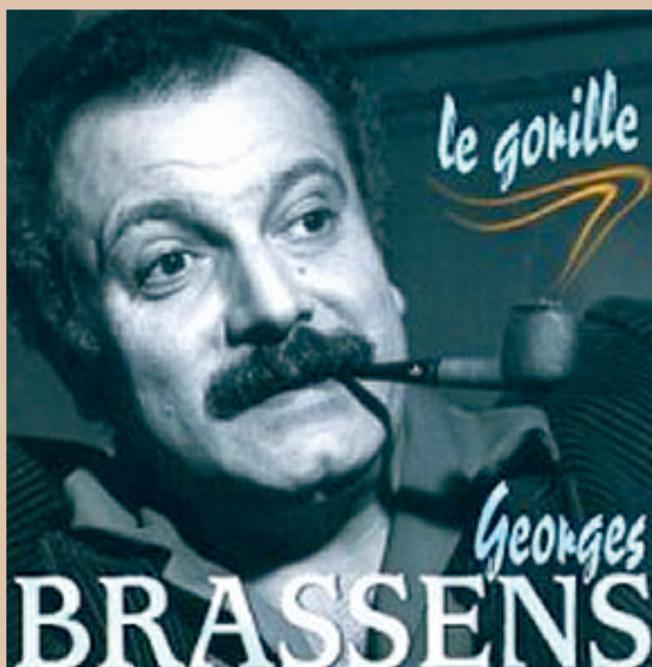
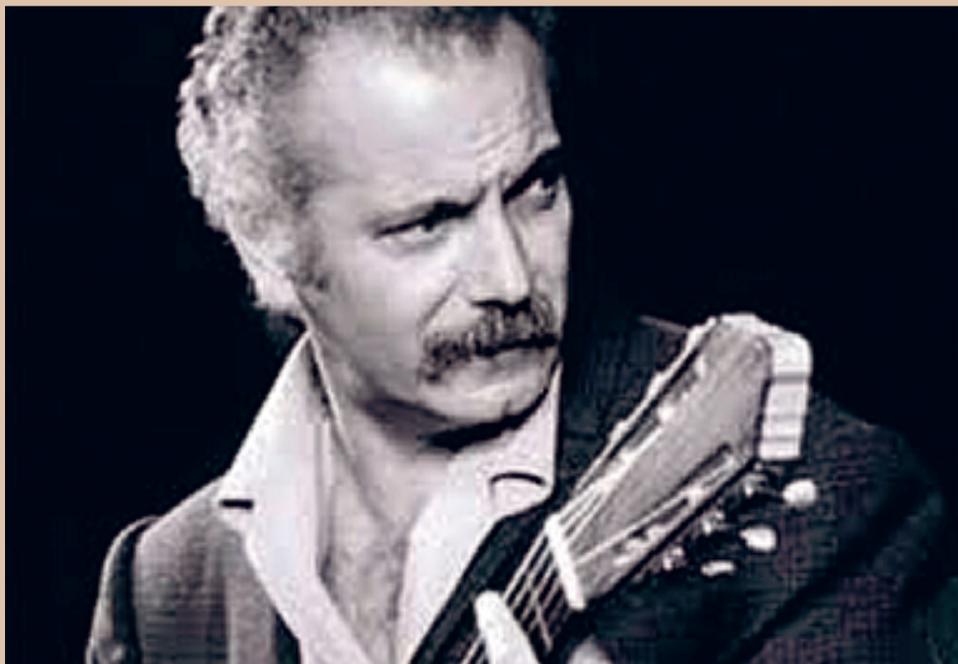
Marc Bourdallé

Il y a plus d'un demi-siècle, il affrontait pour la première fois le grand public des arènes en bois installées sur la plage de Palavas-les-Flots.

En ce début d'août 1953, l'effervescence est grande dans le village. Le bureau du Sporting Club (football) a accepté de présenter le premier festival du disque proposé par Jacques Canetti, le mythique découvreur de nouveaux talents. La date est arrêtée, ce sera le jeudi 6 août.

« A Palavas, il n'y avait pas de lieu pour un tel spectacle » se souvient Marc Bourdallé, alors secrétaire du Sporting Club. « Aussi nous avons choisi la plage, face au centre administratif. Nous avons dû louer des arènes portatives à Achille Pouilly, d'Arles. Pendant une semaine, joueurs et dirigeants se sont relayés sous la direction de Louis Baumes leur Président, pour effectuer le montage des gradins et du toril. L'enceinte était composée de panneaux de bois prêtés par les administrateurs de la Foire de la Vigne et du Vin. L'installation a été difficile, il a fallu arroser abondamment le sable pour le stabiliser. Il n'empêche qu'à l'issue du gala, il ne restait plus un gradin debout et l'enceinte n'était plus qu'un souvenir... ». Les organisateurs de spectacles d'aujourd'hui en auraient froid dans le dos.

L'affiche est prometteuse : Mouloudji, le duo Christian Duvaléix-Darry Cowl, Aglaë une chanteuse canadienne, et deux Sétois, Pierre-Jean Vaillard, le chansonnier, et Georges Brassens qui l'année précédente venait d'enregistrer coup sur coup, quatre 78 tours chez Polydor. Sa réputation sulfureuse l'a précédée à Palavas, aussi l'abbé Brocardi pourtant connu pour son ouverture d'esprit dit à Marc Bourdallé : « Tu fais venir cet anarchiste ? »



Pour les deux Sétois, dès le premier passage devant le grand public c'est la consécration. Delpont, un ami d'enfance de Georges Brassens, a affrété plusieurs cars pour faire venir ses amis. Brassens sait que l'auditoire lui est acquis mais il reste inquiet. Les radios évitant soigneusement de diffuser tous les titres de « La mauvaise réputation », nom du premier 33 tours, le public ne connaît de son répertoire que « La chasse aux papillons » et « Le parapluie ».

Plongé dans ses souvenirs, Marc Bourdallé, encore amusé aujourd'hui de la situation poursuit : « Dès son apparition, ses concitoyens lui font une énorme ovation qui redouble avec les premières notes du « Gorille ». Pendant tout son tour de chant, le public exulte, à l'exception de deux gendarmes postés de chaque côté de la scène, qui ne savent plus trop quelle attitude prendre, surtout au moment où il entonne « Hécatombe » ⁽¹⁾. On les comprend...

Brassens a suivi la fulgurante carrière que l'on sait avec une personnalité de timide bourru, mi Villon, mi Rabelais, sensible et truculent. Tout juste entre deux chansons esquivait-il un petit sourire en coin ou un léger froncement de sourcils.

Que ce soit sur la scène d'un théâtre improvisé ou sur celle de Bobino, « sa salle » parisienne de prédilection, il n'avait pour seul décor que sa guitare, une chaise, un verre d'eau et la contrebasse de son fidèle Pierre Nicolas.

Marc Bourdallé

(1). Dans cette chanson, Georges Brassens met à mal la maréchaussée.

La maréchaussée à Palavas, c'est une vieille histoire...



La maréchaussée à Palavas, c'est une vieille histoire...

Jacky Plot

Gilbert Roquefort, bien connu dans le milieu du rugby palavasien, fut le patron de la brigade de gendarmerie de la bonne ville de Palavas-les-Flots, du début de 1964 à fin de 1976. Alors que la gendarmerie est de retour à Palavas, il se souvient et évoque cette période...

« La maréchaussée à Palavas-les-Flots, c'est plutôt une vieille histoire... À mon arrivée la brigade avait déjà quitté ses locaux de la rue de l'Église (la maison qui jouxte la cour de Sainte Florence) et s'était installée au Centre Administratif, à l'emplacement de l'immeuble Horizon 2000. Elle comptait six gendarmes, dont cinq logeaient à la caserne.

La brigade de Palavas-les-Flots avait une activité débordante. Deux gradés assuraient la fonction de brigade territoriale avec son lot d'enquêtes administratives et militaires. Elle avait la compétence sur Lattes et Pérols et était dotée d'une vedette de surveillance côtière G.O. 5, baptisée «L'Occitane» (Gilbert Roquefort en était le patron - NDLR). Cette vedette intervenait de Port-Vendres aux Saintes-Maries-de-la-Mer. D'autres brigades étant par la suite équipées, celle de Palavas n'allait plus que de Carnon à Sète tout en restant chargée du Canal du Rhône à Sète et de l'Etang de Thau. Redoutée des chalutiers en infraction, elle était néanmoins très appréciée pour ses deux plongeurs qui n'hésitaient pas à rendre service en décrochant les filets pris dans les épaves...

LES HIPPIES DE PALAVAS

8 août 71

Calumet de la paix et danse du scalp « Oeil de Faucon » n'était pas au rendez-vous



Des jeunes veulent faire vivre un « village sauvage » à Palavas

En jeans, sac au dos, les cheveux longs de préférence, ils arrivent par groupes, le plus souvent en stop. A Montpellier, ils convergent vers le Peyrou, puis, après une halte, repartent vers Palavas, de la même allure tranquille, quelque peu fatigués par le voyage et la chaleur.

Ils viennent d'un peu partout. Un bon contingent a quitté Avignon, où le Festival les avait attirés.

Aujourd'hui, les groupes seront plus compacts.

C'est en effet la date choisie pour le rassemblement à Montpellier, puis à Palavas.

Qui sont-ils ? Des jeunes qui ont appris que le Front de Libération des Jeunes lançait à Palavas un « village sauvage ». Ni festival pop, ni raz de marée dévastateur. Simplement des jeunes peu satisfaits de la société dans laquelle ils vivent et qui veulent tenter ensemble de vivre d'une autre façon.

Entre Palavas et Maguelone, ils vont s'installer en commun et s'organiser.

Les responsables du Front de Libération des Jeunes n'ont pas l'intention de bouleverser le littoral. Ils veulent tenter une expérience :

« Mettre des tas de jeunes ensemble, sur un terrain vide, et voir comment la vie s'organise, comment est-ce que le fait d'être ensemble, de construire ensemble, laisse apparaître les germes de la nouvelle vie. Il va falloir installer des tas de trucs, rendre notre « village » viable.

« On ne veut plus se suicider. On veut connaître l'espoir, l'amour, le changement. »

Comment seront-ils reçus ? Il est certain que le mode de vie qu'ils ont choisi est très éloigné de celui des habitants de la région et des estivants.

Il est certain aussi que plusieurs milliers de jeunes rassemblés dans une zone de vacances populeuse ne passent pas inaperçus. Mais les intentions de ces « villageois » d'un type nouveau ne sont pas belléguennes. Ils souhaitent au contraire, tout en s'organisant entre eux, établir des contacts avec la population locale et vacancière.

Combien de temps cela durera-t-il ? Là encore rien n'est bien défini.

« Nous souhaitons rester tout le mois, peut-être plus. »

Mais tout dépendra, en fait, des rapports qui s'établiront avec les autorités locales et la population.

La police, à Montpellier, a commencé, hier, à patrouiller en ville et à vérifier les identités. Pour le moment, c'est tout. Au commissariat central, on déclare ne pas avoir d'intentions précises. Il faut voir venir, ajoute-t-on.

M. Gilret, maire de Palavas, interrogé, a déclaré n'être au courant de rien. Il a ajouté : « Si ces jeunes veulent s'installer entre Palavas et Maguelone, ils risquent d'avoir des difficultés avec la commission

des sites. Dans cette zone, en effet, même le camping organisé est interdit. A plus forte raison le camping sauvage. »

Dans la mesure où de part et d'autre on fera preuve d'un peu de compréhension, on devrait éviter les heurts. Cela suppose de la part des jeunes une discipline individuelle et collective. Cela suppose aussi de la part de la population un minimum de compréhension à l'égard de jeunes que l'on a trop vite tendance à qualifier de hippies, de beatniks, etc., avec une nuance de dégoût.

Le "camp sauvage" de Palavas : la Cour d'appel a confirmé le jugement du Tribunal

Montpellier. — La Cour d'appel a rendu, hier après-midi, son arrêt dans l'affaire du « camp sauvage » de Palavas-les-Flots qui, l'été dernier, défraya la chronique nationale.

Au cours des échafourées qui opposèrent, au mois d'août, autour du pas du Frévoit, les « hippies », venus camper malgré l'interdiction, aux forces de l'ordre chargées de les déloger, quelques jeunes gens furent appréhendés. D'autres le furent ultérieurement mais affirmèrent, témoignages à l'appui, qu'ils n'étaient pas là au moment des faits.

Au cours du procès, le Tribunal de grande instance avait prononcé les peines suivantes : deux mois de prison à Noël Bonvallet, trois mois avec sursis à Georges Marie et M'Barek Ben Rhadi, enfin deux des prévenus, Henri Martin et Francisco Chicoz Tuma avaient bénéficié de la relaxe.

La Cour, dans son arrêt, a confirmé en toutes ses dispositions le jugement de première instance du 3 septembre dernier.

Appel du Parquet et de deux prévenus dans l'affaire des "hippies" de Palavas

Montpellier. — Le 3 septembre dernier le tribunal de grande instance avait rendu son jugement dans l'affaire des cinq hippies du camp sauvage de Palavas poursuivis pour rébellion.

Deux des prévenus avaient été relaxés, deux condamnés à trois mois de prison avec sursis, un cinquième à deux mois de prison ferme.

Le ministère public a fait appel « à minima » contre ce jugement. De leur côté, deux des prévenus, Georges Marie, frappé de trois mois de prison avec sursis, et Henri Bonvallet, condamnés à deux mois de prison, se sont également pourvus devant la cour d'appel.





L'été, trois gendarmes départementaux et douze mobiles venaient nous prêter main forte. »

Puis Gilbert Roquefort évoque avec émotion, les grandes heures de sa brigade. « Le 30 avril 1971, sont arrêtés six jeunes malfrats au palmarès palavasiens impressionnant : pillage et cambriolage de huit villas, de trois restaurants et de trois dépôts. Le 28 janvier 1971 à deux heures du matin, ce sont trois gangsters armés qui tentent une effraction à la Bijouterie Salvador. Après échanges de coups de feu les individus sont blessés et arrêtés. Dans cette dernière affaire, la brigade s'est faite une réputation telle que pendant cinq ans, il n'y eut plus un vol à Palavas-les-Flots. »

Autre grand moment, le 9 août 1971 la station est envahie par des hippies venus de Montpellier et de Paris. Il appartient aux gendarmes de renvoyer la gente fleurie vers le Larzac...

On pensait bien ne plus revoir de gendarmes à Palavas-les-Flots... Il a suffi d'un redéploiement des forces de police pour que l'histoire entre les Palavasiens et leurs gendarmes se renoue...

C'est ainsi qu'en 1973, une nouvelle gendarmerie est construite à côté de l'école maternelle. L'ancienne deviendra un immeuble d'habitations.

Jacky Plot

*Les institutions
Palavasiennes*

Institut Marin Saint-Pierrepage 141
par Christian Jeanjean

Les Compagnons de Maguelone.....page 159
par Jacky Plot

La résidence Lous Reboussairespage 175
par Henri Viguiier

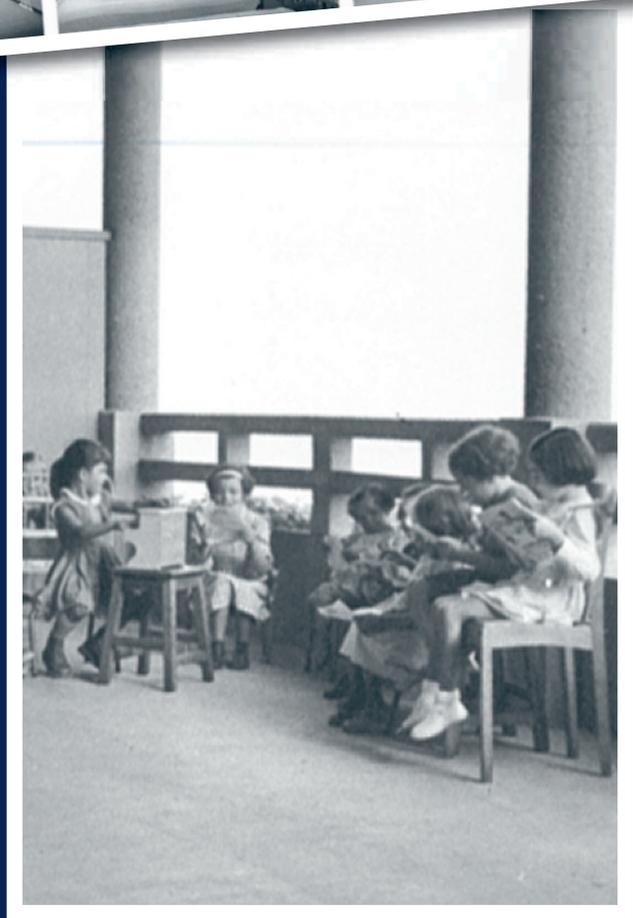
Institut Marin Saint-Pierre

Christian Jeanjean

L'Institut Saint-Pierre, dont l'histoire se confond depuis presque un siècle avec celle de Palavas, est né d'un acte de foi. Pendant la guerre de 1914-1918, tous les jeunes médecins sont au front. Le professeur Estor se dépense sans compter pour soigner ses malades de l'hôpital général et du service de chirurgie infantile de Saint-Eloi. Certains souffrent de rachitisme, de la maladie de Pott, de coxalgie... Pour faciliter leur guérison, il serait bien de les adresser aux sanatoriums situés sur la mer du Nord et sur la Manche, les seuls susceptibles de pouvoir les accueillir ; mais les combats font rage sur ces rivages, c'est donc impossible...

Le professeur Estor et sa jeune interne Mademoiselle Sentis se confient à Monseigneur Crouzet, l'ancien évêque Lazariste de Fort Dauphin, à Madagascar, qui leur répond : « Lorsqu'une œuvre est nécessaire, on la fonde. Si l'argent nécessaire vous manque, vous n'avez qu'à quêter ». C'est ce que font Mesdemoiselles Sentis, Thouzelier et de Cailleux. Aussi, en huit jours elles se retrouvent à la tête d'une petite fortune... L'Œuvre Montpelliéraine des Enfants à la Mer qui préside toujours aux destinées de l'établissement venait de naître et avec elle, le futur Institut Marin Saint-Pierre.

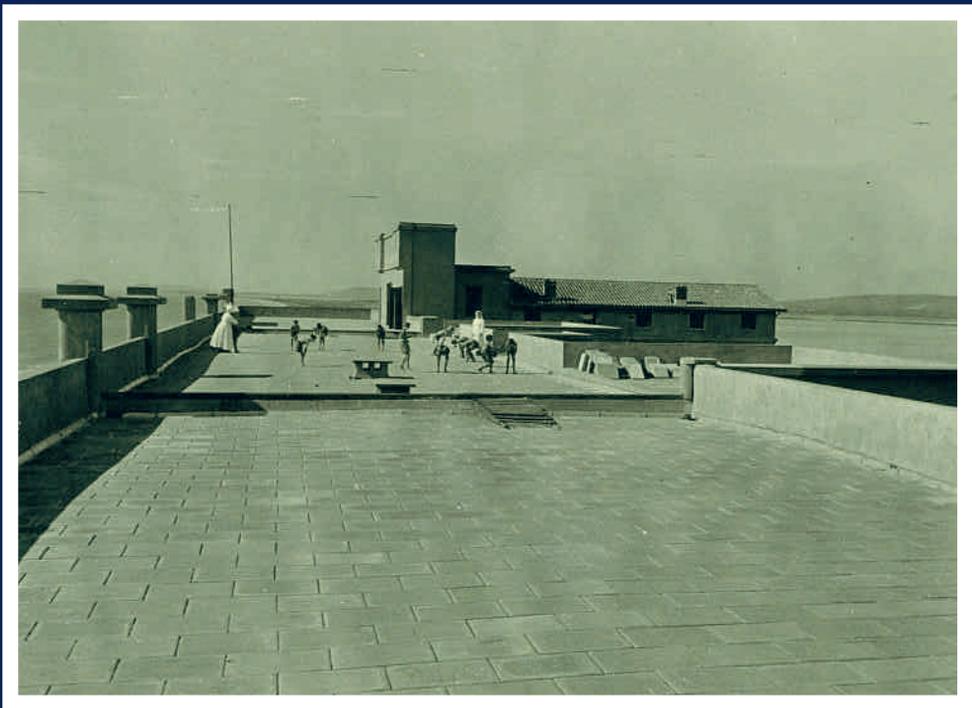










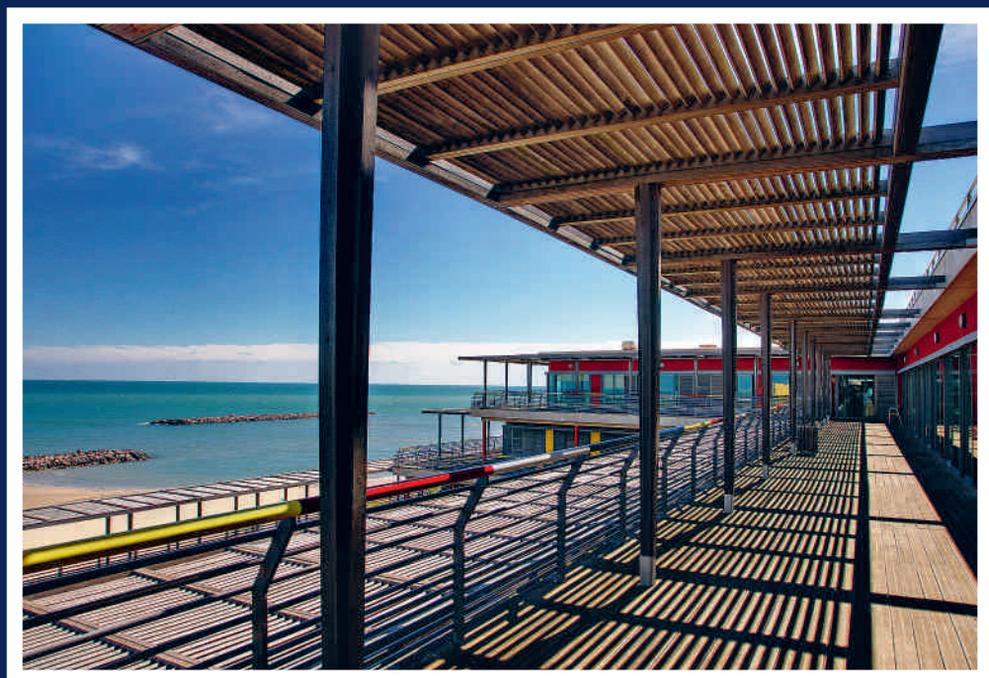




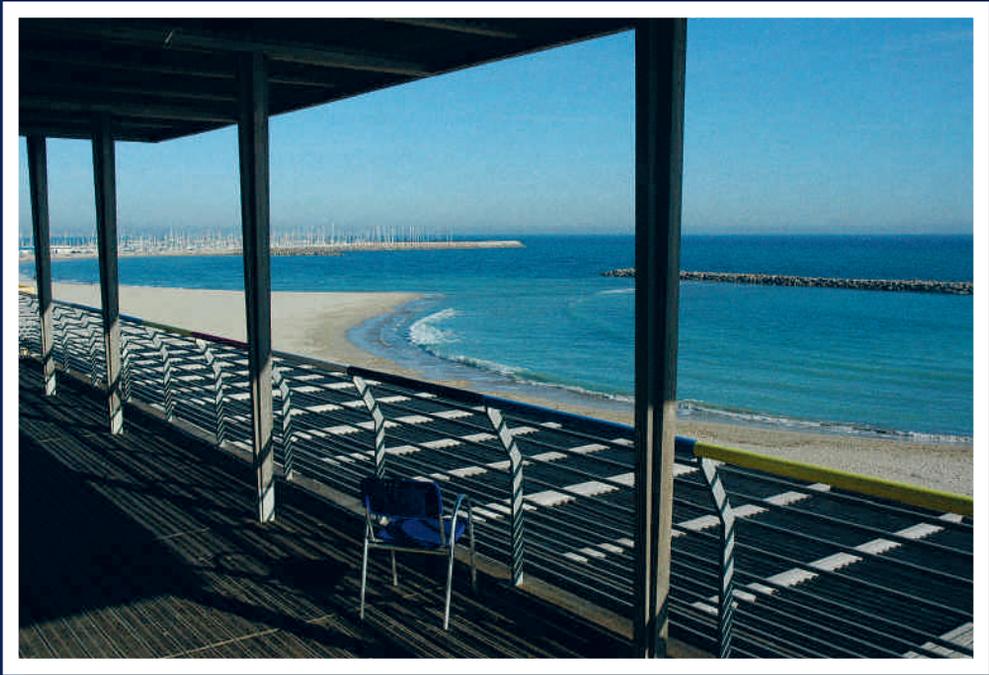


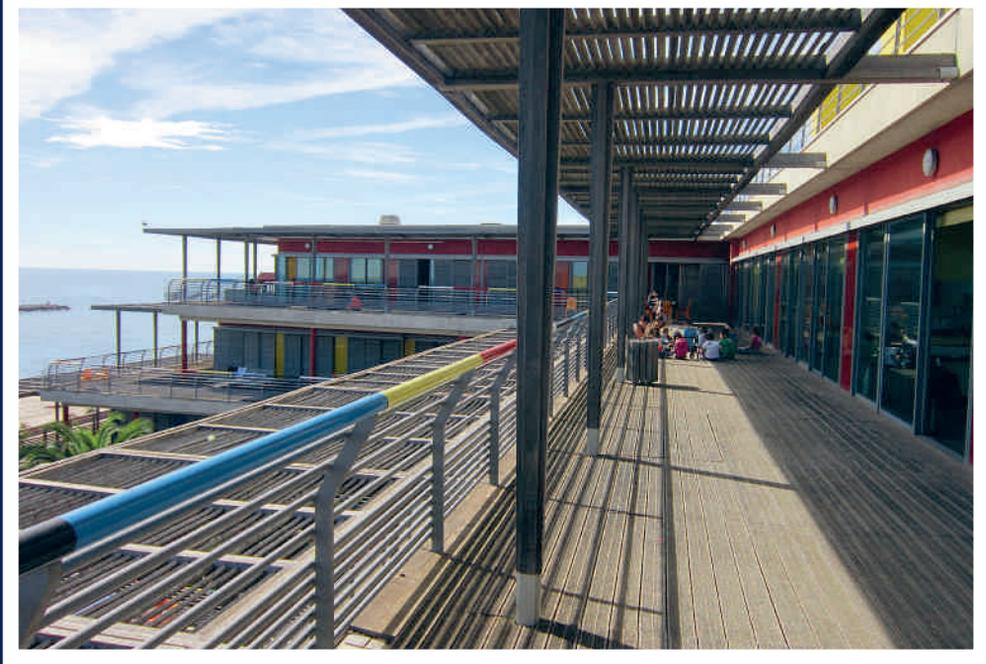












Aussi, dès le printemps 1917, chaque matin, chargés à bord d'une carriole, les enfants malades sont amenés à la mer. Une baraque de foire est installée sur la plage pour les recevoir. Le soir, la charrette les ramène à l'hôpital Saint-Eloi. En janvier 1919, le véritable Institut emménage dans le chalet Miramar. Douze lits sont ouverts. En Avril, il faut déjà songer à l'étendre. Le Service de Santé Militaire apporte sa contribution en mettant à disposition une baraque en bois et dès le mois de juillet, trente-cinq enfants supplémentaires viendront profiter des bienfaits du bord de mer. Afin d'assurer le bon fonctionnement de l'établissement, l'hôpital général mettra des religieuses à disposition. Elles seront placées sous la direction de sœur Collanges et elles resteront à l'Institut Marin Saint-Pierre jusqu'à la fin des années 1980.

L'épisode de la dernière guerre est difficile à vivre. En juin 1940, ce sont les soldats Belges fuyant les Allemands qui seront hébergés à l'Institut ; suivront les gendarmes, puis les Annamites. Novembre 1942, verra l'arrivée des Allemands et de ce fait l'évacuation des petits malades. Ils seront tous accueillis par les sœurs du pensionnat Notre-Dame de Tournemire, dans l'Aveyron. Tous seront accueillis par les sœurs de l'internat.

Aujourd'hui l'Institut Marin Saint-Pierre n'a bien sûr plus aucun point commun avec ce temps-là. Seuls demeurent la constance de l'idée généreuse et l'esprit indicible mais bien réel qui animait et anime toujours les membres du conseil d'administration, de la direction et du personnel.

Oui, de nos jours, « la chrysalide s'est muée » en un hôpital flambant neuf spécialisé dans de nombreuses pratiques telles que la rééducation fonctionnelle, l'audiophonologie, la neuropédiatrie, la nutrition, les chirurgies orthopédiques et viscérales pédiatriques etc... L'établissement est doté de cent onze lits, d'un hôpital de jour pouvant répondre aux besoins de cinquante-quatre enfants et de leur offrir, de la maternelle au secondaire, une pédagogie scolaire adaptée.

Avec ses quelques trois cents employés l'Institut Marin Saint-Pierre est un élément essentiel de l'économie de la ville de Palavas-Les-Flots.

Christian Jeanjean

Les Compagnons de Maguelone

Jacky Plot

Lorsqu'en août 1968 Christian Salles et son épouse Christiane s'installent sur l'immense domaine de Maguelone, composé d'étangs et de vignes improductives, ils ne trouvent qu'une maison, la «Maison Fabrèges» qu'ils vont habiter, des bâtiments agricoles, et la prestigieuse cathédrale qui menace de tomber en ruine.

Arrivant du Clos du Nid, un établissement spécialisé pour personnes handicapées créé en Lozère par l'abbé Oziol, Christian et Christiane Salles vont jeter les bases d'un établissement similaire qui fonctionnera sous l'égide de l'Association des Compagnons de Maguelone fondée en 1969. Ils commenceront par partager la «Maison Fabrèges», d'abord avec six, puis avec huit et bientôt dix travailleurs handicapés. La petite structure vivra sans financement jusqu'au moment où, en 1972, le professeur Robert Lafon intéresse la Fondation de France à la cause des Compagnons de Maguelone qu'il préside.

Bénéficiaire depuis 1969 d'un bail emphytéotique accordé par le Diocèse de Montpellier, l'association mène de front son activité sociale en faveur des handicapés, et sauvegarde la restauration et l'animation de la cathédrale.

Cet établissement Social d'Aide au travail, nommé : CAT de Maguelone accueille quelque quatre-vingts travailleurs, dont une cinquantaine est logée soit dans le foyer de l'établissement, soit dans une villa à Palavas-les-Flots ou bien encore dans des appartements à Villeneuve-lès-Maguelone, en fonction de leur degré d'autonomie.



Illustration : M. Bonhomme



Les premières activités développées l'ont été à partir du patrimoine existant. La pêche ainsi que l'aquaculture et la production d'huîtres et de moules y tiennent une grande part. Le domaine comporte en effet deux cent quatre-vingts hectares d'étangs. La culture des asperges occupe deux à trois hectares et la viticulture une trentaine. Tous les produits de la propriété sont commercialisés dans le magasin ouvert près du Grau du Prévost.

Les travaux à façon sont un aspect beaucoup moins connu des possibilités offertes aux handicapés. Dans les bâtiments du Grau du Prévost, des ateliers sont consacrés au façonnage de l'aluminium, au câblage, au routage et au nettoyage des sacs postaux. Le CAT fournit également des prestations de service comme l'entretien des espaces verts. La diversité des activités exercées sur le domaine est une volonté délibérée pour permettre à chacun de trouver un emploi qui correspond à ses capacités et d'acquérir, en passant d'un poste à l'autre, une parfaite adaptabilité.

Les travailleurs du CAT⁽¹⁾ sont conscients de vivre dans un endroit privilégié, un site prestigieux, empreint de sérénité mais ouvert sur le monde. La cathédrale reçoit en effet, plus de cent mille visiteurs par an et le point d'accueil est un lieu de rencontre exceptionnel avec le monde extérieur.

La belle histoire de l'œuvre entreprise par les Compagnons de Maguelone, il y a plus de quarante ans, n'est assurément pas terminée.

Jacky Plot

(1) Dans une volonté de se faire connaître des partenaires institutionnels, techniques, économiques et les donneurs d'ordre de la région, 33 E.S.A.T. (Etablissement et Service d'Aide par le Travail) à ce jour, représentant plus de 2 500 travailleurs, se sont regroupés au sein de l'association régionale des E.S.A.T (ARESAT). Cette association a été lancée officiellement le mardi 1er juillet 2014 lors d'une soirée événement, organisée avec l'aide de partenaires économiques et de l'équipe du Réseau Gesat, au siège de l'association, à l'E.S.A.T. des Compagnons de Maguelone, dans l'ancienne cathédrale de Maguelone.



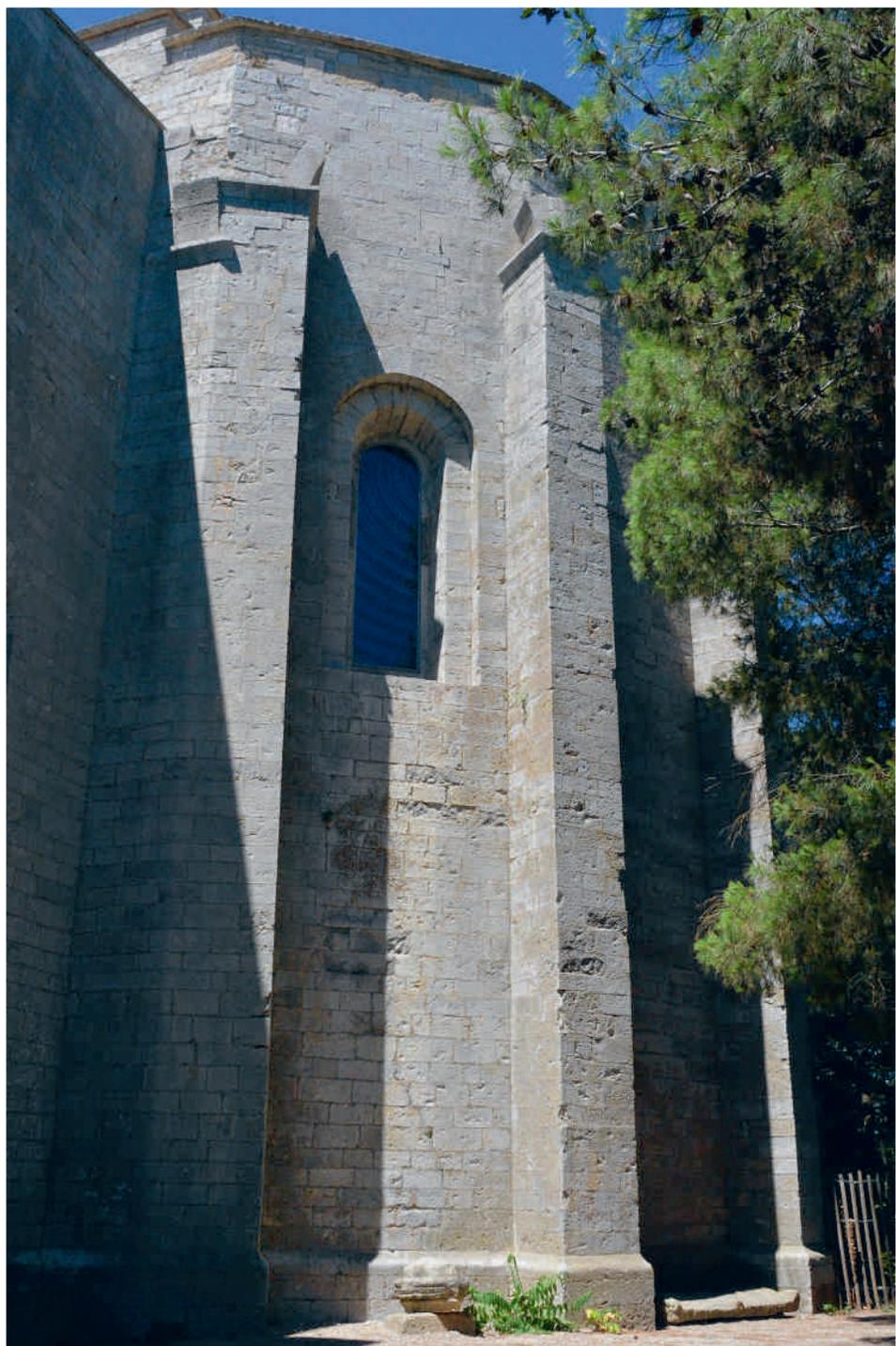






















La Résidence Lous Reboussaires

Henri Viguiier

A la fin de la guerre, lorsque les armées alliées ont libéré les camps de concentration nazis, les déportés squelettiques sont rentrés en France. Leur état de santé nécessitait une remise en forme aussi bien physique que morale.

Les anciens résistants du mouvement de Libération Nationale habitant Montpellier, ont constitué avec leur argent personnel, une société immobilière pour acheter un terrain en bord de mer. L'affaire fut conclue avec Mademoiselle Fabrèges, propriétaire du domaine de Maguelone. Ce terrain est situé sur la rive droite de Palavas, après l'Institut Marin Saint-Pierre. Deux baraques de l'armée furent cédées par le Maréchal de Lattre-de-Tassigny. Le camp « André Portes », du nom d'un jeune résistant sétois décédé dans les camps de la mort, a donc été édifié. Son but : permettre aux jeunes déportés d'effectuer des séjours de trois semaines au bord de la Méditerranée pour se refaire une santé.

Aussi, pendant plusieurs années de l'après-guerre, les mois d'été, des dizaines d'anciens déportés sont venus, de toutes les régions de France, profiter du calme et du soleil de Palavas.



Les années ont passé. Les résistants ont pansé leurs plaies et ont repris leur place normale dans la vie de la Nation. Le camp « André Portes » n'avait plus sa raison d'être. Il avait rempli son rôle. Alors les propriétaires ont cédé gratuitement les installations aux Éclaireurs de France, puis au C.H.U. de Montpellier. Ils y ont organisé pendant plusieurs années, des camps de vacances.

En 1975, sur la rive droite, la Z.A.C. Port-Maguelone était créée. Afin d'éviter l'expropriation, les propriétaires du terrain décidèrent de construire un immeuble en harmonie avec l'ensemble de la réalisation. Ils lui choisirent un nom qui rappelait les origines languedociennes et la contestation au régime collaborationniste de Vichy : « Les Reboussaires ». Ceux qui n'étaient pas intéressés par l'opération (Laure Moulin était de ceux-là) laissèrent gratuitement leur place aux anciens résistants qui le désiraient.

En février 1977, la résidence « Lous Reboussaires » était inaugurée. Elle comprend trente-huit appartements et une salle de réunion commune. Aujourd'hui encore, elle est majoritairement occupée par les anciens résistants du Mouvement de Libération Nationale ou de leurs descendants.

Henri Viguier



Anecdotes

L'enfant au paradis	page 183
<i>par Carlo Canale</i>	
Le clochard et le bac	page 209
<i>par Jacqueline de Ruggiero</i>	
La Reine Hélène d'Italie	page 211
<i>par Jacqueline de Ruggiero</i>	
La mère Patrie	page 213
<i>par Francis Pan</i>	
La couronne mortuaire	page 215
<i>par Marc Bourdallé</i>	
Quand le Père Soulas venait évangéliser les « sauvages »	page 219
<i>par Jacky Plot</i>	
Le Camp Portes	page 223
<i>par Yves Montelon</i>	
Le rire en embuscade	page 225
<i>par Annie Hugoné-Renouvin</i>	
Les deux rives	page 233
<i>par Jacotte de Godebout</i>	
Le cinéma du Curé	page 235
<i>par Jacky Plot</i>	
Calcetina	page 239
<i>par Paul Lacaze</i>	
La naissance d'un sobriquet	page 243
<i>par Paul Lacaze</i>	
Le temps de la pêche aux thons	page 247
<i>par Félix Apollis</i>	
Flambeau, le chien	page 253
<i>par Mme Nicot-Gatellier</i>	

L'enfant au paradis

Carlo Canale

Mes premiers souvenirs palavasiens remontent à mes trois ans. C'était en 1950 et pourtant, je m'en souviens comme si c'était hier. Dans une cour au tout début de la rue Saint-Roch, tout près du monument aux morts, je revois cette femme pleine d'énergie et d'allant, la cigarette aux lèvres, on la surnommait « Fifi ». Je revois cette belle bâtisse avec ses petits poteaux en fer qui soutenaient un balcon, cette cour avec ses multiples portes donnant sur je ne sais quelles pièces mystérieuses.

Je me souviens parfaitement de cette odeur d'embruns marins dans la chaleur moite du soir, de cette musique de hautbois et de batterie, au loin, accompagnée, par moment, des cris et des clameurs de la foule. Je ne le savais pas encore mais cette atmosphère magique venait des joutes et de la liesse populaire qui entourait ce monde à part, où les traditions se mêlent à la fête.

Je ne le savais pas encore, mais ces premiers souvenirs allaient ancrer à jamais mon attachement viscéral à cette commune, à cette grande famille que sont les Palavasiens. Comment ne pas tomber amoureux de cette âme qui fait que notre village est si particulier ? Je n'ai tout simplement pas pu lui résister et cette idylle n'est pas près de s'arrêter.



J'ai la conviction, cinquante ans plus tard, d'avoir vécu au paradis et que, malgré les changements, mon village reste pour moi le trait d'union qui me relie à mon enfance.

Je suis dans une cour qui m'apparaît grandiose, un arbre énorme trône au milieu, un acacia. Une grande bâtisse avec des portes en enfilade s'étire d'un bout à l'autre de cette cour, des cris d'enfants s'élèvent, deux dames, robes noires et cornettes blanches, surveillent la marmaille : Sœur Suzanne, c'est le chef, un visage et un caractère revêches, grande et forte, portant lunettes, et Sœur Valentine, petite et douce avec des traits fins. Cinquante ans plus tard, je revois toujours son visage d'ange.

La récréation terminée, nous entrons dans la bâtisse par la première porte à gauche. Des petits bancs et un tableau noir occupent la pièce. Dans un angle, un escalier qui me semblait immense s'élève vers je ne sais où.

Les Sœurs nous apprennent à compter et nous font réciter l'alphabet. Les mauvaises réponses sont sanctionnées par Sœur Suzanne qui nous tire par les oreilles ou par les petits cheveux des tempes... Ca fait mal ! Je ne l'aime pas trop Sœur Suzanne, sauf lorsque, à l'occasion d'une bonne réponse, elle revient en chantant de la pièce attenante : «Ils sont bons les bonbons de la Sœur Suzanne», avec, dans les mains, une boîte ronde en fer sur laquelle sont imprimés des berlingots de toutes les couleurs. Quelle magie alors pour mes yeux d'enfants pendant que nous reprenons, tous en chœur, ce fameux refrain. Il est des moments où le temps se fige un tout petit moment pour apporter le bonheur aux enfants pour rester graver dans nos mémoires, comme des moments d'exception.



Je me souviens du son de la cloche de l'église Saint-Pierre toute proche dont le clocher s'élevait dans le bleu du ciel, lorsque, au mois de mai, lors de la procession pour la Sainte-Vierge, nous nous rassemblions tous dans la cour de l'école des Sœurs, harnachés d'un petit panier pendu autour du cou, tapissé de tissu et rempli de pétales de roses que nous jetions en marchant sur le chemin de la statue de la Vierge que nous précédions. Je sentais confusément le recueillement de cette foule mais ce qui m'importait, à ce moment là, c'était le parfum et la fraîcheur inoubliable de ces pétales multicolores que je jetais fièrement autour de moi, à grand renfort de mes petites mains.

Sur notre trajet, on apercevait, devant pratiquement toutes les maisons, ce qui, je l'ai su plus tard, s'appelait des reposoirs. Ils étaient confectionnés de gradins recouverts d'un drap blanc et copieusement fleuris. Le ciel était d'un bleu éclatant, le soleil brillait comme l'or et, dans les airs, les martinets se poursuivaient avec de petits cris puissants et courts. La vie était belle, je l'aimais déjà, mon village !

Dans le courant de l'été, c'était la retraite aux flambeaux. Accompagnés des parents, nous défilions sur les quais, le soir, munis d'un roseau à l'extrémité duquel était accroché un lampion en papier de couleur où brûlait une bougie. Quelle féerie, tous ces lampions dans la tiédeur de la nuit. Il n'était pas rare qu'un lampion prenne feu, d'ailleurs, un soir, le mien s'est enflammé sous mes yeux ébahis. J'ai encore le souvenir de la peine que j'ai ressentie, pleurant et criant à la fois. Heureusement, ma mère, pour me consoler, n'hésita pas une seule seconde pour me donner le sien.



Je retrouvais le sourire.

Quel bonheur de brandir de nouveau ce lumignon vers le ciel, ne pensant, à aucun moment que ma mère en était privée. Les enfants font parfois preuve d'un égoïsme qui peut aller jusqu'à la méchanceté. A cet âge là, c'est inconscient, mais lorsque les hasards de la vie les amènent à s'en souvenir, c'est pour leur faire regretter amèrement l'incident, mais surtout pour leur faire aimer encore plus la personne qui a su les comprendre. Merci encore, maman, de t'être privée de ton lampion pour un petit garçon capricieux !



Le temps de ma prime enfance était passé et je m'acheminai avec une belle insouciance vers la grande école et d'autres souvenirs.

Encore une cour, deux classes, deux portes, deux sœurs institutrices, les sœurs Béros. Au fond de la cour un grand mur percé d'une petite porte... au-delà, c'est la cour des grands, des très grands.

Pour l'heure, nous jouons et chantons. J'entends toujours : «Laissez passer les olivettes, laissez les passer, elles vont dîner...» ou encore : «Trois jeunes tambours s'en revenant de guerre...» Les sœurs Béros étaient sévères mais justes. Je me souviens de cette récréation passée dans la classe à remplir une page de « F » que je calligraphiais trop souvent en forme de « 8 », tout ceci se déroulant sous l'imposante protection de l'énorme cèpe gris qui dominait la cour de l'école, le château d'eau. A son rez-de-chaussée était entreposé le corbillard, charrette toute noire autour de laquelle je sentais planer un mystère qui me faisait frissonner. Parfois on apercevait le gardien des lieux, petit homme coiffé d'une casquette de marin bleu-marine, au visage buriné et au pas saccadé. Il s'appelait Coquentin.

Quelquefois le ballon des grands tombait dans notre cour, nous l'attrapions en riant en apercevant une ou deux têtes dépassant du haut mur. Nous renvoyions le ballon par-dessus le mur. Jamais je ne vis s'ouvrir cette porte qui me semblait mener dans une autre dimension.

Des bruits couraient entre nous que les maîtres des grands étaient très sévères. Il s'agissait de Messieurs Cojole et Jaumel. Quand on est enfant, un rien peut engendrer de fausses peurs et cette subjectivité poursuit tout au long de la vie. En fait, il s'avéra plus tard qu'ils furent parmi les meilleurs instituteurs de fin d'études.



Comme je le disais, les odeurs sont porteuses d'émotions diverses et profondes. Qui ne se souvient, parmi tous les palavasiens d'alors, de cette odeur de pain fraîchement cuit, lorsque, passant rue Saint-Roch, on apercevait le père Avesque tirant ses baguettes du four, la fenêtre du fournil étant ouverte en permanence. L'odeur des croissants chauds et des brioches au sucre faisait palpiter mes narines et grogner mon estomac. D'autres magasins disséminés aux quatre coins du village, m'ont laissé des souvenirs inoubliables. Il y avait l'épicerie de Marie Millot, sur le quai, où j'achetais le fameux pâté «Géo». Pour y accéder, il fallait descendre trois marches, c'était un peu obscur mais l'on distinguait parfaitement les rayonnages où s'entassaient boîtes de conserve et victuailles diverses.

Rue de l'Eglise, se trouvait une véritable caverne d'Ali Baba, le paradis des jeunes palavasiens où je pouvais acheter rouleaux d'amorces, pétards à bouchons, pétards pirates, pétards à mèche, gros et petits, pistolets à bouchons, enfin tout ce qui m'intéressait à cette époque-là.

Au coin de la rue, sur le quai, se trouvait une autre grotte aux trésors : des articles de plage s'étalaient à foison à l'intérieur comme à l'extérieur. Combien de fois ai-je rêvé devant de petites barques de bois équipées d'une voile et cerclées de trois bandes bleu blanc rouge ? Combien de fois ai-je espéré pouvoir un jour m'acheter un de ces petits canots en fer blanc, dotés d'un moteur mécanique. Et pour couronner le tout, il y avait aussi, dans de grands bocaux de verre, un bel assortiment de bonbons et de chewing-gums roses et verts dont la seule évocation emplissait mon palais d'une saveur sucrée. C'était chez Francis Bonnet.



Au bureau de tabac, chez Canaguier, c'étaient les Carambars et les souris au caramel enrobées de chocolat au lait qui m'attiraient comme une mouche dès que j'avais quatre piécettes à dépenser. Bien sûr, je les gagnais très honnêtement, en compagnie de mes copains, en récoltant des vers de vase pour la pêche, que je revendais à Dudule ou à Gégé qui résidaient place du monument aux morts, chez Madame Albet. Je me souviens très bien des transactions qui se déroulaient lorsque j'arrivais avec mes camarades, un seau à la main rempli à moitié de vers de vase. La mesure officielle du moment était la petite boîte de concentré de tomate qui existe encore aujourd'hui et qui nous était payée 50 francs (à peine 8 centimes d'euro). Les affaires faites, je me rendais sur la plage où je prenais un bon bain afin de faire disparaître les traces noirâtres que la vase avait laissées sur mes mains et mes pieds. Sorti du bain, et après m'être fait sécher contre le portail de la barque de sauvetage, je me dirigeais invariablement vers le commerce «Le bec fin» et me payais une glace italienne à la framboise dont je n'ai plus jamais retrouvé le goût !

Place de l'Eglise, c'était l'épicerie Sarda. On y trouvait des œufs frais que Monsieur Sarda mirait près d'une ampoule, dans un petit renfoncement du magasin, de la brandade de morue fraîche qui faisait mon délice, quantité de fromages, de pâtés, de conserves diverses. Il y avait la crème de marrons «Clément Faugier» dont l'image représentait un petit homme habillé de bogues de châtaignes. A côté, sur le même rayonnage, il y avait de toutes petites boîtes en carton orange, le chocolat en poudre Poulain. Tout à côté, encore l'image d'un noir coiffé d'une chéchia sur les boîtes rectangulaires de Banania...



En face Sarda, à l'angle de la rue de l'Eglise et de la rue Saint-Roch, se trouvait la boucherie Bourdallé. Ce magasin existe toujours et plante le décor de mon enfance disparue. Plus haut, rue Saint-Roch, l'épicerie Auriol, avec ses étals sur le trottoir remplis de légumes et de fruits, apportait une note de fraîcheur, aidée en cela par les mûriers-platanes de la place du marché.

Sur le quai, la poissonnerie à l'étal faïencé et au sol toujours humide et frais, proposait, sur de la glace pilée, des poissons qui m'étaient inconnus. Des bacs remplis de coquillages divers côtoyaient un genre d'établi sur lequel se trouvait un thon déjà bien entamé avec, à ses côtés, un immense couteau qui m'inspirait quelques craintes... Nous étions chez Pan. Un peu plus haut, une autre boulangerie-pâtisserie, une grande vitrine, des odeurs sublimes... là, nous étions chez Bonnafous, une boulangerie qui a d'ailleurs accompagné nombre de familles palavasiennes au fil des années.

Parmi tous ces commerces et petits artisans qui faisaient notre bonheur et la richesse de notre village, deux artisans m'ont tout particulièrement marqué : le premier, un charpentier de marine, avenue de la Gare, face à la Garette, le père Roques. Combien ai-je pu passer d'heures à le regarder travailler, à le regarder couper, à la scie électrique, des planches si grandes qu'elles l'obligeaient à se tenir au beau milieu de l'avenue, poussant avec soin et empêchant de ce fait toute circulation, heureusement faible en ce temps-là. La seule évocation de cet atelier fait remonter en moi ces odeurs d'étope et de goudron qu'il appelait «pègue» et «quitran». Je revois ces amadiés qui constituaient le corps des barques, entreposés après le petit pont de la voie du chemin de fer, son dépôt de copeaux, au même endroit, dans lequel nous dévalions en trombe, ces planches qui trempaient dans l'eau de la Canalette, maintenues par une corde.



Je parlais plus haut de la Garette : c'était un petit bâtiment en bois, ouvert sur toute une face et dans le fond duquel se trouvait un grand banc de bois. Au plafond, des tringles de fer, rouillées par le temps, servaient de fixation à nos balançoires de fortune. Que de cris, que de joies et de pleurs ont imprégné ces planches à jamais disparues.

L'autre artisan était aussi un charpentier de marine, petit et sec, ridé comme une reinette, une chemise usagée surmontant un pantalon bleu de travail constellé de taches de colle à bois. Son atelier était rive droite, à l'angle du grand pont. J'allais souvent le voir car il fabriquait des bateaux tels que les «négafols» ou des petites barques en forme de canard. Un jour où les véhicules des estivants étaient particulièrement nombreux, il me fit la démonstration de clous qu'il formait à sa façon et qui, une fois jetés au sol, s'immobilisaient toujours la pointe en l'air. Il en fit quelques-uns qu'il jeta sur la chaussée, accompagnés d'une tirade qui m'avait bien fait rire et dont je ne me souviens plus à présent. Je ne savais pas que plus tard, quand je serai plus grand, Tarquin allait exécuter, devant les palavasiens et les estivants ébahis, un saut de la mort du haut du pont qui relie les deux rives. Ce saut mémorable et désormais mythique lui laissera une énorme cicatrice au nez, amplifiant ainsi un organe qui manquait déjà de discrétion.

De mon temps, le foot prenait une part importante de nos occupations. Palavas ne disposait pas, à cette époque, d'installations comme de nos jours. Ce que la collectivité ne pouvait nous offrir, c'est la nature qui nous l'offrait, avec générosité, dès les premiers beaux jours. Près de la Canalette, là où se trouvent à présent les arènes et la foire, existait un étang peu profond sur lequel, alors qu'il ne restait qu'une pellicule d'eau, nous organisions des glissades interminables. Certaines années, quelques muges se faisaient piéger et c'est, armés d'une fourchette aplatie attachée au bout d'un roseau, que nous courions comme des fous derrière ces poissons qui n'avaient plus aucune chance...



Il fallait attendre la fin mai pour que l'endroit s'assèche véritablement, laissant apparaître de grandes lézardes entre les plaques de vase séchée. Tout autour poussaient des «sousouïdes» ou salicornes, dont les pointes tendres faisaient le régal du père Bourdallé. Il m'avait dit, un jour que j'assistais à sa cueillette : «Tu vois, petit, si tu veux devenir vieux comme moi, il faut en manger». Au mois de juin, les plaques de vase avaient laissé place à une poudre fine sur laquelle il était agréable de courir, pieds nus, derrière un ballon de cuir blanc, pour notre plus grand plaisir. Loin des installations modernes, de simples poteaux, élevés de part et d'autre de cette aire, consacraient le terrain de foot que nous n'aurions échangé pour rien au monde. A défaut de refaire le monde, cet étang asséché nous offrait la possibilité de refaire les plus beaux matches de foot des premières coupes du monde.

Ce terrain, nous l'appelions le Toc. Il existait, plus haut, le petit Toc qui n'a jamais connu les rassemblements massifs de nos matches de foot ni les séances de cirque de l'Abbé Brocardi. Cet endroit est, pour beaucoup d'entre nous, un symbole et le théâtre de nos jeux d'enfants, telle que la construction de cabanes et de tentes d'indiens que nous recouvrons de grandes algues blanches séchées au soleil, au bord de l'étang.

En juillet, nous recherchions sur le Toc, en bordures des «sousouïdes» les nids de coriols. Ces derniers étaient constitués de quelques racines et d'une légère dénivellation à même la vase. Les œufs avaient la couleur du sol, ce qui limitait considérablement leur découverte. Quand les petits étaient nés, ils étaient capables de courir à une telle vitesse que nous avions quelques difficultés à les poursuivre.



L'été palavasiens rimait aussi avec l'insouciance propre aux vacances scolaires, nous attendions avec impatience le retour du club Mickey, des jeux publicitaires organisés sur la plage, des balades en mer à bord du bateau amphibie le «Nescanard», toutes ces petites habitudes que nous n'échangerions contre rien au monde. Que de souvenirs ce bateau ne nous a-t-il pas laissés ! Je me revois, assis sur un banc, un gobelet de chocolat chaud à la main, et un béret de marin en papier sur la tête. Le bonheur se lisait dans les yeux pétillants de mes copains. Je ressens cette brise marine tiède et odorante qui nous enveloppe. J'entends le bruit des vagues qui s'écrasent sur le sable fin et le cri des gabians dans le ciel d'azur. Nous étions heureux, nous étions au paradis, nous étions à Palavas...

Une fois en mer, on apercevait le village posé comme un bateau sur les flots. J'aurais voulu pouvoir, en cet instant, le mettre dans un écrin et le protéger pour l'éternité, mais le temps et le progrès n'ont rien à faire de l'enfance. Pourtant, l'enfance se joue de tout car les souvenirs sont indestructibles.

En 1960, nous déménagions pour la cité Baticoop, j'avais treize ans. Quel changement ! Six pièces habitables avec garage, chauffe-eau à gaz et petit jardin, en un mot, le luxe... Pourtant mes joies d'enfant gisaient à jamais dans ces deux pièces de la rue Carrière, au milieu des odeurs de cuir et de poix de l'atelier de cordonnier de mon père.



C'était l'époque de la fanfare, de notre fanfare «L'Avenir Palavasien». Que de répétitions se sont déroulées dans la salle des fêtes de notre jolie mairie, que de bonheurs le jour où, tous ensemble, nous avons exécuté un morceau sans aucun couac, du début à la fin, sous la direction de nos instructeurs. Comment décrire cette joie immense, le jour où nous avons reçu des instruments tout neufs et nos uniformes de marin. Nous avions fière allure lors de nos défilés. Certaines sorties m'ont laissé graver au fond du cœur des instants où l'espace et le temps n'existaient plus : Le Vigan, Aix-en-Provence sur le cours Mirabeau, Balaruc, l'Espagne, l'Italie.

A chaque sortie, je bichonnais mon tambour avec beaucoup de soins. Il brillait comme un sou neuf mais le Kaol salissait invariablement mon pantalon de marin à pattes d'éléphant. Qu'il est loin ce temps du bonheur ! Je suis pourtant capable d'entonner nos morceaux préférés : «La légion», «Quinze vingt-et-un»... Nous défilions au pas, sous les applaudissements des estivants et nous étions fiers de notre village. Rien ne pouvait nous arriver, comme si le temps s'était figé, un jour d'été, sur une troupe de marins.



Dans notre enfance, la vie était rythmée par le soleil, la mer, la cloche de l'Eglise et les sifflements poussifs de notre petit train. Mais les choses et les hommes changent et ce que l'on croyait immuable s'en va par petits bouts. Des maisons sont détruites et des gens qu'on aimait nous quittent. Je ne peux m'empêcher à cet instant, de penser à un monsieur que je trouvais immense et qui a accepté, sans jamais être désobligeant à mon égard, que je tire la corde de son bac qui assurait la navette rive droite/rive gauche. Parfois, il me donnait une pièce que je m'empressais de convertir en friandise. Il était surnommé le Gros Jeannot.

Plus tard, quand mon enthousiasme d'enfant a commencé à s'estomper, j'ai compris qu'il ne fallait, à aucun prix, oublier cette période bénie. J'ai le sentiment d'y être parvenu et ma vie d'adulte est rythmée par les battements de mon cœur d'enfant. S'il m'arrive de douter, je prends un de mes souvenirs au hasard tel que celui de nos jeux à la cabane Patissou, rive droite. Je revois tous les acteurs, tous les arbres, toutes les pierres comme le décor d'une pièce de théâtre où les enfants que nous étions jouaient leur rôle pour l'éternité.

Carlo Canale

Le clochard et le bac

Jacqueline de Ruggiero

C'était l'époque où nous passions tous le bac... à Palavas. C'est-à-dire que pour passer d'une rive à l'autre, nous montions sur une grosse barque plate que dirigeait un passeur. Les plus fortunés lui donnaient quelques sous, les plus «fauchés» l'aidaient à tirer sur la corde pour faire avancer l'embarcation.

Ma famille avait trouvé et recueilli un chien appelé «Clochard». C'était un petit ratier noir et blanc doté d'une intelligence remarquable. Il était connu de tout le village. Un jour, flanquée de son chien, Maman passe le bac et demande aimablement au passeur combien elle doit pour eux deux. La réponse ne se fit pas attendre, et d'une voix au fort bel accent le passeur lui répond : « Ma pauvre dame, si vous deviez payer toutes les fois que votre Clochard passe d'une rive à l'autre, cela vous coûterait cher ».

Jacqueline de Ruggiero

La reine Hélène d'Italie

Jacqueline de Ruggiero

J'avais un oncle qui adorait la pêche à la ligne. Il passait des heures et des heures assis au bout de la jetée sur son petit panier en osier, à l'abri de sa casquette blanche qui le protégeait du soleil. C'était un homme doux et aimable. Un jour, une dame armée d'une canne à pêche vient près de lui. Alors qu'elle le regardait pêcher, timidement elle finit par lui demander quelques conseils et le sollicita pour qu'il lui accrochât un ver au bout de l'hameçon.

Cette dame revint souvent, toujours aussi gentille, toujours très discrète. Ils échangeaient des mots aimables. Au retour de ses journées de pêche, mon oncle nous racontait comment il l'aidait à s'initier à la pêche à la ligne. Un jour, elle lui dit très gentiment : « Vous pouvez m'appeler Hélène... »

C'était tout simplement Hélène de Savoie, la reine d'Italie.



Jacqueline de Ruggiero

La mère Patrie

Francis Pan

Cette histoire a pris naissance à l'école primaire de Palavas, dans les années 50, dans la classe de Mademoiselle Béros. Ce jour-là, l'institutrice abordait le thème de la Patrie. A la question posée : « Qu'est-ce que la Patrie ? », Jean-Pierre Durand qui était interrogé répondit : « La Patrie, c'est ma mère ». Les élèves partirent d'un seul et même éclat de rires « Clausquet »⁽¹⁾ avait parlé et « Clausquet » s'était ridiculisé, mais qu'est-ce que nous avons ri !!!! La maîtresse ne se laissa pas décontenancée, et mi-figue, mi-raisin, sur un ton qui ne laissait aucun doute quant à la crédibilité de la réponse elle poursuivit : « c'est très bien, vraiment très bien... », puis en réclamant le silence à la classe, elle s'adressa à Serge Benezech :

« Peut-être que le voisin de monsieur Durand va nous donner la réponse lui ?! Allons-y, qu'est-ce-que la Patrie ? » et Serge dit Amazeut⁽²⁾, répondit : « La patrie, c'est la mère de Clausquet ».

Un nouvel éclat de rire emplit la salle de classe, accompagnant le désappointement de Mademoiselle Béros.

Francis Pan

⁽¹⁾ *Clausquet :*
surnom de Jean-Pierre Durand

⁽²⁾ *Amazeut :*
surnom de Serge Bénézech
(Jean-Pierre et Serge sont tous les deux les cousins de Francis Pan)



La couronne mortuaire

Marc Bourdallé

Entre 1910 et 1920, l'Abbé Cros avait en charge la paroisse de Palavas qu'il quittera lorsqu'il sera nommé dans celle de Saint-François à Montpellier. Un jour une nouvelle tombe comme un couperet dans le village : L'abbé Cros est mort !

Marc Bourdallé et son fils décident de lui rendre une dernière visite et de lui déposer une couronne. Palavas étant encore bloqué par le bombardement des ponts ⁽¹⁾, seules voies de communication ⁽²⁾ de l'époque entre le village et les communes avoisinantes, tous les deux se rendent à pied aux Quatre canaux. De là, ils empruntent une barque, traversent le canal en direction de la station du petit train et gagnent Montpellier. Arrivés au terminus, ils achètent une couronne mortuaire digne de l'affection qu'ils portent à « leur » Abbé.



Ils traversent une bonne partie de Montpellier en tenant à deux, à bout de bras, cet imposant fardeau et ils arrivent tant bien que mal à la porte du petit jardin du presbytère. La mine compassée et le cœur gros, ils pressent sur la sonnette et tout aussitôt apparaît la « bonne ». A la vue de cette énorme couronne qui traduit immédiatement le but de la visite, la servante s'anime, à la fois agitée et alarmée. Elle traverse la cour à leur rencontre, et en lançant derrière elle des regards inquiets elle dit d'une voix basse et angoissée : « Ne rentrez pas, il n'est pas mort ! Il a eu une attaque mais il n'est pas mort ! »

Penauds, ces deux-là firent demi-tour, retraversèrent Montpellier et, emportant avec eux leur cadeau inopportun, ils reprirent le train en direction de Palavas.

Marc Bourdallé

⁽¹⁾ *Il s'agit des ponts des Quatre Canaux et du chemin de fer*

⁽²⁾ *Palavas n'était pas relié à Carnon par la route ; il n'existait que des dunes*

Quand le Père Soulas venait évangéliser les sauvages

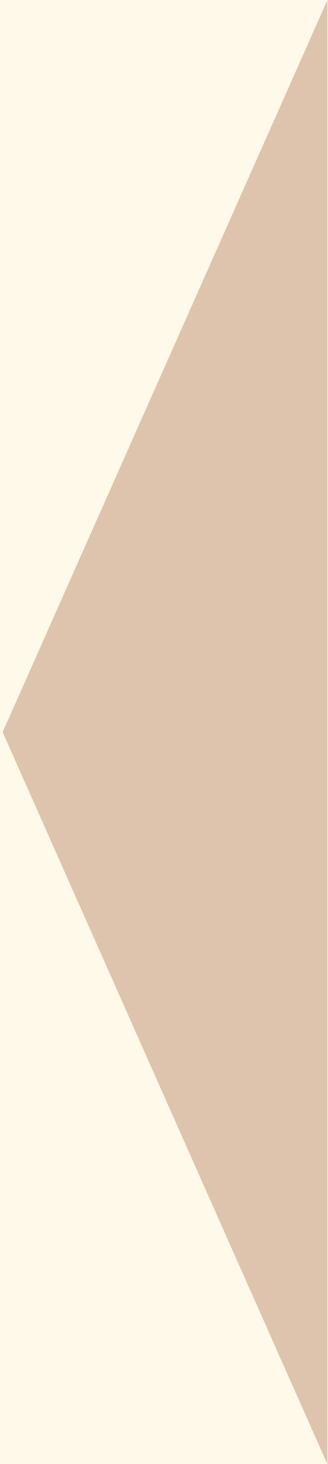
Jacky Plot

En mission à Pérols en 1839, le Père Soulas apprend avec étonnement de la bouche d'une dame, qu'une population absolument ignorante de la civilisation et de la foi vit dans des cabanes ou sous des tentes à proximité de la Redoute de Ballestras. Le Père signale bien vite l'existence de cette peuplade à son évêque Monseigneur Thibault, qui le charge d'aller évangéliser ces sauvages⁽¹⁾.

Bien que présenté par le receveur des douanes, le Père Soulas rencontre beaucoup de difficultés à établir un climat de confiance avec ces nouveaux habitants. Mais il y met tout son cœur. Il s'occupe des enfants et réussit à sympathiser avec quelques parents. Le soir, il dresse un abri de fortune afin d'installer un autel, il dit la messe, il multiplie ses efforts mais malgré tout, cela ne suffit pas... Depuis quelque temps le poisson se fait rare, l'inquiétude se lit sur les visages et la population craint la disette. Ces gens ont d'autres préoccupations plus... terre à terre, plus... pragmatiques, aussi restent-ils réfractaires à ce qui ne répond pas à leurs besoins immédiats... Le Père Soulas le comprend bien mais il ne lâche pas prise. Il persiste à prêcher. Il ne se décourage pas et continue d'enseigner la parole divine. Ainsi, au cours d'une messe, il demande à Dieu de bénir le travail des pêcheurs.

Le lendemain, les barques parties en mer de très bonne heure sont de retour. Cette fois, elles sont chargées de poissons.





La pêche est si abondante qu'elle est vite qualifiée de miraculeuse. De mémoire, personne ne se souvient, pas même les plus anciens, d'avoir vu des filets chargés à ce point. Dans l'un d'eux, une surprise !

Un merlan de sept kilos ! A l'unanimité il sera offert à Monseigneur Thibault. On lui doit bien ça, c'est lui qui nous a envoyé le Père Soulas, notre curé, car c'est bien Notre curé n'est-ce-pas ? Et c'est bien de ses prières que le miracle est né. Car il s'agit bien d'un miracle non ?... D'un miracle ?... Oui, d'un miracle. Ne devrait-on pas plutôt dire... de... deux miracles ? Celui de la foi n'en est-il pas un ?... Reçu de manière triomphale ce matin-là, le Père Soulas qui rentrait de Montpellier, eut à faire bon nombre de conversions....

Jacky Plot

(1) La légende dit que la première apparition du Père Soulas a semé l'épouvante parmi la population constituée de quelque deux cents personnes composées de pêcheurs, de quelques douaniers et leurs familles.

Le Camp Portes

Yves Montelon

Le Camp Portes était situé au bord de la plage, sur la rive droite. Il était composé de bâtiments en bois. L'été, il servait de colonie de vacances aux enfants.

Mes parents étaient les gardiens de ce lieu magique. C'est là où j'ai grandi. J'y ai habité de l'âge de quatre à douze ans. Les hivers y étaient très rudes et les tempêtes fréquentes. La mer arrivait souvent au pied des bâtiments. Le bruit des vagues et du vent était assourdissant. Il faisait si froid certaines années, que l'eau gelait dans la maison.

L'éclairage public n'était pas installé sur le chemin de Maguelone aussi, lorsque le soir, dans « le noir » et le froid qui me fouettait le visage et les jambes je rentrais de l'école du Château d'eau située sur l'autre rive, j'imaginai d'horribles créatures et cela me faisait « galoper » plus vite vers la maison.

L'été, c'était autre chose. Nous étions privilégiés par rapport aux autres car nous habitons au bord de la mer.

Quand je voyais les bateaux arriver de la pêche au thon, je courais très vite vers les quais et là, mes yeux n'étaient pas assez grands pour apprécier le spectacle... J'étais déjà un pêcheur dans l'âme.



Yves Montelon

Le rire en embuscade

Annie Hugoné -Renouvin

La Tente

Nous passions nos grandes vacances à Palavas. Au lever, ma sœur et moi enfiliions nos maillots. Nous buvions un bol de Deleska, poudre chocolatée présentée dans de jolis petits étuis en carton, que ma grand-mère avait délayée dans de l'eau bouillante et non du lait. Comme je m'en plaignais en lui faisant remarquer que cette boisson eût été plus savoureuse délayée dans du lait, elle me répondit « Deleska ça dit bien que le lait fait partie de la préparation ! pas la peine d'en rajouter » ; elle était très économe. Puis je m'enfuyais sous les glapissements de ma grand-mère, après avoir soulevé la cloche de verre recouvrant une assiette de brisures de fromage où une ruée de mouches que je plaignais se cognait et trépassait.

Une épuisette sur l'épaule, lestée par le seau que j'avais introduit dans le filet, je partais rejoindre ma mère, ma sœur et Firmin son petit camarade. Ce jour-là, lorsque j'arrivais, ma mère bavardait avec ses amis, Firmin et ma sœur Suzy, au comble du désœuvrement jouaient à se lancer des seaux d'eau et à se rouler ensuite dans le sable. De roulade en roulade, ils atterrirent devant la tente de notre voisin de plage, un monsieur très discret qui, après avoir salué ces dames d'un coup de chapeau, se laissait ignorer pendant toute la journée. Il habitait certainement Montpellier, arrivé vers dix heures et demie le matin, il repartait aux environs de dix-huit heures.

Une fois soulevé le pan de jute qui fermait l'entrée de la tente, il leur parut tout naturel de s'y introduire et, au comble de l'excitation, ils se battirent avec les serviettes, mangèrent tout le paquet de frites de Taffol, burent au goulot la bouteille de coco et se goinfrèrent de cacahuètes.



Ils s'apprêtaient à sortir lorsque le propriétaire entra.

Scandalisé, outré et fort en colère, il alla se plaindre à ma mère qui avait le talent de renverser toujours les situations à son avantage et de s'en sortir avec panache. Manque de chance pour ce monsieur vêtu ce jour-là d'un maillot de bain dont l'entrejambe relâché laissait voir une partie de ses attributs qui bougeaient au rythme des ses véhémentes gesticulations.

« Monsieur, quelle honte ! Et devant des enfants ! Lorsque vous serez décentement vêtu nous réglerons le problème. »

Un attroupement s'était formé et quelques quolibets plus ou moins douteux lui firent enfin réaliser l'indécence de sa tenue. Honteux, il s'enferma dans sa tente.

Nous ne le vîmes pas partir et le lendemain l'emplacement de la tente était désert, ne restaient pour la situer que les écorces de cacahuètes et les sacs de frites vides.

Canicule et jour de marché

Le seuil de la porte franchi, et descendue du trottoir, je me retrouve dans la rue. Les pavés me sautent au visage, je suffoque et j'avance dans une atmosphère épaisse et est-ce l'effet de la chaleur ? J'ai l'impression que les façades des maisons ondulent. Ça sent le melon, le poisson, la friture, un petit peu l'égout. Je rejoins les amis du village qui sont déjà en grande conservation. Elles ont chaud et le disent : « tè, je sors de la douche et je suis trempe » me dit Louise qui, après s'être essuyée le visage avec un mouchoir, le camoufle dans son soutien-gorge, roulé en boule et au plus profond du sillon qui fait partie de la panoplie des armes de séduction des dames et fait fantasmer les messieurs, surtout quand il est mis en valeur par un joli décolleté. Et arrive la phrase que j'attendais depuis un moment, car par temps de grande froideur ou de grande chaleur comme aujourd'hui, il y en aura toujours une qui vous dira : « tè, je rentre et je sors plus ».

Je me trouve chez l'épicière avec Marie, le verbe « laisser » n'existe pas pour elle, elle ne « laisse » jamais, elle « quitte ». Par exemple, au moment de payer et s'apercevant qu'elle a oublié quelque chose, elle dépose une tête d'ail qui l'encombre sur le comptoir et dit à l'épicière : « je reviens tout de suite, je la quitte là ». La retrouvant sur le seuil du magasin et au moment de nous séparer, elle se plaint alors des programmes de la télévision et m'avoue qu'elle ne la regarde pour ainsi dire plus parce qu'il y a trop de « quitter aller ». Je la regarde partir, ignorante de la perle rare qu'elle vient de m'offrir.

Nettoyage de printemps

J'ai treize ans, c'est jeudi, je suis réveillée par le boucan que fait Blaise l'estamier (l'étameur) en criant sur le trottoir face à la maison : « chaudrons, bouilloires, casseroles ! ». Mon voisin, Pierrou, surnommé le messic (et surtout pas le mexicain), découenne à grands coups d'esclap (sabots) des anguilles déposées sur un tas de sable. Je les plains elles se tortillent, s'arc-boutent, leur tête rejoignant leur queue et je l'entends dire une fois de plus à un ami : « moi je suis un enfant du tour ». Le tour de France je me dis, ne creusant pas la question.

Mais lorsque quelques mois plus tard, je lus Les Mystères de Paris d'Eugène Sue et me ruais sur le dictionnaire pour y lire : TOUR : dans les hôpitaux et monastères, armoire cylindrique et tournante dans l'épaisseur d'un mur pour recevoir ce qu'on y déposait du dehors (bien souvent un enfant), je réalisais alors combien j'étais loin de la réalité.

Il m'arrivait par la suite d'imaginer Pierrou sous les traits d'un nourrisson, qu'une pauvre fille, le dos courbé sous le poids de ses amours coupables, dissimulait sous une vaste pèlerine et allait déposer dans cette espèce de tourniquet.

Des édretons joufflus s'aéraient et fleurissaient les balcons. De temps en temps Suzanne, qui avait entrepris de laver un oreiller, laissait échapper une poignée de duvet d'oie tourbillonnant poussé par une légère tramontane. Jeanne lavait à grands coups de jets d'eau dans la rue et en bordure du trottoir sa cuisinière à charbon.

Aux environs d'une heure de l'après-midi, carreaux de fenêtres étincelants derrière des rideaux de tulle empesé, avec la bonne conscience du devoir accompli et du travail bien fait, installées sur leurs chaises en ringuette sur le trottoir d'en face, affamées, elles dévoraient à belles dents de la saucisse sèche qu'une des leurs avait achetée, ayant décidé de ne pas cuisiner ce jour-là.

Le temps passe, les conversations s'étirent, la digestion aidant, la fatigue commence à se faire sentir, elles regagnent leur logis et demain sera un autre jour.

Leçon de séduction

C'était un jour d'automne, un jour qui n'en finissait pas de finir, et m'apercevant que je n'avais rien à lire, je courus à la bibliothèque. Il n'était pas loin de six heures, heure à laquelle Annette fermait, sa journée étant terminée. Arrivée sur les lieux, je choisis un livre à la hâte et décidai, comme j'avais une bonne heure à tirer avant mon repas du soir, d'aller dire un petit bonjour à mon amie Lisette, passant devant chez elle pour rentrer chez moi. La porte de l'appartement était entrebâillée, j'entrai et, arrivée dans le vestibule, j'entendis une pauvre petite voix chevrotante dire : « Il m'a dit qu'il allait me quitter. » Et, c'est en voyant le regard sévère et les traits affaissés du visage de Lisette que je mesurais le sérieux de la situation.



Assise face à elle, je vis une dame, ni grande ni petite, ni ronde ni mince, au teint mi-clair mi-mat, la banalité en personne.

C'est alors que, décidant de prendre le problème à bras-le-corps, Lisette dit : « Mais il y a une solution à tout :

- quelques mèches blondes dans vos cheveux,
- des sous-vêtements de qualité. Très important !
- un beau soutien-gorge bien pigeonnant (considérant le vide que je devinais sous le corsage, je me dis que le pigeonnement était gravement compromis),
- épilation,
- bain moussant,
- string. »

Ça n'en finissait pas, le parfum Jicky fut conseillé.

Devant une telle entreprise, je voyais le regard de la dame devenir vague, s'absenter, et je compris quand il devint résigné qu'elle avait abandonné toute tentative de reconquête. Après avoir remercié Lisette pour ses bons conseils et sa gentillesse nous la vîmes disparaître dans la nuit, et j'entends encore mon amie lui dire sur le pas de la porte : « vous m'en direz des nouvelles !!! » qu'elle n'eut jamais, je le sus par la suite.



Annie Hugoné -Renouvin

Les deux rives

Jacotte de Godebout

En 1948 lorsque j'ai découvert Palavas, c'était un gros village séparé en deux par le canal. C'est cette séparation rive droite, rive gauche, très parisienne, qui m'a surprise et amusée.

Les habitants de la rive droite, dans l'ensemble des bourgeois montpelliérains qui passaient l'été à Palavas, avaient leurs habitudes sur leur rive et ne daignaient passer le pont que pour se rendre à l'église et aller à la mairie.

Je me souviens très bien que les premières personnes qui se sont installées avenue de Saint-Maurice, directement sur la plage, faisaient figure de transfuges.

Il est vrai qu'avant la guerre, les maisons de la rive droite étaient elles aussi directement sur la plage, et les personnes qui n'étaient pas propriétaires louaient d'une année sur l'autre au même endroit ce qui assurait une continuité paisible.

Il faut le dire, cette impression de supériorité de la rive droite sur la rive gauche m'avait choquée, mais elle est fort heureusement tout à fait disparue.



Jacotte de Godebout

Le cinéma du Curé

Jacky Plot

En 1950, Marc Bourdallé et l'Abbé Brocardi avaient mis en place le cinéma du curé. Relancé en 2003 par les Affaires Culturelles de la ville avec la complicité du père Jean-Claude Monte, c'est une véritable institution palavasienne. Marc Bourdallé se souvient : «Je vais créer un cinéma» me dit un jour l'Abbé qui était arrivé à Palavas l'année précédente. «L'été, on donnera des séances dans la cour de l'école Sainte Florence et l'hiver, à l'hôtel Maguelone». Je sautais sur l'occasion, moi qui avais déjà une petite caméra et qui rêvais d'ouvrir un cinéma. A l'hôtel, il y avait l'ancien projectionniste du Capitole de Montpellier. Paralysé, il ne pouvait plus exercer. C'est lui qui a formé le néophyte que j'étais à la manipulation du Hortson 16 mm flambant neuf. »

Les débuts furent épiques, et le jeune projectionniste épris de perfection montait les trois bobines habituelles du film sur une bobine unique pour éviter les coupures. Hélas, le poids fatiguait le moteur ; aussi, pendant les vingt dernières minutes de la projection, à l'aide de son doigt, il aidait le film à se dérouler à la bonne vitesse. Les programmations, d'abord très ciblées, comme «Monsieur Vincent» ou «Les clefs du royaume», se sont rapidement diversifiées car Marc Bourdallé avait fait la connaissance de son homologue carnonais et tous deux échangeaient leurs films, ce qui n'était pas très orthodoxe et chagrinait quelque peu l'Abbé Brocardi.





Avec le temps, l'existence du cinéma du curé s'est enrichie d'anecdotes. Marc Bourdallé affirme que beaucoup sont inexactes. Il ne récuse cependant pas celles liées aux moustiques car ils étaient omniprésents malgré la citronnelle dont se munissaient les spectateurs. Même l'horloge du clocher a souffert de ces insectes ! En effet, comme celle-ci était éclairée, de saison en saison ils entraient en nombre à l'intérieur et y mouraient. Leur accumulation finit par bloquer la grande aiguille...

De nos jours, si le matériel s'est modernisé, le ronronnement de l'appareil berce encore les soirées et leur confère une ambiance bon enfant que les Palavasiens et les touristes savourent chaque jeudi pendant la saison estivale.

Jacky Plot

Calcetina

Paul Lacaze

Bien des organismes qui enseignent les langues étrangères assurent de bons résultats. Toutefois comme l'indique une certaine méthode, «aller au pays est la meilleure façon». C'est exact.

Il me souvient de l'arrivée d'un petit espagnol de six ans que le père était venu faire inscrire à l'école, au cours du mois d'octobre. L'enfant ignorait totalement notre langue. Le père ne parlait que très peu le français. C'est en utilisant quelques rudiments de la langue ibérique que nous arrivâmes tout de même à nous comprendre et à satisfaire aux formalités administratives.

Les grands yeux foncés du petit Antonio, car c'est de lui qu'il va s'agir, témoignaient d'une immense inquiétude. Percevant de-ci, de-là, dans notre conversation, un mot de sa langue maternelle, l'enfant devait se dire : « Mais qu'est-ce qu'ils baragouinent ces hommes-là ? »

L'inscription terminée, le père partit. J'installai Antonio dans une classe de son âge. Lors des premières récréations, l'enfant s'isolait dans la cour. Certains petits Palavasiens s'approchaient de lui. Sans réponse et pour cause aux questions qu'ils posaient, ils repartaient jouer, laissant le nouveau venu bien triste. Le drôle semblait perdu. Je me le remémore encore : un enfant de taille normale pour son âge, râblé, un visage rond. Il fuyait le regard des autres. Le plus souvent, adossé au mur de la cour, la tête légèrement orientée à droite ou à gauche, il observait sous cape les ébats des élèves. En récréation il se déplaçait chaque fois de quelques pas de ceux qui l'interpellaient, ne comprenant pas leurs désirs.

Quelques jours après l'arrivée d'Antonio, le repérant toujours isolé, j'intervins. J'essayais avec mes quelques rudiments d'espagnol d'entrer en conversation avec lui, du moins de le rassurer, de l'engager à partager des jeux. Je l'assis sur le large rebord de la fenêtre de ma classe pour qu'il soit à ma hauteur. Alors j'entamais avec lui un échange de mots durant quelques minutes.

Je lui disais : « Como se llama esto ? » (Comment se nomme ceci ?).

Il me donnait le nom en Espagnol et je lui traduisais en Français.

Ainsi : chemise, mouchoir, soulier, etc servirent d'échange.

Nous apprenions réciproquement les mots d'une langue étrangère.

J'avais peut-être plus de plaisir que lui.

Je ne sais pas si j'essayais d'apprendre sa langue maternelle ou bien si j'essayais de lui apprendre la nôtre. Qu'importe, l'un de ses mots m'avait interpellé, allez savoir pourquoi !

Lui montrant sa socquette il me dit : « Calcetina ».

Plus tard, à chaque rencontre avec Antonio, un mot me revenait à l'esprit : « Calcetina ». Cela eût pu devenir son sobriquet. Les jours passèrent, Antonio s'enhardissait. Il se fonda de plus en plus dans des groupes d'enfants de son âge, partagea leurs jeux, se plia à toutes les disciplines et règles. A la rentrée scolaire de janvier, près de trois mois après son arrivée à l'école, je recherchai Antonio dans la cour. Je ne retrouvais plus cet enfant solitaire, éperdu, hagard, muet, fuyant les camarades. Quelle ne fut pas ma surprise de l'apercevoir jouant aux billes avec ses copains ! Je m'approchai du groupe, Antonio s'exprimait parfaitement en français avec en plus l'accent de notre midi. « Allez, pousse toi que je tire ta bille ». J'étais stupéfait.

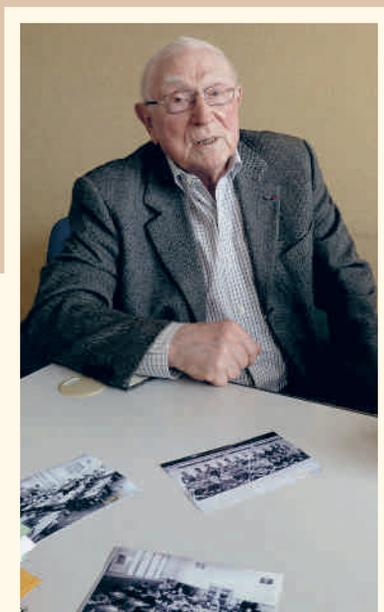
Entrant en libre conversation avec « Calcetina », je le félicitais pour avoir si vite appris notre langue alors que moi, le grand, j'en restais avec mes quelques mots, sans plus. Trois ans durant, dans notre école Antonio suivit les cours sans la moindre gêne. Il était devenu l'Espagnol parlant le Palavasien. La famille repartit vivre en Espagne, Antonio aussi. Je ne les ai plus revus. Je suis persuadé que cet enfant devenu homme gardera sa vie durant, la possession de notre langue avec l'accent méridional.

Quant à moi je n'ai guère progressé en cette langue.

Conclusion « Ir al pays es el mejor ».⁽¹⁾

Paul Lacaze

⁽¹⁾*Aller au pays est le meilleur*



La naissance d'un sobriquet

Paul Lacaze

Dans notre bonne vieille ville de Palavas-les-Flots née au milieu du XIX^{ème} siècle, perdue une tradition : « les sobriquets ». Ils naissent le plus souvent d'un aspect physique, d'une situation ou du comportement d'un individu. Rien de méchant, de moqueur, de ridicule n'émane de l'attribution d'un sobriquet, au contraire : c'est un moyen de reconnaître, de désigner, de parler d'un concitoyen sans décliner sa véritable identité.

Les enfants de ces « rebaptisés » héritent souvent du sobriquet attribué à leurs parents. On dit alors le fils de, ou la fille de. Ainsi ont fleuri au cours du siècle passé ces surnoms : la Flèche, la Lune, le Rapace, le Calimar, Bondance, la Cigogne, Bifteck, le Panard, Petits-pieds, Petit prince, l'Américain et bien d'autres. Si je révèle cette coquetterie locale, c'est que j'ai assisté au cours de l'année 1960 à la naissance de l'un de ces sobriquets.

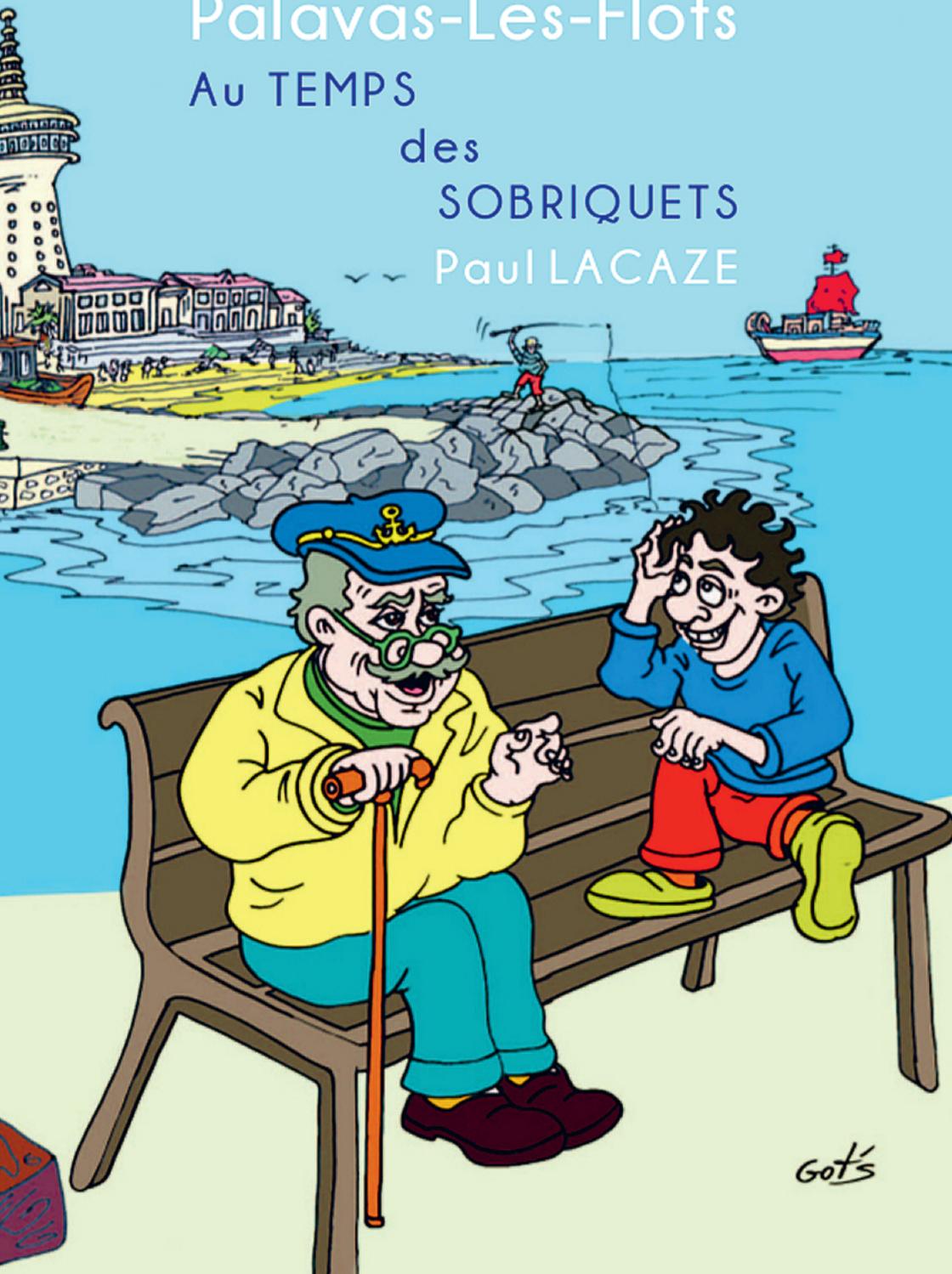
J'enseignais cette année-là dans le cours moyen 2^{ème} année de l'école de la ville. On y dénombrait trente élèves de onze à douze ans. C'étaient des garçons et des filles, issus de famille de toutes professions. Enfants comme partout ailleurs, travailleurs pour certains, chahuteurs, taquins ou oisifs pour d'autres. L'école était gémisée : les filles dépendaient d'une directrice et les garçons d'un directeur. Toutefois, l'enseignement était donné dans des classes mixtes. Si les garçons et les filles suivaient les mêmes cours, ils se séparaient lors des récréations de même que dans les rangs avant l'entrée en classe. Ainsi fonctionnait l'école.

Palavas-Les-Flots

AU TEMPS

des
SOBRIQUETS

PAUL LACAZE



Got's

Un jour donc, de cette année scolaire, une jeune fille de treize ans d'origine Martiniquaise fut inscrite dans ma classe. Elle accusait deux ans de retard sur son enseignement. De grande taille, coquette, jolie fille, un peu exubérante, elle ne tarda pas à se faire remarquer par mes galopins qui n'attendaient pas longtemps pour passer à «l'attaque».

Dans les rangs comme en classe, je veillais attentivement au comportement de mes hardis petits gars qui, bien que jeunes, n'en étaient pas moins précoces ; non pour les études mais pour l'anatomie féminine. Et là, on le devine, le diable donnait des idées. Nous revenions d'une récréation, le rang des filles entre le premier dans la classe. Le rang des garçons suit. La discipline, à l'époque, voulait que tous les élèves debout dans la classe, près de leur place, attendent que le maître dise : «Asseyez-vous».

L'un des garçons, plus futé, plus hardi, probablement éveillé par les atouts de la grande fille qui ne cessait pas de se trémousser, passa près d'elle et fit mine, le coquin, de lui pincer la taille. Mal lui en prit. La galante lui appliqua une magistrale gifle et l'apostropha par l'expression : «tronche d'ail !»

Qu'avait-elle remarqué la coquine ? Que ce garçon présentait grosso modo un profil de visage particulier ? Un grand mais court silence se fit dans la classe, suivi d'un éclat de rire général sauf bien sûr pour le taquin qui, penaud, rejoignit rapidement sa place. Contenant moi-même un rire, mais ne voulant donner aucune importance au fait, je calme la classe en disant simplement : «Bon ! Asseyez-vous et soyez sages !»

L'incident vite clos, le cours reprit normalement. Néanmoins, ce sobriquet resta attaché un certain temps au « petit farceur ».

Heureusement pour lui, la nature faisant bien les choses, la transformation physique du profil et du visage de « tronche d'ail », au fil du temps, fit que le sobriquet ne refléta plus ce pourquoi il avait été évoqué.

Il disparut naturellement. Qu'importe ! Le mot avait été lancé.

Paul Lacaze

Le temps de la pêche aux thons

Félix Apollis

La pêche aux thons à Palavas fait partie de mes souvenirs et plus encore ceux d'une pêche de jour spectaculaire et folklorique, hélas disparue : la « seinche ». Cette pêche particulière se pratiquait de mai à septembre, au moment où la flotte de thons était attirée à proximité de nos côtes, d'une part par la chaleur, et d'autre part par les bancs de sardines, d'anchois, et autres poissons qui étaient leur nourriture favorite.

Cette seinche, qui par extrapolation en langage courant était devenue : le «singe», se pratiquait souvent sur un «coup de signal». C'est-à-dire que lorsque les pêcheurs étaient à la mer pour d'autres activités, telles que la pêche à la bouille ou aux bijus et qu'ils voyaient monter à la surface la flotte de thons⁽¹⁾, ils avertissaient, au moyen d'une veste hissée, au bout d'une perche pour une embarcation légère⁽²⁾, leurs collègues restés à terre, de la présence des thons, ou bien, s'il s'agissait d'une barque catalane, ils hissaient la voile latine en croix avec le mât. Ceci s'appelait faire «carte pleine».

Les premiers avertis étaient souvent les pêcheurs retraités assis sur le banc de la barque de sauvetage, rive gauche. En se remémorant les pêches d'antan, toujours plus importantes au fil des années, ils scrutaient l'horizon dans l'attente du fameux signal. Le plus alerte partait en courant sur le quai en criant : «Fan signaou»⁽³⁾.

C'était alors une animation sans pareille. Les gens couraient dans tous les sens, les femmes appelaient les hommes qui se reposaient d'une nuit de travail, d'autres couraient avertir ceux qui travaillaient dans les étangs environnants. Les hommes prenaient le panier que les femmes leur avaient préparé, et qui contenait la traditionnelle tarte à la sardine que l'on avait toujours de côté pour ces occasions, la panotte de pain, et la bouteille d'eau ou de vin. Ils sautaient dans la première embarcation qui passait. Tout ceci, au rythme d'une marche de l'époque, «Le régiment des mandolines» que François, le patron du bar «Le petit mousse», faisait hurler dans son haut-parleur. On assistait alors à des scènes à la Dubout. Le coiffeur de la rive droite, Monsieur Portalier, friand d'anecdotes savoureuses, m'a raconté qu'un certain pêcheur qu'il rasait au moment du signal était parti avec une seule joue rasée, lui disant : «Tu feras l'autre ce soir». Les estivants se demandaient de quelle frénésie s'étaient emparés tous ces gens. Où couraient-ils ?, et après qui ? Et, quand on leur répondait : «C'est le singe», eux-mêmes, courant aussi, disaient à la cantonade : «Ils courent après un singe». Quand enfin, tout le monde était à la mer, les affaires sérieuses commençaient. La flotte de thons était repérée et encerclée avec les filets prévus à cet effet. Ensuite, le cercle était de plus en plus resserré pour amener les thons dans un grand filet formant une immense poche, appelée «globe», maintenue par cinq ou six barques catalanes, selon l'importance de la flotte capturée. Les pêcheurs tiraient sur le filet à la main, afin de rétrécir la poche jusqu'au moment où les thons, privés d'eau, en se débattant se tuaient entre eux. C'était un spectacle grandiose que ces poissons

de toutes tailles essayant de se dégager, mais en vain, de cette étreinte, et mourant dans une mer de sang sous le regard de nombreux plaisanciers venus avec leurs bateaux, pour contempler cette scène unique qui resterait longtemps gravée dans leur mémoire.

Il n'y avait plus alors qu'à embarquer les thons dans les catalanes. C'était là le travail des plus jeunes. Ils descendaient dans le globe et en les saisissant par la queue, ils faisaient passer les thons à ceux qui restaient à bord. Quand tous les poissons étaient chargés, les bateaux rejoignaient le port. Ceux-ci accostés, commençaient alors les tractations avec les mareyeurs venus de toute la région pour déterminer le prix du poisson. Il était souvent fixé en fonction des pêches des ports voisins. Les palabres étaient parfois longues et ardues, entrecoupées toutefois de bons verres de pastis... la mer, ça déshydrate ! Quand l'accord était conclu, la pesée pouvait commencer sur l'apponement prévu à cet effet. L'emalat⁽⁴⁾ était dressé. Les jeunes déchargeaient les bateaux. Les thons alignés sur les quais étaient ensuite disposés sur l'emalat (environ une dizaine à la fois). Le peseur, dressé sur une chaise, annonçait le poids qui était aussitôt noté par un pêcheur et le mareyeur acheteur. Le manège des véhicules commençait au milieu d'une foule énorme qui contemplait le spectacle avec ravissement. Je me souviens d'un pêcheur assurant la pesée qui s'était dévêtu à cause de la chaleur. Il se tenait dressé sur sa chaise, en caleçon long⁽⁵⁾ or le caleçon étant largement ouvert sur le devant pour satisfaire un besoin naturel, lorsqu'il se baissait, il laissait entrevoir une partie intime de son anatomie sous les rires des spectateurs amusés.





Il est temps de terminer sur une note plus sérieuse. Toute l'ardeur déployée pour cette pêche décrite plus haut avait un but. Souvent, après un hiver difficile, car la vie était dure à cette époque, un bon coup de «singe» arrangeait bien les finances de nombreux ménages. Cela permettait de régler les crédits contractés chez les commerçants auxquels il faut rendre hommage pour leur compréhension vis à vis de certaines familles en difficulté. Ils étaient payés en monnaie de «singe» peut-être, mais toujours payés. Je conclurai sur une note bien réconfortante quant à l'état d'esprit de la profession de l'époque qui, je le regrette, n'est pas toujours le même aujourd'hui. Lorsque le partage du produit⁽⁶⁾ de la pêche aux thons avait lieu, tous les retraités ainsi que les malades qui n'avaient pas pu participer avaient droit à leur part, comme tous les autres. Je crois que cette solidarité, chez des gens qui vivaient souvent très modestement, méritait d'être signalée.

Félix Apollis

⁽¹⁾ *Le terme local est : faucade*

⁽²⁾ *Embarcation légère appelée : bette*

⁽³⁾ *« Ils font le signal »*

⁽⁴⁾ *Grand trépied sur lequel est suspendue une balance romaine*

⁽⁵⁾ *Ni les slips, ni les caleçons longs n'existaient à cette époque là*

⁽⁶⁾ *On appelait cette manière de procéder : « faire compte »*

Flambeau, le chien.

Madame Nicot-Gatellier

Je vais vous conter l'histoire d'un chien qui connaissait le petit train de Palavas, celui-là même que Dubout a immortalisé dans ses dessins pleins d'humour.

Ce chien s'appelait « Flambeau ». C'était un épagneul aux longues oreilles, sa robe était couleur fauve aux reflets flamboyants d'où son nom de «Flambeau».

Nous étions en 1926, j'avais 10 ans. Chaque année, mes parents et moi passions le mois de septembre à Palavas. Nous habitions Paris et c'était une véritable expédition que ce voyage dont nous rêvions d'une année sur l'autre.

Paris - Montpellier... 16 heures de train ! A cette époque-là on ne se déplaçait pas aussi souvent ni aussi facilement que de nos jours.

Les trains étaient à vapeur; aussi arrivions-nous à Montpellier le visage et les mains noircis par la fumée que crachait la locomotive. Parfois, des «escarbilles» entraient dans nos yeux. C'était très désagréable ; nous les retirions à l'aide du coin d'un mouchoir en «pur fil» comme celui qu'affectionnaient nos grands-mères. Arrivés à Montpellier, un brave homme Monsieur Tronel, (quelques vieux montpelliérains se souviennent peut-être encore de lui) nous attendait devant la gare avec un charreton sur lequel il chargeait nos valises... Nous reprenions la route à pied en le suivant par la rue Maguelone jusqu'à l'Esplanade avec son joli petit jardin. Là, était la gare de départ pour Palavas.



Quel plaisir que ce petit train tracté par une locomotive poussive, qui nous emmenait vers la mer et le soleil, qui roulait au pas lorsqu'elle affrontait la rampe de l'Esplanade en tirant ses wagons aménagés de banquettes en bois peint d'une couleur vert bouteille. En gare de Lattes le train s'arrêtait, puis la locomotive reprenait son voyage. Elle passait devant la Céreirède et les premières cabanes, nous laissant nous démener avec des nuées de moustiques qui avaient pris possession des wagons lors de la halte. Enfin Palavas ! Nous descendions du train et reprenions notre marche derrière la charrette à bras qui portait nos bagages jusqu'au logement que nous occupions chaque année.

Il était situé juste en face de l'école communale. «Neptune», c'était le nom de la petite maison qui nous abritait. Elle existe toujours rue Saint-Pierre mais elle a perdu son patronyme.

En cette année 1926, mon père était allé acheter du vin dans un débit de boissons tenu par Monsieur et Madame Victor Bénézech. La boutique, au 27 de la rue Saint-Roch s'appelait : « O-20-100-O ». Il y a 75 ans, peut-être plus, que cette enseigne existe. Levez les yeux lorsque vous passerez devant. Aujourd'hui une épicerie a remplacé le débit de boissons.

Dans cette boutique, le chien de Monsieur Bénézech était couché. A la vue de mon père, il se leva, se dirigea vers lui et le suivit jusqu'à notre maison. Il entra, se coucha sous la table et y resta toute la journée. Le soir venu il s'installa au pied du lit, et à dater de ce jour, il suivit mon père pas à pas et ne nous quitta plus. Bien entendu, nous avons averti ses maîtres. Les vacances touchant à leur fin, il nous fallait repartir. Flambeau nous suivit jusqu'à la gare, les oreilles basses, le regard implorant. Il semblait nous dire : «Emmenez-moi».



L'année suivante Flambeau était à la gare. Ce furent alors des démonstrations de joie incroyables. En 1927, il était monté dans le train, rive gauche, et s'était caché sous la banquette. C'est le cœur serré que nous avons dû le faire descendre rive droite. Cela dura jusqu'en 1931 et en 1932, Flambeau n'était pas à la gare.

Mon père, inquiet, alla trouver Monsieur Bénézech pour connaître la raison de cette absence : «Cet hiver, on l'a trouvé mort, rue St Pierre, devant votre porte». Son maître ajouta : «Quand arrivait septembre, plusieurs jours avant, il allait devant la gare et..... il attendait».

Madame Nicot-Gatellier

Poésies

Flâneries à Palavas	page 263
<i>par Christian Jeanjean</i>	
Chant de la Fête de la mer	page 267
<i>par Frédéric Richard</i>	
Le Petit Train	page 271
<i>par l'abbé Paul Bruniquel</i>	
Nostalgie	page 275
<i>par Jean-Louis Roche</i>	
Retour au Pays	page 277
<i>par Jean-Louis Roche</i>	
Vue de la Redoute	page 279
<i>par Jean-Louis Roche</i>	
L'accoucheur	page 281
<i>par Jean-Louis Roche</i>	
Des temps, dans le temps	page 285
<i>par Jacques Mazet</i>	
Le Petit Train de Palavas	page 293
<i>par Paul Lacaze</i>	
Le vacancier fidèle	page 297
<i>par Paul Lacaze</i>	
La nostalgie du Palavasiens	page 301
<i>par Paul Lacaze</i>	
Jeter l'ancre	page 305
<i>par Rose Tastevin</i>	
Invitation à Palavas	page 307
<i>par Paul Lacaze.</i>	

Flâneries à Palavas

Christian Jeanjean

J'aime les rues de mon village
Toutes ces petites maisons
Qui me rappellent un autre âge :
Des souvenirs d'autres saisons.

En flânant souvent je m'arrête
Je goûte à cet air du temps
Dans le centre partout je furète
Pour rencontrer les habitants.

Palavas me revitalise
Avec ses nombreux commerçants
Qui, à longueur d'année, devisent
En s'occupant de leurs clients.

Arrivé place de l'église
Je découvre le beau clocher
De cette demeure exquise
Où Dieu a souhaité s'installer.

Pénétrant dans l'édifice
Rempli d'amour et de respect
J'aperçois comme un artifice
Le parc de l'autre côté.

C'est le jardin de Saint-Pierre
Que notre évêque a consacré
Rempli de gazon et de lierre
Avec des cygnes blanc-nacré.

Un peu plus loin, superbe et fier
Le Phare de la Méditerranée
Domine Palavas et la mer
Depuis une poignée d'années.

Avec son restaurant tournant
La promenade est assurée
Assis à table en gourmand
Je découvre toute la contrée.

J'arrive sur les bords des quais
Où j'aperçois de beaux bateaux
Qui, après avoir navigué,
Tangent et dansent sur l'eau.

La musique des mâts qui tintent
M'attire auprès des voiliers,
Ces images en demi-teinte
Réussissent à m'enivrer.

Sur le canal je me promène
Autour des barques et des filets
Avec les pêcheurs qui aiment
Me parler de leur dur métier.

Au prix de sacrifices inouïs
Leurs ancêtres ont fait notre ville,
Puis ils se sont évanouis
En nous léguant ce coin tranquille.

Il me faut, c'est une évidence,
Parler du train tant regretté
Qui fut celui de nos vacances
Et des belles saisons d'été.

Au milieu des étangs sublimes
Que nous avons su conserver
Il a fait un voyage ultime
Mais, nous allons le retrouver !
La promenade s'achève,
Au loin Maguelone apparaît
La plage où s'étale la grève,
Est la voisine des marais

Albert Dubout en quelques traits
Aurait su beaucoup mieux que moi
Peindre de Palavas l'attrait
Qui me procure un grand émoi.

C'est la raison pour laquelle
Lorsque je veux me promener,
Je choisis cette plage éternelle
Où tous mes souvenirs sont nés.

Ici, il n'y a pas d'égoïstes
Nous avons toujours partagé
Avec nos amis les touristes
Ce séduisant havre de paix.

Christian Jeanjean

Chant de la Fête de la mer

Frédéric Richard

Malgré la foudre et la tempête
L'Palavasien au cœur fervent
Brave les flots rien ne l'arrête,
Chante sa foi, bannière au vent.

Quand il rayonne à notre tête
Nous sommes fiers de ses couleurs
Aux yeux de tous il interprète
L'audace et l'amour de nos cœurs.

Refrain

Du courage, c'est l'image
T'aimer sans peur est grand et beau
O Saint Pierre, pour te plaire
Je veux marcher sous ton drapeau
O Saint Pierre, pour te plaire
Je veux marcher sous ton drapeau.

A toi nos chants et nos hommages
Bénis la pêche et le pêcheur
Ramène enfin sur nos rivages
Et les beaux jours et le poisson.

Non moins orné qu'un diadème
Ton étendard aux franges d'or
Pour nous, Grand Saint, est un emblème
De tes vertus, c'est le décor. Refrain
Du courage, c'est l'image
T'aimer sans peur est grand et beau
O Saint Pierre, pour te plaire
Je veux marcher sous ton drapeau
O Saint Pierre, pour te plaire
Je veux marcher sous ton drapeau.

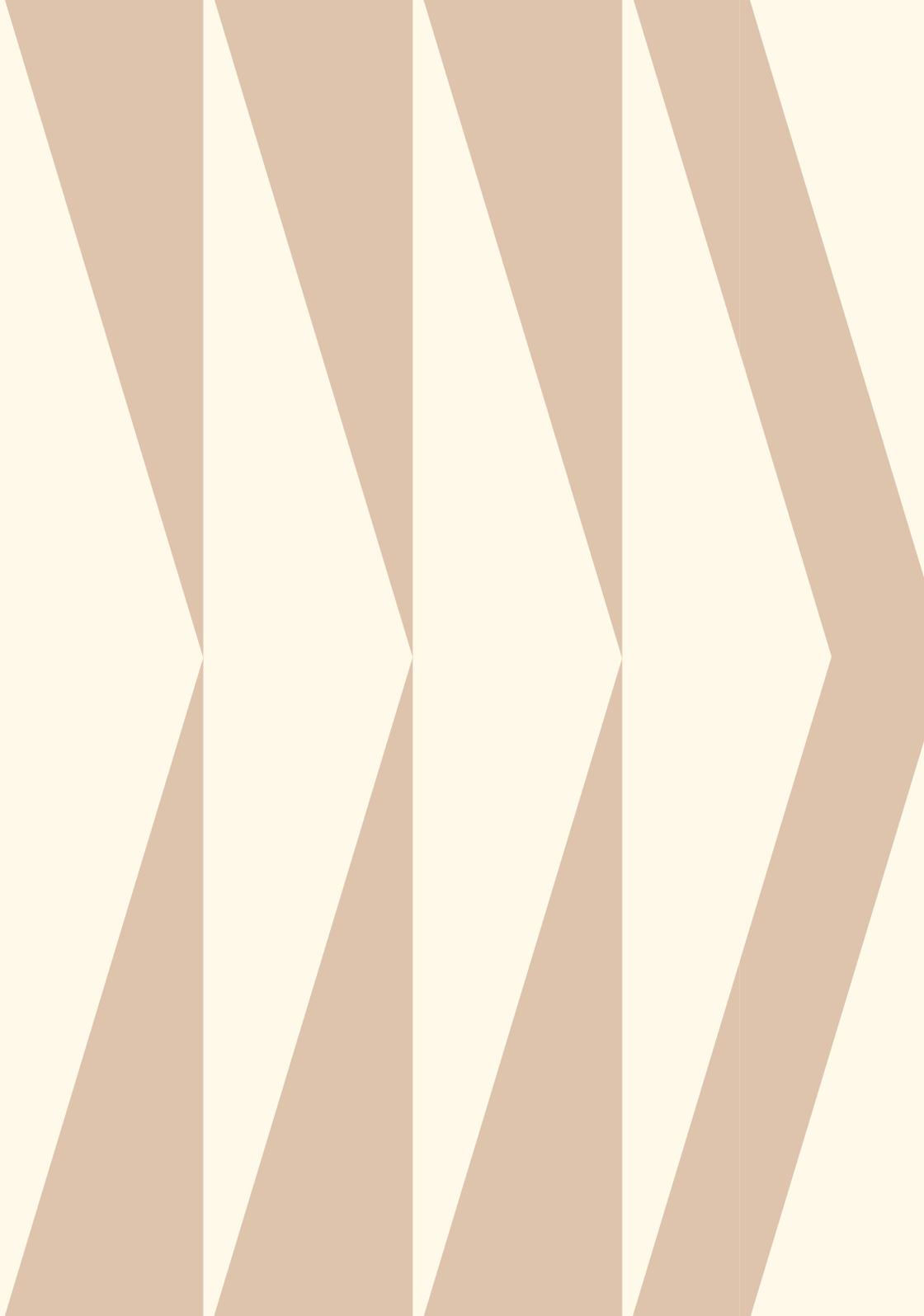
De tout danger, Grand Saint, préserve
Les Palavasiens dans les combats.
En tout honneur, garde et conserve
Et nos marins et nos soldats.

Marins, à notre bonne mère
Avec amour restons unis
Et n'oublions jamais Saint-Pierre
Soyons frères, soyons amis.

Refrain

Du courage, c'est l'image
T'aimer sans peur est grand et beau
O Saint Pierre, pour te plaire
Je veux marcher sous ton drapeau
O Saint Pierre, pour te plaire
Je veux marcher sous ton drapeau.

Frédéric Richard



Le petit train

Abbé Paul Bruniquel

Le petit train de Palavas est né en 1872.
Il va disparaître le 31 octobre 1968.
Quatre ans de plus il eût été centenaire.
Qui ne le regrette pas ?

C'était un petit train bien départemental
Qui, sous le chaud soleil, de juillet à septembre,
Tout le long des étangs sur les rails à cheval,
Ahanait à travers la campagne au vert tendre.

Reliant Montpellier à Palavas-les-Flots
Ses marchepieds voyaient s'agglutiner sans cesse
Des flots de voyageurs amusés par ses trots
Contre marées et vents à petite vitesse.

On était fier de lui, sous pleine pression
Faisant virevolter bien haut dans l'atmosphère
Escarbilles, fumée en grands tourbillons.
C'était le petit train devenu légendaire.

Un jour le petit train eut sa condamnation,
On le trouva lassé, démodé par l'usage,
C'est alors qu'il partit pour la démolition.
Et le voici soudain à son dernier voyage.

Dépecé, transformé puis revendu par poids,
Tous ses membres ferreux, mis en tas de ferraille
Vont être ravalés, pêle-mêle, sans choix
Au rang de tout ce qui devient un rien qui vaille.
Ses remplaçants seront peut-être plus pimpants
Mais du «vieux» tortillard, ils seraient trop crédules
De penser effacer les souvenirs vivants.

Tant qu'on croira d'ouïr dans les gris crépuscules
Son sifflet résonnant dans l'ultime sursaut
Quand arrivant poussif en gare de l'Esplanade
Il paraissait jeter comme un défi, bien haut,
L'annonce qu'à sa fin touchait sa promenade.

Adieu, vieux petit train, enfant cher à Dubout.
Merci d'avoir servi si bien et jusqu'au bout.

Abbé Paul Bruniquel,
ancien curé de Palavas-Les-Flots

Nostalgie

Jean-Louis Roche

Chanson de l'Exilé

Au creux d'hiver, lorsque le ciel est gris et que la neige est blanche
Au creux d'hiver, quand les oiseaux sans nid se serrent sur les branches
Quand le soleil, lorsque sonne midi, jalousement se cache
Quand un brouillard, tout imprégné de pluie, étend sa lourde bâche,

Au creux d'hiver, les rues du vieux Paris, malgré leurs éclairages,
Au creux d'hiver, semblent ne refléter que de tristes visages,
Et moi, je vais, sous mon col relevé, le long des trottoirs sombres,
En regardant, sur l'asphalte mouillé, se refléter mon ombre.

Le cœur rempli des souvenirs passés des joies de ma jeunesse,
Moi, je revois la plage ensoleillée, sous les pavés bleutés.
Au creux d'hiver, lorsque le ciel est gris et que la neige est blanche
Quand le soleil, lorsque sonne midi, n'a jamais de dimanche.
Et je retourne, dans ma tête, ces images du vieux passé.
Elles me donnent l'allégresse et me font l'avenir léger.
Je vois ressurgir, dans les vagues, les voiles latines d'antan
Et mon cœur repart à la nage vers le pays
De mes vingt ans... à Palavas.

Jean-Louis Roche

Retour au Pays

Jean-Louis Roche

Lorsque je reviendrai vers toi, Mon Palavas,
Alors mon cœur éclatera d'amour, de joie,
Et tous mes sens tendus, vers toi, mon Palavas
Seront vibrants comme des cordes de violon.

Ta lumière m'éblouira, Mon Palavas
Et tout, vers toi, m'attirera.
Et je reverrai, dans mes yeux, O ! Palavas,
Le scintillement de ton flot qui vibrera.

Et quand viendront les vents d'hiver, Mon Palavas,
Alors, je resterai blotti tout contre toi.
Le soleil, dans le vent du Nord, O ! Palavas,
Réchauffera mon corps, mon cœur, au feu de toi.

Et c'est pourquoi je te le dis, Mon Palavas,
Rien ne pourra jamais te remplacer
Et je chanterai ta beauté, Mon Palavas,
Jusqu'à ce que ma voix s'éteigne.

Jean-Louis Roche

Vue de la Redoute

Jean-Louis Roche

Mon pays de sable et de sel
De vent du Nord et d'oiseaux calmes,
Mon pays d'étangs et de ciel,
De mer, de barques et de palmes,
O ! Mon pays de sang vermeil
Inondant les cimes lointaines,
Lorsque se couche ton soleil,
Rouge et rond, au fond de la plaine,
Que je t'aime et que je te veux !
Mon cœur brûle d'étranges flammes
Lorsque je songe aux jours heureux
Dont tu gratifias mon âme !
Mon pays, je m'en vais parfois
Vers d'autres cieux, vers d'autres terres,
Mais toujours je reviens vers toi
Car tu es mon père et ma mère.
Tu es ma raison et ma foi,
Tu me guéris de l'éphémère...
Ma force, je la prends en toi
Comme la vigne et le chêne.
Et je mourrai sans nulle peine,
Sachant que je dormirai là !

Jean-Louis Roche

L'accoucheur

Jean-Louis Roche

J'ai une chanson sur le cœur.
Qu'on aille me chercher bien vite
Le vieil aveugle et sa petite.
J'ai une chanson sur le cœur.

Car cet aveugle est mon diseur,
Avec son piano mécanique
Et sa sébile et ses mimiques.
Cet aveugle est un accoucheur.

Il sait l'amour et ses douleurs.
Il sait chanter la nostalgique.
Il sait la mer et sa lubrique.
Il sait la mort et son bonheur.

J'ai une chanson dans le cœur.
Le matin, elle me réveille,
Le soir, dans sa couche vermeille,
Elle se tourne et me fait peur.

Le vieil aveugle est connaisseur,
Il sait retourner une rime,
Il sait le sexe, il sait les signes
Qui font naître un enfant rieur.

Il sait la clef et la portée,
La blanche et la croche malignes.
Il connaît le bémol qui cligne
Et le savant soupir qui meurt.
J'ai une chanson sur le cœur.
Elle est peut-être un peu bébête
Une chanson pour midinette,
Une chanson sans acquéreur.

Mais il ne faut jamais garder
Ces quatre mots, ces quatre notes
Qui tourbillonnent et tournicotent,
Cela risque de s'aggraver.

Vite, un crayon et du papier,
Couchons cela sur une feuille blanche
Et, comme demain c'est dimanche,
Allons vite nous recoucher.

Jean-Louis Roche

Des temps, dans le temps

Jacques Mazet

Si j'ai choisi, ici, la forme alexandrine
C'est pour vous épargner, ma pauvre Prose...rpine
Car, Reine des Enfers, elle vous eût damnés
Si, à la lire, hélas, vous vous étiez risqués.

Ce siècle n'avait pas encore ses vingt ans
Et voyait, parmi d'autres, naître un petit enfant.
C'était aux derniers jours d'un conflit meurtrier
Dont on aurait aimé qu'il fût le dernier.
Mais, depuis ce temps-là, sans être dans l'histoire,
L'enfant a bien vieilli et gardé en mémoire
Des flots de souvenirs que, seuls, quelques anciens
Peuvent encore assurer qu'ils soient palavasiens.

Ni méthode, ni plan n'ordonnent ce récit
Fait de simples anecdotes, au hasard d'une vie.

Cela a commencé quand j'allais à l'école,
(J'en retiens quelques noms : Jaumel, Pellat et Molle...)
On n'avait pas besoin de passer par le pont,
On traversait le Lez sans mouiller le caleçon.
Le niveau bas de l'eau, celui du sable, haut,
Empêchaient le passage d'un quelconque bateau.
La drague et ses godets creusaient, donc, un chenal,
Qui permettait, un temps, l'usage du canal.

On aurait évité tous ces inconvénients
Par des jetées bâties en fonction des courants.
Quand j'ai pu embarquer pour la première fois,
Invité à la traîne d'Antonin et François,
Ce fut au Grand Travers qu'on nous fit accoster ;
C'était un lieu de pêche fortement recherché.
Quel émerveillement quand, dans le petit jour,
Comme des perles rares sur les plus beaux atours,
Offertes à sa Dame par un grand amoureux,
Les poissons «emmaillés» brillaient de mille feux,
Curieux frémissements aux reflets argentés
Qui donnent sa couleur à «la mer» de Trenet.

J'aurais aimé, devant un autre événement,
Avoir quelques moyens, sans parler de talent,
Pour raconter comment, à Palavas-les-Flots,
On pratiquait la pêche aux poissons les plus gros.
Je veux parler de thons ou plutôt de bonites
Qui, en partie de «sinches», étaient, pour tous,
un mythe.

Je me sens trop petit, de style trop modeste,
Pour chanter, dignement, une si belle geste.

Mais je peux, décemment, sans vaine gloriole,
Vous parler d'une pêche qu'on appelle «le Globe».
Sans grande ambition et, surtout sans danger,
Sans grandes sensations et, souvent, sans succès,
Avec de simples rames et un simple «barquet»
Sur un de ces canaux qu'on doit à Paul Riquet,
Lentement, sûrement, vois qu'on arrive
Jusqu'à un grand filet tendu entre les rives.
Les yeux scrutant les eaux verdies de ce canal,

Le pêcheur y attend, prêt à «faire signal»,
Qu'un poisson, nonchalant, veuille bien décider
D'aller voir si, plus loin, il aura à manger.
Le signal est donné, tourne le «tourniquet»
Et le poisson devient prisonnier du filet.
Alors, très calmement, comme il est dans la nasse,
Le pêcheur, satisfait, s'approche et le ramasse.
Une anecdote est là qui mérite mention
Et n'est pas le seul fruit de mon imagination,
Un muge, farfelu, nous fait un saut de carpe
Mais, patatras ! pour lui, il tombe dans la barque.
Amusés, mais ravis d'avoir été surpris
Par ce poisson volant, d'un modèle inédit,
Prévoyons illico que ce bond suicidaire
Ferait l'illustration d'un grand art culinaire.

Pour vivre, avec chacun, les joies et les angoisses,
Des fidèles d'hiver, aussi bien que d'été,
Recréent avec plaisir une communauté,
Palavas est aussi, pour moi, une paroisse.
Les images m'assaillent. N'en veux que deux choisir
Dans cette longue histoire chargée de souvenirs :
L'abbé Brocardi rétablit la «Saint-Pierre» ;
Pensant que, pour porter au Christ notre prière,
Le chemin le plus sûr, par la Vierge est tracé,
Fit de l'Assomption le sommet de l'été
Et voulut que l'on dresse, toute blanche, une croix
Qui, sur l'étang du Grec, s'avérait un bon choix
Et, que la nuit venue, on soit des pèlerins,
La voix pleine «d'Ave» et les cierges en main.
Et, dans ces grands espaces, encore inviolés,
C'est Dieu, dans sa nature, qu'on venait célébrer.

C'était un vrai succès, toutefois, hasardeux,
Car la météo, seule, était maître du jeu.
Si le vent était Nord, sans aucune malice,
La vase asséchée remplissait son office.
S'il passait au «Marin», on voyait l'eau monter
Et, dans un vrai cloaque, il fallait patauger.
La fin la plus normale était bien l'abandon,
Prenant avec humour, du Seigneur, les raisons.
Je ne peux oublier qu'avec l'abbé Vailhé,
Pendant vingt-cinq ans, nous avons travaillé
Et que durant l'été, nous étions réunis
Pour préparer les chants de nos cérémonies
Permettant aux fidèles de prier doublement,
Car c'est prier deux fois, que prier en chantant.

Malgré mon fort désir de vous être agréable,
Avant de terminer, il faut, qu'au préalable,
Je rende un grand hommage, que je voudrais vibrant,
A des amis très chers, presque à de vrais parents.
Ecrire une saga serait intéressant,
Sur six générations, il faudrait trop de temps.
A toute la famille, à travers ses aïeux,
Je dis mon affection, et adresse mes vœux.
Le papète Guillaume est à peine évoqué,
Qu'un tableau rarissime impose sa beauté,
Qu'un peintre de talent aurait pu exploiter,
Perpétuant, ainsi, un geste du passé.
Les pieds dans ses sabots de pêcheur, sans talon,
Casquette de marin bien posée sur le front,
Dans sa petite chaise où je le vois assis,
Il présente au soleil ses membres engourdis.
Mamé Louise lui offre, alors, un passe-temps

Qui reste bien utile sans être fatigant.
Elle verse à ses pieds un petit tas de sable
Qui prévoit bien, déjà, ce qu'il aura à table.
C'est donc un plat qui sera le festin
Qu'annoncent les sabots et le sable très fin.
Guillaume, avec grand art, usant de ses sabots,
Enlève aux poissons la «limpe» de leur peau.
Son toucher délicat est, presque, une caresse.
À voir le résultat, c'est une vraie prouesse.
Car, racler le gluant spécifique aux anguilles,
Sans leur rompre les os, est un art difficile.
Mamé Louise, alors, la question t'est posée :
Une fois nettoyées, comment les préparer ?
Qu'elles soient sur le gril, bourride ou court-bouillon,
Qu'importe la recette, c'est sûr, ce sera bon.
Ce tableau idyllique méritait qu'un moment,
On rappelle et revive les méthodes d'antan.
Étant, pendant longtemps, un poisson peu prisé,
Le voilà, aujourd'hui, fortement recherché,
Et, c'est, par avion, qu'il traverse les mers
Pour s'anoblir aux tables des lords, ladies et pairs.
Tout me pousse à conclure ce cher petit récit
Par la phrase qui suit et ressemble à un cri :
«Sic transit gloria mundi».

Que dire de Palavas, de pêcheurs, un village
Devenu, grâce à tous, «belle cité des plages» ?
On ne peut pas parler, ici, d'évolution,
Mais, au plein sens du terme, d'une révolution.
Je peux vous assurer, qu'il y a moins de cent ans,
Le besoin s'imposait aux nouveaux résidents,
De chercher un immeuble dont la publicité

Portait sur son enseigne : «Eau, Électricité».
La source de lumière était un chandelier
Et le débit de l'eau un tout petit filet.
Parlons des sanitaires et du tout à l'égout,
Vent, soleil, pluies d'orage en venaient, seuls, à bout.
Heureusement, pour tous, ces temps sont révolus,
Un autre Palavas est, maintenant, connu.
Grâce au labeur, efforts et à la volonté
Des palavasiens, municipalités
Qui, en se succédant, ont poursuivi la tâche
D'embellissements, d'ornements et d'espaces,
De loisirs, de richesses et le tout, à l'envie,
Qu'on aime visiter ou y vivre sa vie.
La liste est bien trop longue des réalisations,
Qu'il faudrait trop de pages pour en faire mention.
Je n'en veux citer qu'une, en splendide bouquet,
Et qui se trouve, aussi, être le dernier-né.
Il embrase le golfe et, dans ses reflets bleus,
Apporte l'espérance et fait les gens heureux.

Vous donner un conseil serait outrecuidant,
Mais formuler un vœu me paraît plus seyant.
Voici donc le souhait qui, en quelque occasion,
Peut servir de matière à votre réflexion :

Qu'une main soit tendue pour qu'une autre la prenne,
Et, qu'ainsi réunis, se forme une chaîne,
Que la génération, par l'autre, précédée,
Poursuive, avec ardeur, la tâche inachevée
Que Palavas-les-Flots soit ainsi, à jamais,
Un porteur de bonheur et un havre de paix.

Jacques Mazet

Le petit train de Palavas

Paul Lacaze

Il ne va plus à Montpellier
Le petit train de Palavas.
Il a fini de relier
Le bord de mer au vieux Clapas.

Il a vécu presque cent ans.
Il a rendu bien des services.
Il a connu, un certain temps,
Un grand succès de père en fils.

Il s'éveillait de bon matin :
Son cœur soufflait, ses roues grinçaient ;
Puis il courait comme un lutin
Vers les flots bleus qui le berçaient.

Six fois par jour pendant l'hiver
Et sans arrêt l'été entier,
Il emportait l'air de la mer
De Palavas à Montpellier.

On ne manquait jamais de place :
Si les wagons étaient complets,
On s'occupait avec audace,
Tous les balcons et marchepieds.

Que de bagages étaient tassés
Et que de monde il transportait !
Dans ses wagons un peu passés
Mais que très fier il emportait.
On l'aimait bien ce petit train
Qui cheminait toujours content.
Seuls les oiseaux l'ont un peu craint
Lorsqu'il sifflait sur les étangs.

Vint un beau jour, et c'est dommage,
La décision de l'arrêter ;
Il n'était plus, dit-on, d'un âge
A relier les deux cités.

On eut beau dire, on eut beau faire,
Pour conserver ce lien fidèle,
Le petit train a dû se taire
Car le «progrès» oublie le zèle.

Il n'a pas su être rusé
Pour vivre encore et convenir.
Il était vieux, un peu usé,
Mais valait mieux qu'un souvenir.

Et maintenant au grand repos,
A la sortie des deux cités,
L'on ne voit plus que deux locos
Dresser leur front sans s'agiter.

Si jamais plus on n'entendra
Siffler gaiement sur les deux places,
Longtemps encore on parlera
Du petit train de Palavas.

Paul Lacaze

Le vacancier fidèle

Paul Lacaze

Un été, pour passer mes vacances,
J'ai cherché un «coin» au bord de 'eau.
J'ai trouvé ce joli site en France :
Devinez ? : c'est Palavas-Les-Flots.
Palavas, comme ton nom résonne

Dans mon cœur aujourd'hui satisfait.
Tu y mets - ô - toi mieux que personne,
Le ciel bleu de Méditerranée.

Quand l'hiver à mes amis je conte
Mes plaisirs passés au bord de l'eau,
C'est la joie de l'été qui l'emporte
Grâce à toi - ô - Palavas-Les-Flots.

Palavas, tes rues sont câlines
Et tes rues parées de beaux palmiers.
Sur tes quais que les pêcheurs animent,
Il fait bon, le soir, se promener.

Les couchers de soleil sur lagunes
Font la joie des chasseurs de photos.
Maguelone, au-delà de la brume,
S'ouvre à toi - ô - Palavas-Les-Flots.

Palavas, de ton phare, ta Redoute,
Tes musées : « Dubout » et « Petit train »,
Que de beaux souvenirs tu ajoutes
Dans les cœurs réjouis et sereins.
Pour la fête tu offres tes arènes,
Tes spectacles et jeux au bord de l'eau.
Quant aux joutes, ces tournois sur tintaines,
C'est aussi à Palavas-Les-Flots.

Palavas, aux mille flamants roses,
Avocettes, mouettes et goélands,
Tu recèles encore beaucoup de choses
Que tu livres, coquin, au fil des ans.

Mais, voici que la saison approche.
Les beaux jours arrivent au grand galop.
Préparons valises et sacoches
Pour rejoindre Palavas-Les-Flots.

Palavas, c'est un ami fidèle
Qui se plaît à revoir tes joyaux.
Il revient, comme les hirondelles,
Chaque été, à Palavas-les-Flots.

Paul Lacaze

La nostalgie du Palavasien

Paul Lacaze

Oui, je suis né
En Méditerranée
Au bord de l'eau
A Palavas-Les-Flots.
J'ai fréquenté,
L'école du château d'eau
Puis le Lycée
Réussissant très tôt.
Dès lors, j'ai étudié
Dans les plus hautes classes
Espérant arriver
Oui, aux plus belles places.

J'ai réussi
Bien loin de mon pays ;
Mais chaque nuit
Je n'ai rêvé qu'à lui.
J'ai occupé
Des postes magnifiques,
Toujours bercé
De pensées nostalgiques.
Bien que j'aie profité
De tous les avantages,
Je n'ai pas oublié
Les joies de mon jeune âge.
Mais j'ai vieilli

Et de retour je suis
Dans mon berceau
A Palavas-Les-Flots ;
Retrouvant là,
Une petite maison
Aux murs bas
Sans avoir de balcon.
La rue est bien pavée
Et les murs rafraîchis ;
Hélas ! Quid du passé
S'il finit dans l'oubli.

Paul Lacaze

Jeter l'ancre

Rose Tastevin

Il faut, un jour ou l'autre,
Jeter l'ancre...
Amarrer sa vie quelque part.
Où ? Nul ne peut le prévoir !
Qui le décidera : le Destin ? Dieu ?
La vie, en somme,
Nous poussera dans la direction imprévisible,
Sur un territoire, une ville inconnue...
Attirés par des fils invisibles,
Des êtres qui nous sont chers,
Nous trouverons un port d'attache.
Nous avons des points communs avec les habitants,
Nos origines, peut-être, les coutumes, la langue.
Nous nous adapterons,
La vie s'en charge !
Domptés, car il faut, un jour ou l'autre, jeter l'ancre !
S'amarrer pour ne plus dériver,
Trouver un havre de paix !
A Palavas... pour moi, oui c'est fait !

Rose Tastevin

Invitation à Palavas

Paul Lacaze

Venez chers amis
Dans ce paradis
Passer vos vacances.
Vous y trouverez
Ce que vous aimez,
C'est là votre chance :
Des rues très coquettes,
Des marchés en fête,
Des musées bien chouettes
Et de braves gens ;
Des barques dociles,
Des pêcheurs habiles,
Des vagues tranquilles
Aux vents caressants.

Vous avez choisi,
Bravo les amis,
Cette plage immense.
Vous apprécierez
Durant tout l'été
Son beau sable dense.
Puis prêtant l'oreille,
Le ventre au soleil,
Dressant les orteils
Rêvez, souriants
Aux diverses pêches
Aux boissons bien fraîches
Aux lancers de flèches
Vous avez le temps.

Les congés finis,
Les amis partis
Gardent l'espérance
De revoir bientôt
Palavas-Les-Flots
Dans la douce France.
Rêvant de batailles
De joutes de taille,
Sacrees retrouvailles
Et tous ces bonheurs
Que sont sacrebleu
Le ciel lumineux,
Les parcs et les jeux,
Nichés dans leur cœur.

Paul Lacaze

Album



Palavas les Bains

CASINO GRANIER

CONCERT PUBLIC TOUS LES JOURS
SPECTACLE TOUS LES SOIRS
TRUQUE D'OPÉRETTE, ETC.

ORCHESTRE

Salle de 400 places de Montpellier
Salle de 200 places - Palais des fêtes de Palavas

GRAND HOTEL

TABLE D'HÔTE - APPARTEMENTS & CHAMBRES
BALS DE FAMILLES
Séjour - Théâtre

RESTAURANTS - CAFÉS - BOULANGERIES

CABINETS DE DOCTEURS

PROMENADES ET EXCURSIONS

BOULEVARDS - PARCS - JARDINS

JEUX NAUTIQUES - FÊTES ANNUELLES

à
de MONTPELLIER

Pays
unique pour
ses
Fontaines

TRAINS TOUTES LES 2 1/2 h

ECLAIRAGE ÉLECTRIQUE

J. LAMY
/35



CONCOURS DE PÊCHE 1906



BAIGNADE



BAIGNADE



JOUR DE FÊTE À PALAVAS



PLAGE



Edif. L. Claparède. Palavas

PLAGE



BAIGNEURS À PALAVAS



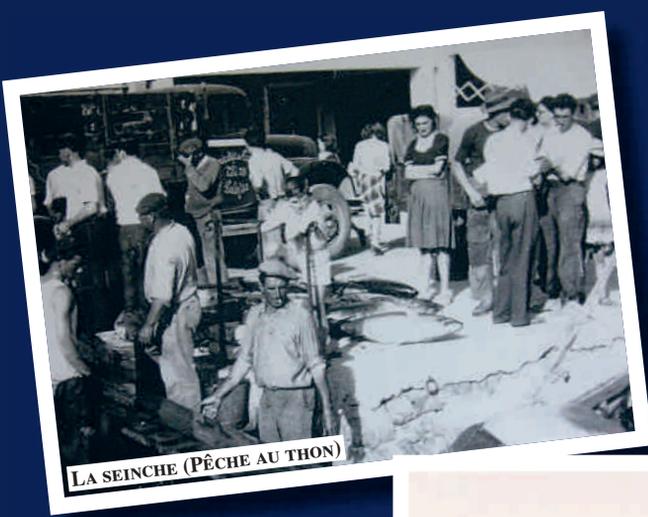
BAIGNEUSES À PALAVAS



LES BAINS DE MER 1930



INSTITUT GINIEZ MARÈS LE SANATORIUM



LA SEINCHE (PÊCHE AU THON)



PREMIÈRE FÊTE DE LA MER AVEC L'ABBÉ BROCARDI 1952



LES TREMPA-CIOULS



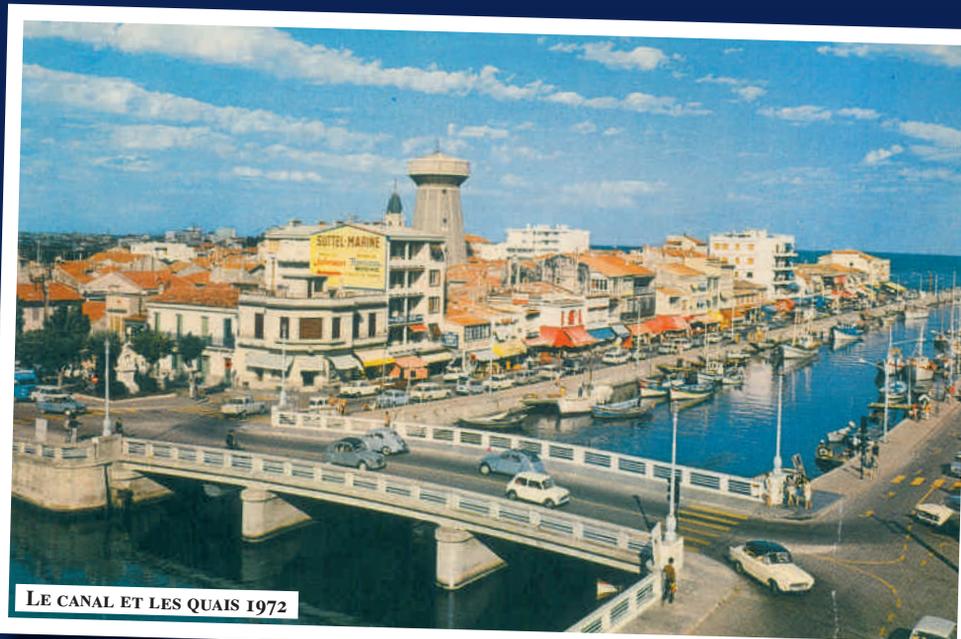
TANAGRA DANCING RIVE DROITE



TANAGRA DANCING RIVE DROITE



LES BAINS DE MER 1950





VUE AÉRIENNE 1975



PALAVAS LE CARNAVAL 1977



PALAVAS LE CARNAVAL 1977

Sommaire

Contes, Légendes et Souvenirs

Souvenirs de Palavas-Les-Flots	page 13
<i>par Michel Descossy</i>	
Hymne à Palavas-Les-Flots	page 19
<i>par Paula Delsol</i>	
Le petit train de Palavas	page 25
<i>par René Gelly</i>	
Palavas, une passion qui se transmet	page 37
<i>par Marie-José Guigou</i>	
Sous l'occupation à Palavas	page 43
<i>par Annie Hugoné-Renouvin</i>	
Camille Sallan : un résistant palavasien	page 71
<i>par Marc Bourdallé</i>	
La cuisine des anges	page 87
<i>par Pierre Pitiot</i>	
Souvenirs de Palavas	page 91
<i>par Claire Pascal-Brocardi</i>	
Un musicien célèbre : François Richard	page 95
<i>par Jacky Plot</i>	
Souvenirs d'enfance à Palavas-Les-Flots	page 99
<i>par Yves Bonnafous</i>	
Louis Molle raconte	page 109
<i>par Jacky Plot</i>	
Ma vie de pêcheur	page 117
<i>par François Vical</i>	
Georges Brassens à Palavas	page 127
<i>par Marc Bourdallé</i>	
La maréchaussée à Palavas, c'est une vieille histoire	page 131
<i>par Jacky Plot</i>	

Les institutions Palavasiennes

Institut Marin Saint-Pierrepage 141
par Christian Jeanjean

Les Compagnons de Maguelone.....page 159
par Jacky Plot

La résidence Lous Reboussairespage 175
par Henri Viguièr

Anecdotes

L'enfant au paradis	page 183
<i>par Carlo Canale</i>	
Le clochard et le bac	page 209
<i>par Jacqueline de Ruggiero</i>	
La Reine Hélène d'Italie	page 211
<i>par Jacqueline de Ruggiero</i>	
La mère Patrie	page 213
<i>par Francis Pan</i>	
La couronne mortuaire	page 215
<i>par Marc Bourdallé</i>	
Quand le Père Soulas venait évangéliser les « sauvages »	page 219
<i>par Jacky Plot</i>	
Le Camp Portes	page 223
<i>par Yves Montelon</i>	
Le rire en embuscade	page 225
<i>par Annie Hugoné-Renouvin</i>	
Les deux rives	page 233
<i>par Jacotte de Godebout</i>	
Le cinéma du Curé	page 235
<i>par Jacky Plot</i>	
Calcetina	page 239
<i>par Paul Lacaze</i>	
La naissance d'un sobriquet	page 243
<i>par Paul Lacaze</i>	
Le temps de la pêche aux thons	page 247
<i>par Félix Apollis</i>	
Flambeau, le chien	page 253
<i>par Mme Nicot-Gatellier</i>	

Poésies

Flâneries à Palavas	page 263
<i>par Christian Jeanjean</i>	
Chant de la Fête de la mer	page 267
<i>par Frédéric Richard</i>	
Le Petit Train	page 271
<i>par l'abbé Paul Bruniquel</i>	
Nostalgie	page 275
<i>par Jean-Louis Roche</i>	
Retour au Pays	page 277
<i>par Jean-Louis Roche</i>	
Vue de la Redoute	page 279
<i>par Jean-Louis Roche</i>	
L'accoucheur	page 281
<i>par Jean-Louis Roche</i>	
Des temps, dans le temps	page 285
<i>par Jacques Mazet</i>	
Le Petit Train de Palavas	page 293
<i>par Paul Lacaze</i>	
Le vacancier fidèle	page 297
<i>par Paul Lacaze</i>	
La nostalgie du Palavasiens	page 301
<i>par Paul Lacaze</i>	
Jeter l'ancre	page 305
<i>par Rose Tastevin</i>	
Invitation à Palavas	page 307
<i>par Paul Lacaze.</i>	

Album

Album	page 312
--------------------	----------

Editeur :
Ville de Palavas-Les-Flots
16, bd Maréchal Joffre, BP 106, 34250 Palavas-Les-Flots
www.palavaslesflots.com

Mise en page et Impression :



CARCASSONNE - 04 68 47 84 30

Dépôt légal : Mai 2018

N° ISBN : 979-10-96219-03-2 9791096219032

Crédits Photos :

A. Dubout - C. Bonhomme
www.filmsdocumentaires.com
www.dorianefilms.com
libresavoir.org
www.zicabloc.com

Papy Chapo - By Cigalou - A. Hugoné-Renouvin

J. Plot - C. Canale - M. Descosy - M. Bourdallé

P. Delsol - R. Bernard - P. Valette Exil Photo

P. Eoche - M. Garnault

Collection Institut Saint-Pierre

Ville de Palavas-Les-Flots - Service Communication



Ouvrage édité par
la Ville de Palavas-les-Flots.
Service Communication.
www.palavaslesflots.com



PALAVAS-LES-FLOTS

